

# LE MONDE ILLUSTRÉ



EDMOND MASSICOTTE

IL SUFFIT DE VOULOIR

Les cas de croup de diphthérie, seraient bien plus rares si l'on soignait la gorge à la moindre atteinte en prenant du *Baume Rhumal*.

—A quoi vous sert-il d'avoir un magasin rempli de choses excellentes et extraordinaires si vous n'en faites point part au public? Annoncez et soignez vos annonces.

—Dans ses œuvres, Corneille n'employait que 7000 mots différents; Molière, 8,000; Shakespeare, 15,000 et Voltaire, 20,000.

POUR GUERIR LA MALADIE DES NERFS

L'anémie ou l'affaiblissement du sang est une des principales causes de la maladie des nerfs. Constaté la cause, c'est indiquer le remède, le traitement avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c

**SAVON BABY'S OWN**  
Est le meilleur et le plus pur. Donne à la peau l'arôme de la rose.  
Albert Toilet Soap Co., Mfrs.  
MONTREAL

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



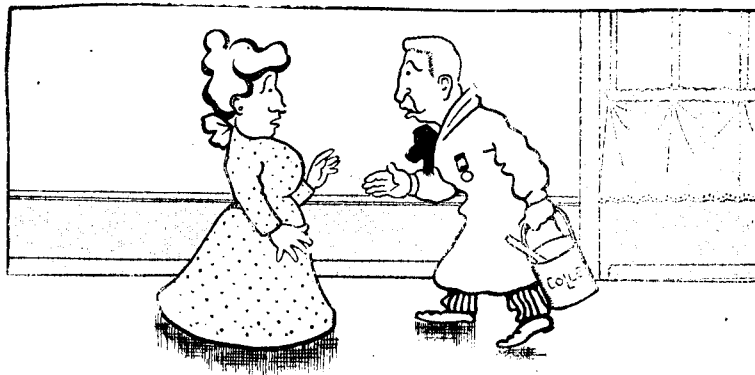
Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

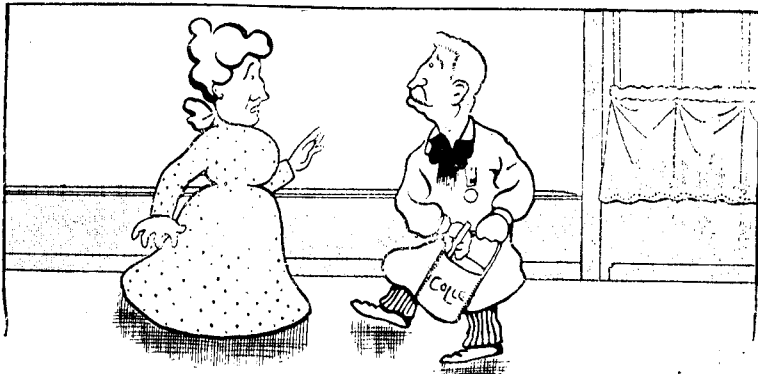
**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR  
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MAIGREUR - ÉPUISEMENT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les  
**PILULES ANONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fl.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

LE GESTE ET LA PAROLE

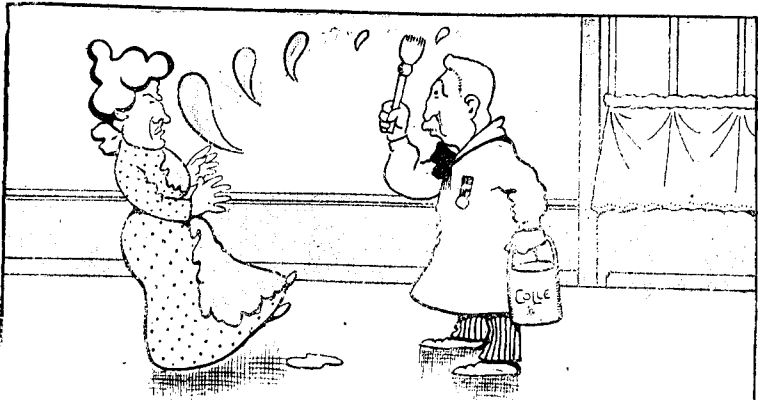


—Oh! vous êtes décoré, mon brave homme?

—Oui, madame, quand j'étais policeman, un jour de service, une pauvre femme allait traverser la rue Saint-Laurent... un cheval emballé arrivait à fond de train...



...Gardant mon sang-froid, je ne fais ni une ni deux : je saisis mon bâton...



...Et...  
—Imbécile, va!!!

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux illustrés du Canada.

MERITE SERIEUX

Pour les maux de gorge, de poitrine, le *Baume Rhumal* est le remède le plus agréable, le plus efficace et le plus économique.

—La première école de droit en Amérique a été ouverte à Philadelphie en 1790.

LIBRAIRIE FAUCHILLE  
1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Verlot et Dupont à 50 cents; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Volcur Amusant, de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magasin, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées à 2 cents et un bien illustré par la photographie.

Le Figaro Illustré de Noël à \$4.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

**BREVETS D'INVENTION** CANADA ET ÉTRANGER  
**BEAUDRY & BROWN**  
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS  
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

**EPILEPSIE** ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.  
Ecrire à **Dr. R.-H. KLINE, LA.**  
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

**LE PACIFIQUE CANADIEN**  
**SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA**  
Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., \*9.30 a.m., 4.00 p.m., \*10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 6.45 p.m.

**Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal**  
Départ de Montréal, 7.45 p.m.  
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.  
Départ de Springfield, 8.10 p.m.  
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.  
**PAS DE CHANGEMENT** de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.  
V. Ménard, 327 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Gouda, Chambre 41, Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A.-J. Bruv, Ludlow.  
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.  
W.-F. Paris, City Passenger Agent.  
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

**Trente ans de Succès**  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du  
**VER SOLITAIRE**  
par les CAPSULES  
**L. KIRN**  
à l'extract d'hydrisid  
de FOUGÈRE Mâle Pure  
sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
PARIS, Pharmacie HAUGOU,  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 925

MONTRÉAL, 18 JANVIER 1902

5c LE No



LES SOULIERS DE LA POUPEE.—(Voir l'article)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 JANVIER 1902

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 Mois, \$1.50  
4 Mois, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1ère insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,  
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 Rédaction : B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur;  
M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :  
37, rue Saint-Gabriel

## CHEZ NOS COLONS DU NORD

L'école des journalistes. Rude mais intéressant voyage. L'ironisation d'un curé de vingt-huit ans. Un congrès improvisé de colonisation. Prêtres patriotes. Au service de la patrie. Ne négligeons point nos valeureux colons.

## III

Donc, nous venions de quitter la Ferme-Neuve pour redescendre au Rapide de l'Orignal, en longeant la Lièvre, rive ouest, l'espace de douze milles.

A mi-chemin, nous saluons de nouveau le lac *Le Pionnier*, dont la coquette inscription se détache encore, sur la blancheur de la neige, et dans les dernières clartés du jour tombant.

Un peu plus loin, on arrête notre attelage à la porte d'un colon, du nom de Chalifour, et l'on nous fournit l'occasion d'aller féliciter la brave maîtresse de céans, qui vient justement, pas plus tard que l'avant-veille, d'enrichir d'une nouvelle fillette son foyer où grouille déjà toute une petite colonie d'enfants pleins de santé.

Puis, ils sont là trois ou quatre colons qui veulent discuter avec nous le site à fixer pour la nouvelle école que le Comité des Journalistes a promis de subventionner, entre la Ferme et le Rapide. Plusieurs la désirent voir s'élever sur l'autre rive de la rivière; mais nos interlocuteurs en tiennent pour celle-ci. Ils allèguent que c'est sur le grand chemin public; que l'école future pourrait s'appeler "l'école du Lac Le Pionnier"; qu'ils ont le site le plus avantageux et le plus facile d'accès, etc., etc. Ils nous prient de faire triompher leur manière de voir. La malade elle-même croit devoir prendre part à la discussion, protestant que ses enfants iront plutôt au village de la Ferme-Neuve que de fréquenter l'école de l'autre bord de la rivière.

Nous représentons à ces braves gens que nous ne sommes que des délégués, et que c'est le Comité en général qui devra décider des conditions de sa subvention. Nous nous engageons, cependant, à appuyer leurs prétentions, dans la mesure du possible; et puis, nous prenons congé.

Une fois arrivés à l'hôtel Sabourin, rive ouest du village du Rapide de l'Orignal, nous rencontrons toute une bande joyeuse de colons de la Ferme Neuve, qui sont venus jusqu'ici pour nous faire honneur et nous donner un dernier *send-off*. Il faut bien leur accorder quelques minutes de récréation "en famille," mais l'heure du dîner arrive, et sept heures nous trouvent réunis, au presbytère, autour d'une table plantureusement servie, si l'on tient compte, surtout, des difficultés de ravitaillement en des lieux si éloignés.

L'hôte est charmant, les convives en gaieté: c'est assez dire que le repas fut délicieux, et seulement

trop court, bien qu'aucune parcelle n'en fût gaspillée par des discours.

\* \* Au sortir de table, le traditionnel cigare de la sieste est à peine entamé que la demie de huit heures vient nous signifier l'ouverture du congrès de colonisation annoncé.

Nous n'avons qu'à gravir un escalier: car c'est la chapelle, d'où le T. S. Sacrement a été enlevé, qui va servir de lieu de réunion.

Et la chapelle, seul local approprié dans tout le village, c'est l'étage du presbytère.

Plus de trois cents personnes, hommes, femmes, jeunes gens et enfants, sont assemblées là, et M. Solyme Alix, ancien maire et directeur de la poste, est appelé à présider.

M. T.-A. Christin explique sommairement le but de la réunion, puis, M. L.-E. Carufel prend la parole. Pendant une vingtaine de minutes, il charme ses auditeurs par quelques récits-souvenirs, très appropriés à la circonstance et très pratiques, de son voyage en France, lors de la dernière Exposition Universelle.

A la demande de l'assemblée, M. le président Alix expose ensuite un programme d'action colonisatrice, dont il avait, la veille déjà, entretenu les journalistes. Il s'agit de trois ou quatre revendications d'un intérêt particulièrement essentiel pour les colons de cette région. Ces revendications peuvent se résumer comme suit, par ordre d'importance: 1<sup>o</sup>. Démonstration à faire aux gouvernements, notamment le provincial, de l'urgence d'amener le chemin de fer de Labelle jusqu'au Rapide de l'Orignal, et en même temps la preuve que cette entreprise peut se réaliser avec profits réels, immédiats et très notables pour l'Etat. L'orateur va plus loin: il se fait fort d'établir qu'en réclamant ainsi la voie ferrée jusqu'au Rapide, pour y favoriser le développement industriel que cette localité est appelée à prendre, les colons de la Lièvre ne font que demander un acte de justice et revendiquer leur dû. C'est que, pose-t-il en principe, le seul fait de notre présence ici, depuis une quinzaine d'années, a fait entrer dans les coffres du trésor provincial un supplément de revenus, résultant de la coupe des bois de qualité secondaire. Cette coupe eût été forcément négligée par les marchands de bois, comme non payante, sans les facilités d'exploitation à bon marché qu'assurait la proximité des colons. M. Alix évalue à plus de \$200,000, pour les derniers quinze ans, ce supplément de revenus, dont les colons de la Lièvre, pour leur part seule, ont fait bénéficier l'Etat. Et il affirme que ce supplément de revenus pourrait se développer encore notablement, si le chemin de fer venait au Rapide de l'Orignal. C'est donc une bonne affaire que ferait le gouvernement, tout en accomplissant une œuvre excellente, s'il votait un subside de \$150,000, ou \$5,000 du mille, pour continuer la voie ferrée du Nominique au Rapide, dût-il opérer à cette fin un emprunt spécial.

La deuxième revendication des colons de la Lièvre, c'est en faveur du besoin de s'unir et de s'entendre pour empêcher la dépréciation progressive du prix de leurs denrées sur le marché des chantiers à bois, le seul à leur disposition; de s'unir également pour favoriser le développement de l'industrie en leur région: industries laitière et de l'élevage, industries accessoires du bois, etc.

En troisième lieu, union et entente désirables pour obtenir du gouvernement de la province un régime légal mieux défini et plus stable des relations entre colons et marchands de bois, relations qui, cependant, ne sont déjà pas trop mauvaises en cette section du pays, sauf le cas fameux du canton Montigny. Elles pourraient être améliorées, toutefois, et rendues presque irréprochables par le triage des lots et la définition plus précise des droits et devoirs respectifs de chacune des parties en conflit. On solliciterait également certains arpentages et quelques chemins supplémentaires de colonisation, peu nombreux, mais urgents.

Quatrièmement enfin, le programme émis par M. Alix comporte la revendication d'un service postal

plus efficace pour toute la région de la Kiamika et de la Lièvre. Actuellement, toutes ces florissantes colonies, d'où l'argent afflue à Montréal (par trente ou quarante lettres chargées, dans chaque courrier, m'at-on assuré) n'ont qu'une malle par semaine, dans chaque sens. Il y faut huit jours, plus souvent quinze, pour obtenir une réponse de Montréal même. Quant au reste du pays, c'est en proportion. Ils demandent que la malle vienne tous les jours au Nominique, dès avant que le chemin de fer y arrive, et du Nominique qu'on fasse un service de trois fois par semaine sur Saint-Gérard de Montarville, le Rapide de l'Orignal et la Ferme Neuve. Ce serait de la plus élémentaire équité et il faut espérer que le gouvernement fédéral entendra ce vœu légitime de nos colons.

\* \* Après cet intéressant exposé fait par M. Alix, et que toute l'assemblée approuve et ratifie de ses applaudissements unanimes, M. T.-A. Christin établit que le meilleur agent pour la poursuite et l'obtention de ces réformes vitales, serait une association ou Chambre Syndicale des colons de toute la région intéressée, constituée selon un plan qu'il esquisse brièvement.

Invités par le président, MM. Denault et Pelland parlent à l'appui de cette proposition: le premier pour faire ressortir les avantages, les nécessités même de l'association et de la coopération; le second, pour prouver combien ce système est d'application aisée, et citer les précédents de Chambres Syndicales agricoles déjà existantes, comme celles de Saint-Jean, de Verchères, etc.

A la suite de ces remarques, l'assemblée vote unanimement la fondation d'une telle Chambre Syndicale, qui est constituée sur le champ, pour la région de la Lièvre et de la Kiamika, au moyen de trois délégués pour chacun des cantons de cette vaste région. Cette délégalion d'une trentaine des plus vieux colons, en tête de laquelle figurent MM. les curés Lamonde, Génier et Cadieux choisit M. Alix comme son secrétaire *pro tem* et décide d'avoir sa première réunion le 15 janvier au Rapide de l'Orignal, centre de la région.

Ultérieurement, une Chambre Syndicale de même nature sera établie pour la région de la Rouge et de la Macaza; d'autres viendront peut-être ensuite. Et l'on rêve, plus tard, d'une fédération générale de ces Chambres, qui rendrait toutes puissantes les revendications des colons associés. La fête commémorative du curé Labelle pourrait devenir celle de cette fédération de la colonisation.

C'est, du moins, en ce sens que parle le R.-P. Adrien, de l'Annonciation, dans une vibrante allocution sur les intérêts généraux de la colonisation dans le Nord, et qui met fin à ce bref mais pratique congrès.

\* \* L'assemblée se disperse en bon ordre. Les journalistes voient à regret s'éloigner tout ce bon monde avec lequel, depuis le matin, ils ont passé de si heureux moments.

Au foyer du presbytère, on poursuit encore la veillée jusqu'aux environs de minuit, tout en s'entretenant des intérêts vitaux de la colonisation dans la région et en avisant aux meilleurs moyens de les servir avec profit.

Nous rentrons à notre hôtel, où nous retrouvons encore de "nos colons" de la Ferme Neuve, qui n'ont pu se décider à quitter avant de nous avoir serré la main une dernière fois.

C'est une partie de la nuit qui y passe, et le reste, à dormir, ne nous paraît que trop court. Mais la consigne est de ne pas retarder le départ. Dès avant neuf heures, à la suite d'un dernier déjeuner en très grande compagnie, de quelques franchises rasades à l'amitié entre "nordistes" et journalistes, des chants et les compliments d'usage, nous nous remettons en route, et fouette cocher.

L'ami Côté a, cependant, trouvé le tour de se payer furtivement le spectacle d'un joli chevreuil vivant,

propriété de l'un des braves villageois, et, comme Napoléon retour des Pyramides, il part content.

Il fait un beau soleil d'hiver ; la température est exquise et nos vaillantes bêtes ont grande allure, sentant qu'elles retournent au logis. Bientôt, le Rapide de l'Original disparaît derrière nous. Nous dévillons avec rapidité le long de la rive est de la Lièvre, contemplant à loisir le joli spectacle de ces multiples colonnes de fumée, qui dressent leur blanc panache dans l'air sec du matin, au-dessus des toits nombreux échelonnés sur les deux bords de la rivière.

Si bien que la route nous paraît brève, et quand à 11.30 h. a. m., après avoir brûlé notre étape de quatre milles, nous prenons pied au presbytère de Saint-Gérard de Montarville, où nous guettait une aimable invitation à dîner, nous nous trouvons tout surpris d'être arrivés si tôt.

\* \* M. le curé Lemonde nous attendait, étant revenu dans la nuit du Rapide de l'Original, où il avait pris part au congrès de la veille. Il nous fait complaisamment les honneurs de son presbytère, jolie construction dont il est lui-même l'intrépide artisan. Nous visitons avec un intérêt particulier la chapelle domestique, où le T. S. Sacrement est gardé, où se font les baptêmes et les funérailles d'enfants—si peu nombreuses, d'ailleurs—Il n'y a eu, dans toute l'année dernière, qu'un seul enterrement d'adulte. C'est bien d'un pays aussi salubre que devait rêver le rimeur distrait, qu'il s'écriait :

S'il était un endroit où l'on vécut toujours,  
J'irais avec bonheur y terminer mes jours !

M. le curé Lemonde nous fait voir le site de la coquette église qui va bientôt s'élever tout près de son presbytère, et celui de l'école de village qu'il songe à construire, avec l'aide du subside que le Comité des Journalistes lui a promis à cette fin.

Un succulent dîner nous convie bientôt à la table de ce dévoué pasteur, et à peine sortis de table, gracieusement libérés par notre hôte, qui sait combien le temps nous presse, nous remontons en voiture.

Deux heures après, nous avons déjà franchi les onze milles de route, tant accidentée, avec l'interminable " Côte aux Loups ", le long chemin sur le rivage du lac Pimodan, les multiples traversées du creek Serpent, qui séparent Saint-Gérard du Poste Maillé. Nous avons pu contempler à loisir, au passage, les affreux dégâts de la " concerne " McLaren sur les lots patentés des colons du canton Montigny. Nous avons salué, avec sa grande croix de bois, sur le bord de la route, la modeste hutte de colon qui est connue dans le pays sous le nom de " La Crèche ", et dont je dirai peut-être à mes lecteurs, quelque jour, la palpitante légende.

\* \* Une fort agréable surprise nous attendait au Poste Maillé, où nous primes pied un peu avant trois heures. Ce fut de rencontrer là M. Major, M. P. P. et M. Noé Landry, agent des forêts, son digne et fidèle compagnon. Ces messieurs, qui nous avaient accompagnés jusqu'à Labelle, le lundi soir, venaient d'arriver ici, avec l'envoyé du gouvernement provincial, justement en vue de régler les réclamations des colons contre la compagnie McLaren. Ils étaient à faire enquête, et quatre ou cinq colons du voisinage se trouvaient là. Nous retrouvons là également MM. Christin et Carufel, qui nous avaient laissés au Rapide de l'Original, à minuit.

Le temps de trinquer à cette heureuse rencontre et nous repartions, malgré les instances pour nous retenir que voulurent bien faire ces gais compagnons. MM. Jetté, maire, et Charlebois, marchand du Nominique, nous rejoignaient à ce moment. Ils prirent à leur bord M. Carufel, dont le compagnon de voyage, M. Christin, demeurait au Poste, et, en route pour le Nominique.

Sous les clartés mourantes du soleil, nous pûmes admirer encore une fois le joli Lac Pie IX, puis le superbe lac Saint-François d'Assises, avec ses délicieux bouquets d'îles et d'ilots. Nous les longions tour à tour.

Puis, ce fut la rivière Nation, dont nous suivîmes quelque temps le cours, et la Sawga, que nous traversâmes à la brunante. Nous avions également pu apercevoir, au passage, le grand spectre de " La frégate," habitation de colons français, sur le Chemin Chapleau, laquelle a aussi sa grande croix blanche, aux bras suppliants et sa légende—moins suave que l'autre, toutefois, puisqu'un homme s'y perdit...

Cinq heures sonnaient quand nous entrâmes dans l'hospitalière maison Martineau, au Nominique.

\* \* Il fallait, de toute nécessité, laisser aux chevaux le temps de se reposer et de manger, en leur demeure du Nominique, avant d'entreprendre la dernière étape de vingt-un milles qui nous séparait encore de Labelle, du chemin de fer et de la rentrée au foyer.

Nous avons nous-mêmes besoin d'un égal repos, d'un pareil réconfort, après les trente-six milles de voyage que nous venions de faire, presque sans désespérer, de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Il fut donc résolu que la halte au Nominique serait de deux heures. Ce temps nous parut court, employé qu'il fut à nous dégourdir des étreintes du froid et de la fatigue et à savourer un frugal souper, servi par des hôtes fort aimables. Nous eûmes aussi l'occasion, pendant ce répit, de parcourir les journaux de Montréal, dont nous n'avions rien vu depuis le lundi soir. On n'a pas d'idée de l'intérêt que peuvent encore prendre des journalistes à lire les journaux—même les leurs!—en sortant du bois, après trois jours passés loin de la civilisation où l'on imprime.

Le coup de sept heures nous parut donc sonner bien vite, mais comme le Juif Errant de la légende, force nous était de reprendre le chemin.

Nous nous promettions, comme motif de consolation, de faire un arrêt de quelques minutes à la maison Carle, un poste de relai, à huit milles du Nominique et treize milles de Labelle.

Il n'était pas encore neuf heures que nous atteignîmes cet endroit. A 9.30, nous devions repartir. Mais l'homme propose et le plaisir—de s'amuser en agréable compagnie, en pleine forêt, loin des gémissements languoureux de la rotative et du cliquetis monotone des machines à composer—le plaisir dispose, très-souvent.

Connaissez-vous Napoléon Carle, mes bons lecteurs?—Je vous le présente : Un grand, joli et sympathique gaillard de bonne race, joyeux compère, violoniste distingué, qui fut, pendant de nombreuses années, chef d'orchestre de l'un de nos principaux théâtres, qui pince la guitare avec talent : un esprit cultivé en un mot. Il a lâché héroïquement toutes les charmes de la vie en ville, qui lui souriait facile, pour s'enfoncer en plein bois et jouer de la hache du colon. Ce qui ne l'empêche nullement de manier encore l'archet comme un virtuose qu'il est resté. Si vous ajoutez à cet élément la présence de Mme Carle, qui seconde dignement son mari, pour faire oublier aux voyageurs les longueurs de la route ; la présence aussi de Mlle Carle, pianiste émérite malgré son jeune âge, les deux dames consentant à prolonger leur veille pour faire durer notre agrément, vous pardonnerez à quatre journalistes, fourbus d'un très long voyage, enchantés de retrouver soudain, au fond du bois, un coin de saine et délicieuse civilisation, d'avoir passé là, à se récréer, plus de trois heures, quand ils avaient arrêté de n'y consacrer pourtant que trente minutes.

De jolis vers dits ou chantés, de captivantes auditions de violon et de piano, des propos enjoués : en faut-il davantage pour faire perdre aux pauvres errants que nous étions la notion du temps qui fuit ! J'invoque pour notre peccadille, aux yeux des gens sérieux, les circonstances atténuantes. C'est que nous n'avons pas même le ferme propos... Si ce n'est de recommencer de plus belle l'aventure, en pareille occurrence, et toutes choses égales du reste.

\* \* A minuit et demie nous repartions, pour arriver à Labelle à trois heures. Une heure et demie d'un sommeil assez peu réparateur, et c'était déjà le temps venu de reprendre le train, qui haletait en gare,

ressé de nous ramener à Montréal, où il nous déposait, à la gare Viger, le vendredi, 20 décembre, pour dix heures du matin.

De toute cette charmante excursion nous ne rapportions qu'un regret, celui d'avoir dû laisser à Labelle l'un de nos compagnons, que la détente de ce voyage fatigant devait y retenir, en chambre, trois jours encore, et d'avoir, par un fâcheux malentendu, faussé compagnie à l'aimable M. Vilani, qui avait ménagé aux journalistes expéditionnaires une délicate réception, en son castel de la Rouge, chemin de L'Annonciation, dans la nuit du 16 décembre.

Mais nous nous sommes bien promis que nous prendrions notre revanche de ce contretemps, avec l'assentiment gracieux du populaire industriel italien, à la première occasion opportune.

JULES SAINT-ELME.

## M. JULES HERBETTE

M. Jules Herbette, ancien ambassadeur de France à Berlin, vient de mourir subitement, à l'âge de soixante-deux ans, frappée d'une congestion causée par le froid. Né à Paris en 1839, il était entré à l'Administration du quai d'Orsay en 1860. Il avait le grade de consul de deuxième classe, lorsque, à la chute de l'Empire, il fut appelé au secrétariat particulier de Jules Favre, devenu ministre des Affaires étrangères.



Ce fut le 10 septembre 1886 que M. Jules Herbette fut élevé à l'ambassade de Berlin, en remplacement de M. de Courcel, démissionnaire. Il devait occuper ce poste important jusqu'au 1er juin 1896. Pendant son séjour de près de dix ans en Allemagne, il devait voir passer trois empereurs, trois chanceliers, deux secrétaires d'Etat, et représenter les intérêts de la France dans des conjonctures difficiles, notamment au moment de l'affaire Schnœbelé (1887) et des incidents du jubilé de la guerre (1895-1896), dont on n'a pas oublié la gravité. Il avait été promu grand-croix de la Légion d'honneur quelque temps avant de quitter la carrière pour vivre désormais dans la retraite.

## BIBLIOGRAPHIE

ALMANACH DES CERCLES AGRICOLES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, pour 1902. (9me année). Publié par J. B. Rolland & Fils, 8 à 14 rue Saint-Vincent, Montréal.

Cette petite brochure, quoique publiée tout spécialement dans le but de procurer à nos cultivateurs Canadiens-Français la connaissance des progrès de l'Agriculture et des nouvelles méthodes de cette science, mérite non seulement l'accueil de la classe agricole, mais aussi celui de tout le public, car il renferme le plus heureux mélange de choses sérieuses, utiles et pratiques.

En vente chez tous les libraires, au prix de dix centimes l'exemplaire, et un dollar la douzaine. Franco par la poste.

## LA BÊTE A GRAND'QUEUE

C'est absolument comme je te le dis, insista le p'tit Pierriche Desrosiers, j'ai vu moi même la queue de la bête. Une queue poilue d'un rouge écarlate et coupée en sifflet pas loin du... trognon. Une queue de six pieds, mon vieux !

—Oui c'est ben bon de voir la queue de la bête, mais c'vlimeux de Fanfan Lazette est si blagueur qu'il me faudrsit d'autre preuve que ça pour le croire sur parole.

—D'abord, continua Pierriche, tu avoueras ben qu'il a tout ce qu'il faut pour se faire poursuivre par la bête à grand'queue. Il est biagueur tu viens de le dire, il aime à prendre la goutte, tout le monde le sait, et ça court sur la huitième année qu'il fait des pâques de renard. S'il faut être sept ans sans faire ses pâques ordinaires pour courir le loup-garou, il suffit de faire des pâques de renard pendant la même période, pour se faire attaquer par la bête à grand'queue. Et il l'a rencontrée en face du manoir de Dautraye, dans les grands arbres qui bordent la route où le soleil ne pénètre jamais, même en plein midi. Juste à la même place où Louison Laroche s'était fait arracher un œil par le maudit animal, il y a environ une dizaine d'années.

Ainsi causaient Pierriche Desrosiers et Maxime Sanssouci, en prenant un p'tit coup dans la maisonnette du vieil André Laliberté qui vendait un verre par ci et par là, à ses connaissances, sans trop s'occuper des lois de patente ou des remontrances du curé.

—Et toi, André, que penses-tu de tout ça ? demanda Pierriche. Tu as dû en voir des bêtes à grand'queue dans ton jeune temps. Crois-tu que Fanfan Lazette en ait rencontré une, à Dautraye ?

—C'est ce qu'il prétend, mes enfants, et, comme le voici qui vient prendre sa nippie ordinaire, vous n'avez qu'à le faire jaser lui-même si vous voulez en savoir plus long.

## II

Fanfan Lazette était un mauvais sujet qui faisait le désespoir de ses parents, qui se moquait des sermons du curé, qui semait le désordre dans la paroisse et qui —conséquence fatale—était la coqueluche de toutes les jolies filles des alentours.

Le père Lazette l'avait mis au collège de l'Assomption, d'où il s'était échappé pour aller à Montréal faire un métier quelconque. Et puis il avait passé deux saisons dans les chantiers et était revenu chez son père qui se faisait vieux, pour diriger les travaux de la ferme.

Fanfan était un rude gars au travail, il fallait lui donner cela, et il besognait comme quatre lorsqu'il s'y mettait : mais il était journalier, comme on dit au pays, et il faisait assez souvent des neuvaines qui n'étaient pas toujours sous l'invocation de saint François-Xavier.

Comme il faisait tout à sa tête, il avait pris pour habitude de ne faire ses pâques qu'après la période de rigueur, et il mettait une espèce de fanfaronnade à ne s'approcher des sacrements qu'après que tous les fidèles s'étaient mis en règle avec les commandements de l'Eglise.

Bref, Fanfan était un luron que les commères du village traitaient de *pendard*, que les mamans qui avaient des filles à marier craignaient comme la peste et qui passait selon les lieux où on s'occupait de sa personne, pour un bon diable ou pour un mauvais garnement.

Pierriche Desrosiers et Maxime Sanssouci se levèrent pour lui souhaiter la bienvenue et pour l'inviter à prendre un coup, qu'il s'empressa de ne pas refuser.

—Et maintenant, Fanfan, raconte-nous ton histoire de bête à grand'queue. Maxime veut faire l'incrédule et prétend que tu veux nous en faire accroire.

—Ouidà, oui ! Eh bien, tout ce que je peux vous dire, c'est que si c'eût été Maxime Sanssouci qui eut rencontré la bête au lieu de moi, je crois qu'il ne resterait plus personne pour raconter l'histoire, au jour d'aujourd'hui.

Et s'adressant à Maxime Sanssouci :

—Et toi, mon p'tit Maxime, tout ce que je te souhaite, c'est de ne jamais te trouver en pareille compagnie, tu n'as pas les bras assez longs, les reins assez solides et le corps assez raide pour te tirer d'affaire dans une pareille rencontre. Ecoutes-moi bien et tu m'en diras des nouvelles ensuite :

Et puis :

—André, trois verres de Molson réduit.

## III

—D'abord, je n'ai pas d'objection à reconnaître qu'il y a plus de sept ans que je fais des pâques de

renard et même, en y réfléchissant bien, j'avouerais que j'ai même passé deux ans sans faire de pâques du tout, lorsque j'étais dans les chantiers. J'avais donc ce qu'il fallait pour rencontrer la bête, s'il faut en croire Baptiste Gallien, qui a étudié ces choses-là dans les gros livres qu'il a trouvés chez le notaire Latour.

Je me moquais bien de la chose auparavant ; mais, lorsque je vous aurai raconté ce qui vient de m'arriver à Dautraye, dans la nuit de samedi à dimanche, vous m'en direz des nouvelles. J'étais parti samedi matin avec vingt-cinq poches d'avoine pour aller les porter à Berthier chez Rémi Tranchemontagne et pour en rapporter quelques marchandises : un p'tit baril de mélasse, un p'tit quart de cassonnade, une meule de fromage, une dame-jeanne de jamaïque et quelques livres de thé pour nos provisions d'hiver. Le grand Sem à Gros-Louis Champagne m'accompagnait et nous faisons le voyage en grand'charrette avec ma pouliche blonde—la meilleure bête de la paroisse, sans me vanter ni la pouliche non plus. Nous étions à Berthier sur les 11 heures de la matinée et, après avoir réglé nos affaires chez Tranchemontagne, déchargé notre avoine, rechargé nos provisions, il ne nous restait plus qu'à prendre un p'tit coup en attendant la fraîche du soir, pour reprendre la route de Lanoraie. Le grand Sem Champagne fréquente une petite Lavolette de la petite rivière de Berthier, et il partit à l'avance pour aller farauder sa prétendue jusqu'à l'heure du départ.

Je devais le prendre en passant, sur les huit heures du soir, et, pour tuer le temps, j'allai rencontrer des connaissances chez Jalbert, chez Gagnon et chez Guilmette, où nous payâmes chacun une tournée, sans cependant nous griser sérieusement ni les uns ni les autres. La journée avait été belle, mais sur le soir, le temps devint lourd et je m'aperçus que nous ne tarderions pas à avoir de l'orage. Je serais bien parti vers les six heures, mais j'avais donné rendez vous au grand Sem à huit heures et je ne voulais pas déranger un garçon qui *gossait* sérieusement et pour le bon motif. J'attendis donc patiemment et je donnai une portion à ma pouliche, car j'avais l'intention de retourner à Lanoraie sur un bon train. A huit heures précises, j'étais à la petite rivière, chez le père Lavolette, où il me fallut descendre pour prendre un coup et saluer la compagnie. Comme on ne part

jamais sur une seule jambe, il fallut en prendre un deuxième pour rétablir l'équilibre, comme dit Baptiste Gilien, et après avoir dit le bonsoir à tout le monde, nous primes le chemin du roi. La pluie ne tombait pas encore, mais il était facile de voir qu'on aurait une tempête avant longtemps et je fouettaï ma pouliche dans l'espoir d'arriver chez nous avant le grain.

## IV

En entrant chez le père Lavolette, j'avais bien remarqué que Sem avait pris un coup de trop ; et c'est facile à voir chez lui, car vous savez qu'il a les yeux comme une morue gelée, lorsqu'il se met en fête, mais les deux derniers coups de départ le finirent complètement et il s'endormit comme une marmotte au mouvement de la charrette. Je lui plaçai la tête sur une botte de foin que j'avais au fond de la voiture et je partis grand train. Mais j'avais à peine fait une demi-lieue, que la tempête éclata avec une fureur terrible. Vous vous rappelez la tempête de samedi dernier. La pluie tombait à torrent, le vent sifflait dans les arbres et ce n'est que par la lueur des éclairs que j'entrevois parfois la route. Heureusement que ma pouliche avait l'instinct de me tenir dans le milieu du chemin, car il faisait noir comme dans un four, toujours bien qu'il fut trempé comme une lavette. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais dans le même état. Nous arrivâmes ainsi jusque chez Louis Trempe dont j'aperçus la maison jaune à la lueur d'un éclair qui m'aveugla, et qui fut suivi d'un coup de tonnerre qui fit trembler ma bête et la fit s'arrêter tout court. Sem lui-même s'éveilla de sa léthargie et poussa un gémissement suivi d'un cri de terreur :

—Regarde, Fanfan ! la bête à grand'queue !

Je me retournai pour apercevoir derrière la voiture, deux grands yeux qui brillaient comme des tisons et tout en même temps, un éclair me fit voir un animal qui poussa un hurlement de *bête-à-sept-têtes* en se battant les flancs d'une queue rouge de six pieds de long.—J'ai la queue chez moi et je vous la montrerai quand vous voudrez !—Je ne suis guère peureux de ma nature, mais j'avoue que me voyant ainsi, à la noirceur, seul avec un homme saoul, au milieu d'une tempête terrible et en face d'une bête comme ça, je



FANFAN LAZETTE

sentis un frisson me passer dans le dos et je lançai un grand coup de fouet à ma jument qui partit comme une flèche. Je vis que j'avais la double chance de me casser le cou dans une coulée ou en roulant en bas de la côte, ou bien de me trouver face à face avec cette fameuse bête à grand'queue dont on m'avait tant parlé, mais à laquelle je croyais à peine. C'est alors que tous mes pâques de renard me revinrent à la mémoire et je promis bien de faire mes devoirs comme tout le monde, si le bon Dieu me tirait de là. Je savais bien que le seul moyen de venir à bout de la bête, si ça en venait à une prise de corps, c'était de lui couper la queue au ras du trognon, et je m'assurai que j'avais bien dans ma poche un bon couteau à ressort de chantier qui coupait comme un rasoir. Tout cela me passa par la tête dans un instant pendant que ma jument galopait comme une déchainée et que le grand Sem Champagne, à moitié dégrisé par la peur, criait :

—Fouette, Fanfan ! la bête nous poursuit. J'lui vois les yeux dans la noirceur.

Et nous allions un train d'enfer. Nous passâmes le village des Blais et il fallut nous engager dans la route qui longe le manoir de Dautraye. La route est étroite, comme vous savez. D'un côté, une haie en hallier bordée d'un fossé assez profond sépare le parc du chemin, et de l'autre, une rangée de grands arbres longe la côte jusqu'au pont de Dautraye. Les éclairs pénétraient à peine à travers les arbres et le moindre écart de la pouliche devait nous jeter soit dans le fossé du côté du manoir, ou briser la charrette en morceaux sur les troncs des grands arbres. Je dis à Sem :

—Tiens toi bien, mon Sem ! Il va nous arriver un accident.

Eh v'lan ! patatras ! un grand coup de tonnerre éclate et voilà la pouliche affolée qui se jette à droite dans le fossé, et la charrette qui se trouve sans dessus dessous. Il faisait une noirceur à ne pas se voir le bout du nez, mais en me relevant tant bien que mal, j'aperçus au-dessus de moi les deux yeux de la bête qui s'était arrêtée et qui me reluquait d'un air féroce. Je me tâtai pour voir si je n'avais rien de cassé. Je n'avais aucun mal et ma première idée fut de saisir l'animal par la queue et de me garer de sa gueule de possédé. Je me trainai en rampant, et tout en ouvrant mon couteau à ressort que je plaçai dans ma ceinture, et au moment où la bête s'élançait sur moi en poussant un rugissement infernal, je fis un bond de côté

et je l'attrapai par la queue que j'empoignai solidement de mes deux mains. Il fallait voir la lutte qui s'ensuivit. La bête qui sentait bien que je la tenais par le bon bout, faisait des sauts terribles pour me faire lâcher prise, mais je me cramponnais comme un désespéré. Et cela dura pendant au moins un quart d'heure. Je volais à droite, à gauche, comme une casserole au bout de la queue d'un chien, mais je tenais bon. J'aurais bien voulu saisir mon couteau pour la couper, cette maudite queue, mais impossible d'y penser tant que la charogne se démènerait ainsi. A la fin, voyant qu'elle ne pouvait me faire lâcher prise la voilà partie sur la route au triple galop, et moi par derrière, naturellement.

Je n'ai jamais voyagé aussi vite que cela de ma vie. Les cheveux m'en frisaient en dépit de la pluie qui tombait toujours à torrent. La bête poussait des beuglements pour m'effrayer davantage et, à la faveur d'un éclair, je m'aperçus que nous filions vers le pont de Dautraye. Je pensais bien à mon couteau, mais je n'osais pas me risquer d'une seule main, lorsqu'on arrivait au pont, la bête tourna vers la gauche et tenta d'escalader la palissade. La maudite voulait sauter à l'eau pour me noyer. Heureusement que son premier saut ne réussit pas, car, avec l'air-d'aller que j'avais acquis, j'aurais certainement fait le plongeon. Elle recula pour prendre un nouvel élan et c'est ce qui me donna ma chance. Je saisis mon couteau de la main droite et, au moment où elle sautait, je réunis tous mes efforts, je frappai juste et la queue me resta dans la main. J'étais délivré et j'entendis la charogne qui se débattait dans les eaux de la rivière Dautraye et qui finit par disparaître avec le courant. Je me rendis au moulin où je racontai mon histoire au meunier et nous examinâmes ensemble la queue que j'avais apportée. C'était une queue longue de cinq à six pieds, avec un bouquet de poil au bout, mais une queue rouge écarlate ; une vraie queue de possédé, quoi !

La tempête s'était apaisée et à l'aide d'un fanal, je partis à la recherche de ma voiture que je trouvai embourbée dans un fossé de la route, avec le grand Sem Champagne qui, complètement dégrisé, avait dégagé la pouliche et travaillait à ramasser mes marchandises que le choc avaient éparpillées sur la route.

Sem fut l'homme le plus étonné du monde de me voir revenir sain et sauf car il croyait que c'était le diable en personne qui m'avait emporté.

Après avoir emprunté un harnais au meunier pour remplacer le nôtre, qu'il avait fallu couper pour libérer la pouliche, nous reprîmes la route du village où nous arrivâmes sur l'heure de minuit.

—Voilà mon histoire et je vous invite chez moi un de ces jours pour voir la queue de la bête. Baptiste Lambert est en train de l'empailler pour la conserver.

V

Le récit qui précède donna lieu, quelques jours plus tard, à un démêlé resté célèbre dans les annales criminelles de Lanoraie. Pour empêcher un vrai procès et les frais ruineux qui s'ensuivent, on eut recours à un arbitrage dont voici le procès-verbal :

“Ce septième jour de novembre 1856, à 3 heures de relevée, nous soussignés, Jean-Baptiste Gallien, instituteur diplômé et maître-chantre de la paroisse de Lanoraie, Onésime Bombenlert, bedeau de la dite paroisse, et Damase Briqueleur, épiciier, ayant été choisis comme arbitres du plein gré des intéressés en cette cause, avons rendu la sentence d'arbitrage qui suit dans le différend survenu entre François-Xavier Trempe, surnommé Francis Jean-Jean et Joseph, surnommé Fanfan Lazette.

Le sus-nommé F.-X. Trempe revendique des dommages-intérêts, au montant de cent francs, au dit Fanfan Lazette, en l'accusant d'avoir coupé la queue de son taureau rouge dans la nuit du samedi, 3 octobre dernier, et d'avoir ainsi causé la mort du dit taureau d'une manière cruelle, illégale et subreptice, sur le pont de la rivière Dautraye, près du manoir des seigneurs de Lanoraie.

Le dit Fanfan Lazette nie d'une manière énergique l'accusation du dit F.-X. Trempe et la déclare malicieuse et irrévérencieuse, au plus haut degré. Il reconnaît avoir coupé la queue d'un animal connu dans nos campagnes sous le nom de bête-à-grand'queue, dans des conditions fort dangereuses pour sa vie corporelle et pour le salut de son âme, mais cela à son corps défendant et parce que c'est le seul moyen reconnu de se débarrasser de la bête.

Et les deux intéressés produisent chacun un témoin pour bien soutenir leurs prétentions, tel que convenu dans les conditions d'arbitrage.

Le nommé Pierre Busseau, engagé au service du dit F.-X. Trempe, déclare que la queue produite par le susdit Fanfan Lazette lui paraît être la queue du défunt taureau de son maître, dont il a trouvé la carcasse échouée sur la grève, quelques jours auparavant, dans un état avancé de décomposition. Le taureau est précisément disparu dans la nuit du 3 octobre, date où le dit Fanfan Lazette prétend avoir rencontré la bête-à-grand'queue. Et ce qui le confirme dans sa conviction, c'est la couleur de la susdite queue du susdit taureau qui quelques jours auparavant, s'était amusé à se gratter sur une barrière récemment peinte en vermillon.

Et se présente ensuite le nommé Sem Champagne, surnommé Sem-à-gros-Louis, qui désire confirmer de la manière la plus absolue les déclarations de Fanfan Lazette, car il était avec lui pendant la tempête du 3 octobre et il a aperçu et vu de près la bête à grand'queue telle que décrite dans la déposition du dit Lazette.

En vue de ces témoignages et dépositions et :

Considérant que l'existence de la bête à grand'queue a été de temps immémoriaux reconnue comme réelle, dans nos campagnes, et que le seul moyen de se protéger contre la susdite bête est de lui couper la queue comme paraît l'avoir fait si bravement Fanfan Lazette, un des intéressés en cette cause :

Considérant, d'autre part, qu'un taureau rouge appartenant à F.-X. Trempe, est disparu à la même date et que la carcasse a été trouvée, échouée et sans queue, sur la grève du Saint-Laurent par le témoin Pierre Busseau, quelques jours plus tard :

Considérant, qu'en face de témoignages aussi contradictoires il est fort difficile de faire plaisir à tout le monde, tout en restant dans les bornes d'une décision péremptoire :

Décidons :—

1. Qu'à l'avenir le dit Fanfan Lazette soit forcé de faire ses pâques dans les conditions voulues par notre Sainte Mère l'Eglise, ce qui le protégera contre la rencontre des loups-garous, bêtes-à-grand'queue, et feux follets quelconques, en allant à Berthier ou ailleurs.

2. Que le dit F.-X. Trempe soit forcé de renfermer ses taureaux de manière à les empêcher de fréquenter les chemins publics et de s'attaquer aux passants dans les ténèbres, à des heures indues du jour et de la nuit.

3. Que les deux intéressés en cette cause, les susdits Fanfan Lazette et F.-X. Trempe soient condamnés à prendre la queue coupée par Fanfan Lazette et à la mettre en loterie parmi les habitants de la paroisse afin que la somme réalisée



La bête à grand'queue

nous soit remise à titre de compensation pour notre arbitrage, pour suivre la bonne tradition qui veut que dans les procès douteux, les juges et les avocats soient rémunérés, quel que soit le sort des plaideurs qui sont renvoyés dos-à-dos, chacun payant les frais.

En foi de quoi nous avons signé,

JEAN-BAPTISTE GALLIEN,  
ONESIME BOMBENLERT,  
DAMASE BRIQUELEUR.

Pour copie conforme.

HONORÉ BEAUGRAND.

## LE CANADA AUX CANADIENS

Nous avions interrompu, pour les fêtes de Noël, notre petite étude sur les chers cosmopolites, et cela à l'endroit même où, après avoir signalé quelques unes des formes—assez répugnantes—sous lesquelles ils nous apparaissent : colporteurs, brocanteurs, exploiters de pauvres gens, nous allions viser les classes supérieures (?) de l'engeance.

C'était à un prochain numéro qu'était réservé de classer cette catégorie—pas la crème, l'écume—supérieure par la forme, mais, au fond, la plus dangereuse de toutes, celle des "intellectuels" de la tribu. Ouvriers de la plume (?) Politiciens pratiques, défenseurs des droits qu'on n'attaque pas. Protecteurs d'institutions qui ne sont aucunement menacées. Enfonceurs de portes toutes grandes ouvertes.

Don Quichottes, enfin,—moins l'honnêteté incontestable du héros de Cervantes,—accrochant leur trique—ô pas une lance, ça sent trop la chevalerie—à tous les moulins à vent, même, et surtout, à ceux qui ne tournent pas.

Cette bonne et douce "trêve des confiseurs" comme on dit aux vieux pays, les cosmopolites n'en veulent pas entendre parler. J'entends de ceux de la deuxième catégorie signalée plus haut—la plus dangereuse et la plus méchante—si un peu mieux peignée et lavée que la première.

Voyons, ne faut-il pas toujours faire du mal, ou essayer d'en faire, à ces bons canadiens assez idiots pour nous tendre les bras et nous prendre au sérieux ?

Il faut constamment démolir ou du moins y consacrer tous ses efforts.

Il faut sans cesse calomnier, le peu qu'il en restera—et il en reste toujours un peu—étant toujours cela de gagné.

Comment ; le Canada aux Canadiens, mais cela veut dire votre commerce, à vous ; vos institutions, à vous ; vos mœurs, à vous ! Eh bien, et nous, donc, que nous restera-t-il ?

Ainsi parlent ces maîtres grotesques qui se croient terribles. Et nous, Canadiens, que répondrons-nous ?

Je vais, en notre nom à tous, formuler la réponse aux cosmopolites régenteurs des Canadiens :

Que venez-vous constamment faire dans nos affaires, éternels "empêcheurs de danser en rond ?"

"Que nous voulez-vous donc, redresseurs de torts ; vengeurs de morale outragée ; "honnêtes gens" qui ne pouvez admettre que rien ne marche bien sans vous

Pour ne rappeler qu'un fait—parmi des amas—voilà quelques semaines que tous les "tramps" littéraires dont il s'agit, s'acharnent après une de nos sociétés mutualistes : L'Union Franco-Canadienne et, principalement, après sa Section des Rentes Viagères, dont le succès, probablement, offusque ces eunuques.

Ils accusent cette société, fondée par un prêtre, de se recommander de l'encouragement à elle donnée par nos prêtres, nos économistes, nos financiers canadiens !

Pensez- donc,—ma chère,—L'Union Franco-Canadienne ne va pas demander son mot d'ordre, ne sollicite pas l'estampille des écrivains,—tous plus ou moins étrangers au pays, qui "travaillent"—oh là là, quels travailleurs, mes amis !—dans la feuille qu'une douce pudeur empêche de nommer et qui, d'avatars en avatars, est arrivée à se constituer gardienne des bonnes mœurs et de la morale publique.—Epatant, en vérité !

Quand nos évêques, dont tous s'honorent de suivre les conseils, apportent leur précieuse sympathie à une œuvre qui ne prêche que l'économie et l'épargne.

Quand nos journaux canadiens les plus autorisés, tant en matière économique que commerciale, en approuvent le but et les méthodes.

Quand les légistes, les plus justement renommés, en déclarent les combinaisons et les règlements les plus absolument honnêtes et légaux.

Quand les gardiens préposés par le gouvernement de la Province à la bonne marche des sociétés de secours mutuels, en affirmant, officiellement, le bon fonctionnement administratif.

Quand enfin, tout ce qui est vraiment Canadien encourage des tendances devant faire triompher, sur le terrain mutualiste, la cause de l'ouvrier, du paysan, du petit, de l'humble, par l'épargne du sou quotidien réservé aux défaillances de la vieillesse.

Qui vient nous faire opposition ? Sont-ce des Canadiens, des gens du pays, ceux que tout cela intéresse, ceux en faveur desquels sont créées et mises en marche ces institutions ?

Qui donc réclame, se plaint, demande des preuves encore plus tangibles du but, de l'honnêteté de la gestion, de la moralité de l'œuvre, de la certitude qu'elle atteindra bien le but qu'elle se propose ?

Ce sont les cosmopolites, seuls !

*Eux seuls et c'est assez !*

Ce sont les gens, précisément, qui devraient le moins s'intéresser à nos œuvres, à nos institutions,—vu qu'ils n'y comprennent souvent goutte—gens chez lesquels les fibres, nationale, patriotique, religieuse—et pour cause—vibrent à leur minimum.

Ce sont là les gens qui, à chaque instant médisent, insinuent, calomnient, harcèlent—sans repos—telle une bande d'odieuses moustiques qu'ils sont, tout ce qui tend à soustraire l'obole du pauvre des griffes de la spéculation—Juive et par cela même véreuse—ou même simplement aléatoire.

Et demandez donc pourquoi si, toutefois, vous consentez à discuter avec cette espèce agaçante et nuisible ? Pourquoi ?

Mais uniquement parce que nous, cosmopolites, qui n'avons dans ce pays que des attaches d'occasion ; nous qui, arrivés hier, seront repartis demain, nous seuls, entendez-vous, avons assez d'intelligence, d'acquit, de perspicacité, pour dévoiler les terribles pensées des organisateurs de ces institutions !

Nous seuls, qui connaissons à fond l'état d'âme des prêtres canadiens desquels vous abusez !

Nous seuls, qui sommes honnêtes,—parce que cosmopolites !—

Nous seuls qui connaissons vos besoins, à vous canadiens, parce que... nous sommes de tous autres pays !

Nous seuls qui avons infuses toutes les sciences, tous les métiers, toutes les professions—connus et inconnus—et ce dans le cerveau, le cœur, les mains, et qui voulons absolument vous sauver,—frères canadiens naïfs et ignorants—de toutes les embûches qui vous sont tendues.

Nous seuls sommes purs ! nous seuls sommes vigilants—eh bien, et les oies du Capitole ?—nous seuls sommes pieux ; nous seuls sommes dévoués à vos institutions, vos lois, vos mœurs, votre religion !

Et c'est la raison pour laquelle, censeurs impitoyables, nous ne prendrons pas de repos—et ne vous en laisserons pas—à moins que vous ne consentiez à accepter notre direction, à emboîter le pas derrière nous.

Et si vous vous refusez à la "bedide comédie" eh bien, nous dirons que vous fuyez la discussion, et cela parce que vous n'avez pas de bonnes raisons à nous donner, à nous qui en exigeons chaque jour de nouvelles, au nom de tout le Canada que nous représentons, nous les cosmopolites.

La constatation de cet état de choses, de l'état mental qu'il implique surtout, serait absolument inutile si elle n'était l'indice de la haine sectaire qui anime le clan contre tout ce qui est à nous, canadiens, à nous seuls !

La haine du cosmopolitisme contre tout ce que nous entendons, seuls, conduire et mener à bien.

Comme "Figaro"—un autre vilain et malpropre cosmopolite—le conseillait :

*"Il ne faut pas en rire d'abord afin de n'avoir pas à en pleurer."*

C'est un terrain beaucoup trop dangereux que celui où s'évertuent à nous placer "ces ouvriers de la plume"—de paon,—ces journalistes cosmopolites, ces farouches censeurs de la morale canadienne. Ces intrépides défenseurs de la religion et des bonnes mœurs.

Il faut bien—de temps à autre et quand on en a le temps,—réagir contre cette vermine et, cueillant dans la belle forêt canadienne, les brins de bouleau propres à l'usage, revirer les tristes sires et appliquer, sur "l'envers" de ces figures cosmopolites, la volée que vous savez : celle qu'on applique aux chats qui "s'oublient" dans votre salon.

Mais hélas, rien n'y fait : ils ne sentent rien et... ils n'ont rien à perdre.

Ils espèrent toujours que, lassés, écoeürés, vous les laisserez, de guerre lasse, manger le gâteau—vous savez bien, le gâteau cuit par vous ?—

Allons, Canadiens, mes chers compatriotes, pas aussi naïfs que le suppose l'engeance cosmopolite, il n'était que temps d'emboucher le clairon afin d'avertir ceux qui ignoraient le péril ; réveiller ceux qui croyaient que nos ennemis avaient désarmé.

Il n'est que temps, soyez-en persuadés, de prendre toutes les mesures qu'impliquent les circonstances et résister au flot envahissant—juiverie et cosmopolitisme—qui nous noierait tous, si nous ne venions y opposer la digue de notre : "Canada aux Canadiens."

Qu'il soit donc bien entendu que, de même qu'un homme, vraiment digne de ce nom, ne doit pas souffrir l'ingérence d'un étranger dans ses affaires de famille, il ne doit pas, sous aucun prétexte, souffrir que le même intrus vienne s'ériger en censeur de ce qui ne le concerne aucunement. Qu'il s'adjuge, de son autorité privée, le monopole—bon, encore un trust !—de la morale et de l'honnêteté, qu'il feint de ne trouver nulle autre part qu'en lui-même.

Bref, pratiquons la politique du pied quelque part, de la porte ouverte ensuite, contre cette huitième plaie d'Égypte que nous avons décidé de ne plus tolérer sous sa forme de colporteurs, brocanteurs, exploiters de pauvres, et encore moins quand elle se présente comme éducatrice du peuple et moraliste des masses.

Les cosmopolites défenseurs des prêtres ?

Ils les fusillaient en France en 1871. Ils savaient leur influence au Canada, il n'y a pas encore beaucoup d'années, dans les organes à tout faire dont chacun a encore le nom sur les lèvres, et qu'ils essaient de ressusciter, sous une autre forme.

Ils veulent les prendre, aujourd'hui, ainsi que la morale publique, sous leur protection, ce qui est encore la meilleure manière qu'ils aient trouvée pour les tuer.

Notre route à nous, Canadiens, est toute tracée.

Ne nous attardons pas aux bagatelles de la porte ; ne perdons pas notre temps à discuter avec ces gens de mauvaise foi ; mais cinglons leur les chairs ; arrachons leur les dents, avant qu'ils ne nous aient mordus.

Vous savez, c'est venimeux la dent d'un cosmopolite !

JEAN CANADA.

## A NOS LECTEURS

Que chacun soit rassuré : si l'on a interrompu, la semaine dernière, la publication de notre feuilleton : "La Femme Détective," c'est que l'espace nous a manqué. Nous reprenons aujourd'hui cette publication et vous serez satisfaits, amis lecteurs.



## Utopies d'hier, vérités aujourd'hui

Les fonds de la mer, comme la surface des continents, présentent les mêmes accidents, la même configuration ; des montagnes, des vallées, les écueils et les îles étant les sommets les plus élevés des montagnes sous-marines.

Les côtes les plus abruptes sont baignées par les mers les plus profondes tandis qu'aux plages et aux terres basses, correspondent celles qui le sont le moins.

De tout temps on s'est préoccupé de connaître, à l'aide de sondages, les profondeurs de l'océan et c'est de ces méthodes dont nous allons dire quelques mots.

Les premières sondes, — un plomb suspendu à une ligne en filin, — ont cessé d'être applicables aussitôt qu'il s'est agi de fonds atteignant 2,500 à 3,000 mètres.

On a d'abord noté le temps qu'un plomb de sonde, du poids de 15 à 30 kilog, mettait à descendre en appelant fathom chaque longueur de 183 mètres de filin employée.

La durée de la descente variant, pour 183 mètres et 5490 mètres, entre 1 heure 2 minutes et 4 heures 40 minutes.

A l'aide de cette loi, souvent vérifiée et à peu près constante, on pouvait apprécier avec assez d'exactitude, le moment où le poids, cessant d'entamer le filin, celui-ci n'obéissait plus qu'aux courants,

Dans ce cas, une vitesse *uniforme* remplaçait celle *croissante* de la descente.

183 mètres de filin, pesant 500 grammes, 18,000 mètres de ce filin, enroulés sur un cylindre débiteur, étaient installés sur une embarcation où la dérive est moins considérable qu'à bord d'un navire.

Le sondeur Brooke, une amélioration du précédent, comportait une griffe à dé clic s'ouvrant quand le plomb de sonde touchait le fond ; il était creusé et garni de suif, afin de rapporter des échantillons du sol.

Le sondeur Lecoëtre, plus perfectionné encore, indique, au moyen de roues dentées, les dizaines, centaines et milliers de mètres de filin et ce, jusqu'à 10,000 mètres ; il est muni d'un dé clic à griffes rapportant des échantillons du fonds atteint.

William Siemens est l'inventeur d'un très sensible, mais très minutieux instrument, le bathomètre, basé sur les différences de densité existant entre l'eau de mer, à la surface et celle des solides constituant la croûte sous-marine. Il ne donne, du reste, que des moyennes.

Les résultats obtenus par les plus récents sondages sont les suivants : Au sud des grands bancs de Terre-neuve, Atlantique Nord, 8,244 m. Entre Terre-neuve et les côtes d'Irlande, le plateau sur lequel repose le câble télégraphique reliant l'Angleterre aux Etats-Unis, est à une profondeur de 3,000 m. Dans l'Océan Pacifique, 6,039 m. Dans le Golfe du Mexique, 1,800 m. Dans l'Océan Indien, 12,672 mètres. Dans les mers polaires, par 77 degrés de latitude nord, on a sondé, sans atteindre fond, jusqu'à 2,200 mètres.

Mais c'est dans l'Océan Atlantique Sud que la plus grande profondeur, 15,149 mètres (49,990 pieds), a été constatée.

\* \* \*

L'emploi de l'air comprimé servant, non seulement à empêcher l'eau de pénétrer dans une cloche à plongeur, mais encore comme moyen d'immersion et d'émersion a été effectué, il y a déjà longtemps, par les ingénieurs Hallet et Williamson, dans leur grande cloche à plongeur de 26 pieds de diamètre, le *Nautilus* ; cet appareil permettant de travailler sur le sol même de la mer, en enlevant, après introduction d'air balçant la pression extérieure, le plancher ou fonds mobile de l'appareil.

Le père Mersenne avait préparé un appareil sous-marin en forme de bateau qui ne fut jamais expérimentée. Le Dr Payerne, en 1847, construisit un véritable sous marin de 9 mètres de long sur 4 mètres de large, déplaçant 37,000 kilog. et pouvant descendre jusqu'à 12 mètres de profondeur.

Il était construit en fer riveté, de forme ovoïde et pouvait supporter, sans déformation, 8 atmosphères de pression, soit descendre à une profondeur de 88 mètres environ. Il fut employé avec succès, par le gouvernement français, aux travaux maritimes du pont de Brest, de Cherbourg et aussi dans la Seine, de 1849 à 1852. En 1853, on l'allongea à 15 mètres, ce qui lui permettait de contenir 12 travailleurs.

Avant l'immersion on comprimait, dans les compartiments extérieurs, de l'air à l'aide d'une pompe qu'actionnait un moteur de 5 chevaux, puis refoulant l'eau dans la chambre du milieu, l'air y contenu se rendait dans une chambre supérieure et le bateau s'immergeait, lentement, n'ayant d'autre lien avec la terre que le tuyau d'alimentation d'air et 4 cordages placés sur des poulies, servant à le guider.

Rendu au fond de l'eau, un trou s'ouvrait dans le fond, permettant aux ouvriers, soit de travailler à l'extraction de la roche, soit à construire des maçonneries, soit enfin à pousser eux-même leur navire en marchant sur le sol.

Le Dr Payerne avait proposé de rendre navigable son sous-marin en y adjoignant un moteur à vapeur actionnant une hélice propulsive. Dans un foyer hermétiquement clos, de l'azotate de potasse aurait été mêlé au combustible, afin de suppléer au manque d'air pour le tirage. Il y avait là bien des difficultés, voir même des impossibilités à surmonter, mais, néanmoins, il était bon de rappeler ce jalon de la navigation sous-marine, posé par un français, sur la terre classique des ballons et des sous-marins, la France.

LOUIS PERRON.

Lisez le *Pionnier* de cette semaine. Ses chroniques scientifiques, ses articles d'économie politique et sociale, de littérature et d'art.

Nos bons domestiques.

Madame entre dans sa cuisine, et d'un air indigné :

—Comment, Baptiste, vous vous êtes laissé servir un aussi mauvais morceau de bœuf ; il est plein d'os !

—Ah ! madame, c'est vrai ; mais aussi j'y ai bien dit au boucher : " Si c'était pour moi, je ne le prendrais pas ! "



FRERE ET SCEUR.—La charité s'il vous plaît !



LA SOIRÉE DE NOËL EN SUISSE. -- Les étudiants bernois distribuant les étrennes aux femmes aux enfants des quartiers populaires de Christkindel



MUSÉE DE VERSAILLES : LA RETRAITE DE RUSSIE.—D'après Philippoteaux

## JEAN RAMEAU

(ÉTUDE LITTÉRAIRE)

Suite)

Entre temps, en 1889 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris, il fit paraître dans le *Figaro*, un monologue satyrique.

Les nombreux traits d'ironie que cachaient ces vers, leur actualité, en firent bientôt la pièce à la mode que tout le monde voulait lire :

## LA MARGUERITE DE 300 MÈTRES

A Georges Clairin

L'autre jour, mon fils, perspicace,  
A vu, de ses yeux étonnés,  
Sous la glorieuse carcasse  
De la tour Eiffel... Devinez ?

Une marguerite menue,  
Poussant, d'un air paradoxal,  
Dans la crevasse biscornue  
D'un pilier grave et colossal.

Comment est-elle là ? Mystère !  
Un papillonnet d'Albion,  
Venu comme un simple notaire  
Pour voir notre Exposition,

A-t-il, dans sa course distraite,  
Déposé là, près des badauds  
Cette humble graine de fleurlette  
Qui s'était collée à son dos ?

Alphand mit-il cette semence.  
Sur ce gros pilier solennel,  
Pour faire une antithèse immense  
A la Hugo : poète-Eiffel ?



Toujours est-il que, blanche et rose,  
La fleur croit là, sous tous les yeux.  
"C'est monsieur Eiffel qui l'arrose ?"  
Demanda mon fils curieux.

— Bien sûr ! dis-je à mon petit homme.  
Eiffel prend son grand arrosoir  
De trois cents mètres, sans la pomme,  
Et l'arrose, matin et soir.

— Va-t-elle grandir beaucoup ? — Pense  
Si lui s'en mêle ?... Ah ! bien, merci !...  
Mon fils est sage ; en récompense.  
J'ai fait pour lui ce conte-ci

Qui sera, d'après mon pointage,  
Vrai dans quatre-vingt-dix-neuf ans,  
Et que les pères de cet âge  
Diront sans doute à leurs enfants :

Donc, la marguerite menue  
Que monsieur Eiffel arrosait  
Dressa fort sa tête ingénue,  
Qui, d'aise et d'orgueil, se frisait.

Elle devint un phénomène  
Et grandit tant, tant sur le sol,  
Qu'elle eut, au bout d'une semaine,  
La taille d'un gros tournesol.

Et, la semaine après — par  
D'honneur ! — cinq ours mandarins  
S'abritèrent sous sa :  
Pour laisser tomber quelques grains.

Or, cependant que vers les astres  
La marguerite s'élançait,  
Que vit-on soudain ?... Oh ! désastres !  
La tour Eiffel rapetissait !



Rapetissait de jalousie !  
Et, dans son ascenseur Otis,  
Les gens sentaient, l'âme saisie,  
Qu'ils devenaient petits, petits...

Si petits que, faisant leur lippe,  
Hepp et Besson, jadis si fiers,  
Se prenaient pour Edouard Philippe ;  
Et Tirard, pour feu monsieur Thiers !

Quelle déplorable équipée !  
Eiffel, de honte, trépassa ;  
Berger en devint fou ; Coppée  
Dit, en vers : " J'avais prévu ça ! "

Et, dans l'orgueil de sa victoire,  
La fleur prit un nouvel élan,  
De sorte qu'elle eut, dit l'histoire,  
Trois cents mètres au bout de l'an !

Et, du fond des deux Amériques,  
Du Brésil, du Guatemala,  
Des mouchérons rastaquouériques  
Accoururent pour voir cela.

Des coccinelles, sous la tige,  
Vinrent tout haut s'extasier,  
Puis prendre, de peur du vertige,  
Des ascenseurs Cambaluser !

Et, le soir, sur les monts Karpathes,  
Las de chanter : " Tu-tu-tu ! "  
Des grillons, tout droits sur leurs pattes,  
Se disaient entre eux : " La vois-tu ? "

Tandis que, par les nuits féeriques,  
Un gigantesque ver-luisant  
Projetait des feux électriques  
De son sommet éblouissant

Et la tour de fer ridicule  
Dépérit tellement, dessous,  
Qu'elle eut bientôt l'air minuscule  
D'une tour Eiffel de deux sous !

Bref, l'autre jour, le ministère,  
A dix centimes, l'adjudgeait  
Au baby d'un Lord d'Angleterre,  
Pour équilibrer le budget.



Avec Jean Rameau dans *Nature*. Nous parcourons la forêt mystérieuse ; les monts arides et rocaillieux, les champs fertiles, la mer, tour à tour calme et agitée, bonne et terrible ; nous étudierons, en vers, les bois pleins de douce poésie ; ces oiseaux, gais compagnons de l'ami de la nature ; les papillons agiles aux couleurs éclatantes ; les arbres et leur profil fantasques ; nous pénétrons chez les bucherons, dans les vieilles chaumières abritant nos paysans. N'est-ce pas charmant cette :

## DANSE DES LIBELLULES

Avec leurs ailes nuancées,  
Les libellules élancées  
Comme des miss,  
Dansent, le soir, sur l'eau sans vagues,  
Des ballets vagues  
Sous les yeux glauques des fourmis.

Pour bien rythmer leurs jeux frivoles  
Quelques cigales bénévoles.  
Pincant leur luth,  
Et, sous un pied de betterave,  
Un crapaud grave  
Fait le ténor et lance l'ut.

Alors, pour voir les ballerines,  
Des coccinelles purpurines  
Au clair manteau  
Grimpent, avec des sauterelles,  
Sur les joues frêles  
Comme sur des mats de bateau.

Les libellules dansent, dansent,  
Et les feuilles, qui se balancent  
Dans les zéphyrs,  
Ont l'air de mains applaudisseuses  
Pour les danseuses  
Au maillot bleu fait de saphirs.

## Quittant le saule

...triste et moussu  
A l'échine irrégulière,  
Comme un grand vieillard bossu,

nous irons assister en spectateur excessivement charmé, irrité et ému à :

## LA VIE ET LA MORT D'UN HANNETON

## I.—Sa vie

Le grave hanneton vole,  
Vole, vole,  
Attaché par un fil blanc ;  
Vers le soleil benévole,  
Il vole, vole en ronflant.  
Il monte, il monte, il se hâte  
Il voit la lune écarlaté,  
Et croit l'attraper au vol !  
Sur le fil, voici qu'on tire :  
O martyre !  
Il tombe, à plat sur le sol !

## II.—Sa mort

Le pauvre hanneton morne,  
Morne, morne,  
En tombant sous son fil blanc,  
Se démet un soir la corne,  
Et s'ouvre un matin le flanc.  
Le soleil, son aïeul rose,  
Met sur son aile morose  
Un tendre baiser d'adieu ;  
Puis sa petite âme folle  
Vole, vole  
Sans doute vers le bon Dieu.

## III.—Ses obsèques

Et bébé qui l'aimait pleure,  
Pleure, pleure,  
Accablé par le remord ;  
Il regarde d'heure en heure  
Si l'insecte est toujours mort !...  
Alors, de blanc il l'habille,  
Le met dans une coquille  
De noix, et toujours en pleurs,  
Il l'emporte avec mystère,  
Puis l'enterre  
Au fond d'un grand pot de fleurs.

## IV.—Prière à dire sur sa tombe

Dieu le Père, faites grâce,  
Grâce, grâce,  
Au hanneton qui n'est plus !  
Bon Jésus, faites-lui place  
Au milieu de vos élus !  
Et vous, ô Vierge Marie,  
De votre bouche attendrie  
Soufflez un peu sur ses flancs,  
Pour qu'il vole dans l'espace  
Et qu'il fasse  
Rire au ciel les anges blancs !

(A suivre)

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.



(No 1)—Robe de Bal

(No 2)—Robe de Théâtre

## ECHOS DE LA MODE

Voici janvier venu, nous apportant l'heure des réunions agréables et des bals magnifiques ; c'est le temps où des jeunes filles tremblantes mais pleines d'espoir feront leur début sur le théâtre du monde, lequel leur apparaît bien beau, si brillant. Il est donc utile que nous nous occupions ensemble, lectrices gentilles, de cette mode, qui, sous prétexte de nous plaire, se fait coquette, inconstante, toujours jeune et belle. Ainsi, voyez aux gravures ci-dessus, deux jolis patrons, dont l'un, celui du No 1, est une robe de bal avec garniture, fichu, pour jeune fille. La jupe, de taffetas blanc non doublée, est complétée par deux volants droits de 5 et 6 pouces de haut devant, de 8 et 9 pouces derrière, adaptés sur un passepoil. Quatre volants de chiffon, de 3 pouces de haut, froncés avec double petite tête garnissent la jupe rentrant en plis légers dans la ceinture. Sur le corsage-doublure, confectionné à part, tombe, libre, l'étoffe disposée devant, en un pli plat droit, de 3 pouces de large. Un fichu de chiffon blanc, couvre le décolleté, croise au milieu et vient se nouer légèrement dans le dos. La manche est de chiffon avec deux volants de 3 pouces de large.

Le patron No 2 est une robe de soirée ou de théâtre, en soie-poncé bleu-clair à laquelle se joignent du tulle

point d'esprit blanc, et du ruban de velours bleu d'un pouce de largeur.

La jupe est formée de neuf lés, et de trois volants en forme, de la hauteur de 5 pcs devant, et de 9 pcs derrière, dont le bord inférieur est garni de ruban de la largeur d'un pouce. Le double corsage confectionné à part, ferme derrière.

L'étoffe tombant tout autour de  $\frac{1}{2}$  pc. sur la ceinture, est taillée en entier pour le dos et le devant, cousue en plis lingerie et réduite par des plis à la largeur du tour de taille. Erapieusement et col droit en tulle à plis garni de ruban de velours.

A la manche demi-longue en étoffe à plis, se joint, sur du tulle uni, un bouffant, de 3 pcs de long devant, et 8 pcs derrière que termine un poignet en ruban de velours ; deux serpentines, chacune de  $1\frac{1}{2}$  pcs de haut cachent la jonction du bouffant. Ceinture de soie drapée, de deux pouces de haut.

Ces toilettes sont peu coûteuses, et elles vous sieront, mesdemoiselles, que vous soyez blondes ou brunes ; ce n'est pas le grand prix qui fait la valeur d'une robe, mais c'est la fraîcheur du tissu, et le bon goût de la forme : vous avez, ici, je crois, lieu d'être satisfaites.

Les tours de cou en fourrure atteignent des proportions extravagantes. Après le long et étroit boa, nous

avons eu la martre, une seul bête suffisait à nous parer et à nous préserver du froid ; aujourd'hui, il en faut toute une famille : quatre, cinq, s'emboîtant les unes dans les autres et gardant pattes et queue pour faire une amusante parure. Le renard long et volumineux est toujours de mode, mais on en fait de si communs qu'une femme de goût, ne pouvant se permettre le renard argenté ou le renard bleu, préférera l'étoile à toutes ces bêtes naturalisées, dont la plupart sont fort laides.

Les étoiles de toutes formes et toutes peaux se font très longues, garnies de frange de queues disséminées de ci, de là. L'étoile au lieu d'être partout de largeur uniforme peut aussi entourer les épaules en forme de large col, de gracieux capuchon.

\* \*

Le chinchilla se portera moins, on en avait un peu trop abusé l'an passé, aussi le laisse-t-on se reproduire.

Les mélanges de fourrures se feront encore beaucoup.

Les manchons sont assez volumineux, agrémentés de dentelle de mousseline et de fleurs.

\* \*

Je ne sais jusqu'à quel point la nature est créatrice des fourrures si diverses que l'on nous présente sous les noms les plus nouveaux. Paris aura cet hiver le "miniver" appelé, paraît-il à détrôner le chinchilla ; c'est une fourrure imitant l'hermine, et dont les traditionnelles queues, placées de distance en distance, seront remplacées par un pointillé de noir. Le manteau de cour du roi d'Angleterre est ainsi doublé.

Cette fourrure, fort cher pour l'instant, a d'autres prétentions que celle de rester à l'état de doublure ; on l'emploiera en cols, en revers et nous la verrons aussi en boléro et en casque.

Le collet de fourrure est réfugié pour l'instant ; on varie entre le long paletot trois quarts, la jaquette courte (moins en faveur) et le boléro qui décidément règne en maître. Il prend d'ailleurs toutes les apparences ; nous revoyons le boléro-blouse, fixé dans une haute ceinture bien ajustée à la taille : les fourrures minces et souples, telles que le caracul et le breitsch, wantz, sont celles qui conviennent le mieux ; la ceinture peut être de haute fantaisie : moire brodée, sablée de jais ; caoutchouc clouté d'acier ; la forme des manches et des revers sera des plus fantaisistes, et le vêtement conviendra aussi à une toute jeune et élégante femme.

\* \*

Les nouvelles jupes n'accaparent pas toutes les faveurs, elles laissent quelque place à celles de l'an passé, par exemple, la jupe à petits lés en forme de parapluie s'ornera de plusieurs rangées de piqûres sur chaque lé ou de petits liserés ronds et sera tout à fait au goût du jour.

Celle qui avait un pli rond simple ou double derrière, aura son ampleur diminuée du haut presque totalement par de nombreux petits plis ou repincés que vous ferez tout autour des hanches, même devant, si cela est nécessaire, c'est parfaitement admis.

Une jupe trop étroite du bas, et de bonne forme du haut, se corrigera en ouvrant chaque lé dans le bas jusqu'au tiers de la hauteur de la jupe, et cette ouverture sera faite sur un pli creux de même tissu ou de taffetas, ou de velours.

Les jupes se portant décidément courtes dans la rue, nul besoin donc ne sera de les rallonger, il faudra au contraire les rafraîchir du bas, ce qui donnera justement la bonne longueur voulue.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Geo. d'Y.—Nous ne publions rien sans un nom responsable.

## L'ORPHELINE

A l'Académie Saint-Thomas [S. T. R.]

I

De ses rayons mourants le soleil, qui décline,  
Eclaire faiblement la muette colline  
Où le champ du repos s'étend silencieux ;  
L'Occident s'assombrit, le roi du jour s'efface,  
Ne laissant après lui qu'une légère trace  
De son passage dans les cieux.

Un silence profond règne sur la nature :  
Pas un bruit, pas un souffle, ou le plus doux murmure ;  
L'oiseau suspend ses chants et s'enfuit dans les bois,  
C'est l'heure où les mortels adressent leur prière  
A Celui dont le nom fait remuer la terre,  
Trembler les puissants et les rois.

La lune à l'horizon lentement se balance,  
S'élève, et dans les airs avec grâce s'avance,  
Promenant dans l'azur son profil argenté ;  
Elle semble enlever leur éclat aux étoiles  
Et vouloir les cacher sous les brillantes voiles  
De sa blanche et molle clarté.

II

Le voyageur, errant au pied de la colline,  
Voit une blonde enfant qui doucement chemine  
Et dirige ses pas vers le lieu du repos,  
On lit sur sa figure une amère tristesse . . .  
Elle résiste en vain, . . . la douleur qui l'opresse  
La fait éclater en sanglots . . .

Elle marche, elle avance, et timide, et pensive,  
Un rien la fait frémir, une ombre fugitive  
Ride son noble front, la trouble et la poursuit . . .  
Elle vient sur la tombe où repose sa mère,  
Seule, en cet endroit funèbre et solitaire  
Pleurer au milieu de la nuit.

A genoux sur le marbre et, l'œil encore humide,  
Elle jette un regard soucieux et timide  
Sur les sombres tombeaux çà et là dispersés ;  
Puis, levant vers le ciel ses yeux voilés de larmes,  
D'un accent douloureux, mais pourtant plein de charmes,  
Elle dit ses malheurs passés :

III

" O Mort ! que tes arrêts sont remplis d'amertume  
" Ma vie en noirs chagrins lentement se consume  
" Je t'en supplie, oh ! viens mettre un terme à mes jours !  
" Il ne me reste plus un ami sur la terre,  
" J'ai perdu pour toujours dans le cœur de ma mère  
" L'objet de mes seules amours !

" O Mort ! tu m'as ravi cette douce espérance  
" Et ces rêves charmants de ma paisible enfance,  
" Je n'ai plus ici-bas ni plaisir, ni bonheur.  
" Ainsi qu'une hirondelle, errante et fugitive,  
" Loin de tout bruit mondain je vis, triste et craintive  
" Dans le silence et la douleur.

" Mes jours étaient heureux et passaient comme une  
" De mon âme paisible aucun nuage sombre l'ombre  
" Ne venait obscurcir la rieuse gaieté.  
" Dans la nature alors tout semblait me sourire  
" Et le parfum des fleurs, et l'aimable Zéphyre,  
" Et la fraîcheur des soirs d'été.

" L'oiseau ne parle plus à mon âme en détresse  
" Ses sons les plus charmants font croître ma tristesse ;  
" Le gai ruisseau n'a plus ce murmure si doux,  
" Véritable enchanteur de ma jeune existence.  
" Hélas ! tout s'est enfui . . . ! Je n'ai que ma souffrance  
" Et le lâche abandon de tous . . .

" O ma mère ! ici-bas je ne saurais plus vivre !  
" Avec toi le plaisir, dont notre âme s'enivre  
" A cet âge où l'enfant ne connaît que douceurs,  
" S'est éloigné de moi . . . Depuis, faible victime  
" De mon isolement, je descends à l'abîme  
" Où finiront tous mes malheurs ! . . .

" Désormais, sous mes doigts incertains et débiles  
" La lyre ne rend plus que des accords stériles,  
" Que des sons sans vigueur ou des gémissements ;  
" La nature elle-même insensible à mes larmes  
" Me semble tous les jours perdre de nouveaux charmes  
" Ses attraits les plus séduisants.

" Ne pouvant plus longtemps de cette solitude  
" Supporter les chagrins, l'affreuse inquiétude,  
" Je te verrai bientôt au pays de la mort,  
" Ainsi que dans l'automne une feuille tremblante  
" Se détache d'un arbre et tombe frémissante,  
" Je tombe sous les coups du sort.

" Sous les sombres cyprès de l'humble cimetière,  
" Où tes restes bénis, soustraits à la lumière,  
" Reposent doucement attendant le grand jour.  
" Je viens pour soulager le poids de ma tristesse,  
" Je viens auprès de toi ranimer ma faiblesse  
" Me confier à ton amour.

" O toi, du haut du ciel garde mon innocence ;  
" Exerce de nouveau ta douce vigilance  
" Sur le cœur affligé de ta trop faible enfant,  
" Guide-moi sûrement vers la noble patrie  
" Où tendent tous mes vœux, ma languissante vie  
" Et mes efforts de chaque instant."

IV

Elle se tait et baise avec respect la terre  
Qui dérobe à ses yeux les cendres de sa mère ;  
Puis elle disparaît dans l'ombre de la nuit . . .  
On la revit encore au temps où la nature,  
Lasse des bruits du jour, s'endort dans un murmure  
Au souffle du vent qui s'enfuit . . .

Trois mois après on vit le corps de l'orpheline  
Déposé sans apprêt au pied de la colline  
Où, pour pleurer en paix, pour prier et gémir,  
Elle venait souvent rechercher le silence  
Et donner libre cours à sa vive souffrance  
Attendant son dernier soupir !

V

Depuis, se transportant sous les arbres funèbres,  
Le voyageur distingue à travers les ténèbres,  
Ainsi qu'un blond fantôme errant sous nos grands bois,  
Une blanche lueur, indécise, tremblante,  
D'où s'échappe un soupir, une plainte touchante,  
Ou les sons mourants d'une voix . . .

Ne craignez point ! . . . marchez ! c'est la blonde orpheline  
Qui revient parmi nous, quand l'abeille mutine [line  
A laissé son travail et s'en va reposer . . .  
Récitez pour son âme une sainte prière,  
Elle a passé sa vie à prier pour sa mère,  
A sangloter, à soupirer !

SAM DEL. EGENIAE.

## LETTRE DES INDES

*Impressions d'un jeune missionnaire.—La famine.—  
Mœurs et coutumes curieuses.—Détails inédits sur  
les habitudes et la vie des dévoués serviteurs de la  
religion catholique.—Un appel à nos lecteurs.*

Il m'avait quitté lors du dernier " départ." Cet ami respecté était parti plein d'espoir et avec courage pour sa lointaine mission. Aujourd'hui je reçois de lui une longue lettre détaillée dont je m'empresse, pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, de citer quelques passages :

J'ai commencé l'étude de la langue tamoute, aussi le peu de français que je savais est tout bouleversé, veuillez excuser les tournures plus ou moins barbares de mes missives. Je suis arrivé à mon poste avec un ancien missionnaire, depuis deux jours, et les chré-

seriez bien difficile. Ils apportent quelques fruits sur un plateau, nous font force salutations, s'inclinent jusqu'à terre, le chef de la délégation me salue au nom de tout le village, le Père y répond en quelques mots, ils charment de nouveau nos oreilles par une splendide sérénade et s'en retournent joyeux et contents avec le petit présent que je leur ai fait, non sans avoir loué outre mesure ma grande générosité.

Ce village est une espèce de sous-préfecture—15,000 habitants—située au pied des montagnes du Carnatique et sur la ligne du petit chemin de fer qui traverse l'Inde, du sud au nord. Si la sécheresse ne désolait pas ces contrées, certes, ce serait un pays magnifique. Depuis six mois il n'est pas tombé d'eau et la saison des pluies est passée depuis un mois ! Les gens, dans certains villages, ressemblent déjà à des squelettes ambulants, que sera-ce dans quatre ou cinq mois ? Beaucoup nous disent qu'ils ne font qu'un repas par jour, d'autres tous les deux ou trois jours et quelle nourriture ! Les animaux, en France, la refuseraient. Mais passons, si je continue sur ce sujet, ma lettre ne sera pas gaie ! . . . Je vous ai déjà acheté deux affreuses idoles, comme vous n'en avez jamais vues en Algérie probablement. J'ai recueilli de magnifiques papillons, dont quelques-uns sont gros comme des oiseaux, ils feront bien dans votre belle collection ; pour quelques caches (centimes) je m'en procurerai d'autres . . . Comme je vous le disais, je suis avec un vieux missionnaire, un Apôtre plein de zèle pour la conversion des fidèles, sa paroisse est presque aussi grande qu'un département français. Lorsque je saurai assez la langue pour pouvoir me débrouiller seul, j'irai dans un coin de son district, au milieu des montagnes, à 29 kilomètres de Polur, sur un immense plateau bordé au sud par une forêt très étendue et à l'ouest par des montagnes peuplées de cerfs, de tigres, de léopards, etc., etc. . .

Par ce temps de famine je conserve toutes mes ressources pour mes pauvres indiens, pour mes pauvres chrétiens qui meurent de faim et qui, pour tout vêtement, ont, pour la plupart, un lambeau d'étoffe grand comme mon mouchoir de poche ; souvent les enfants n'ont rien pour cacher leur nudité. Excusez-nous, Pères, nous disent-ils, si nous nous présentons dans cet état, devant vous, nous n'avons rien pour nous couvrir. Pour toutes ces raisons, je remets l'occasion de vous envoyer quelques peaux de tigres et quelques bois de cerf à plus tard, après la famine.

Ici le Révérend Père fait une longue description de sa résidence et me réitère la promesse faite avant son départ de réunir pour me les adresser les curiosités qu'il rencontrera, puis, et c'est ici que je fais appel aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, il me dit :

Et les journaux ! en apprenant votre aimable proposition, mon Cher Confrère—le Rév. P. Cadilhac, un Rodézien — dix ans de mission — déjà broncé comme un indien me dit : " Quelle veine vous avez, Père Poirier ; dites bien à ce généreux ami que moi aussi je vous aiderai à lui envoyer des insectes et des curiosités." Figurez vous que je trouvai ce bon Père faisant ses délices des almanachs du Pèlerin, dont le plus jeune en sa possession est de 1894, en plus les années 1879, 1880, reliés en deux volumes et c'est toute sa bibliothèque. " Quand j'ai fini, me disait-il, je recommence et je me figure que c'est toujours du nouveau quoique je le connaisse par cœur cela me recrée toujours cependant. Pour vous avoir fait une telle proposition, me disait-il encore, et pour l'exécuter si régulièrement, il faut que ce cher Monsieur ait été éloigné quelquefois, se soit trouvé sans nouvelle de la Mère-Patrie." Moi-même je comprends déjà combien il est dur de vivre loin de la France, ignorant des menées de ses ennemis, comme aussi et surtout des efforts des vrais patriotes qui luttent sans trêve pour l'empêcher de sombrer. Encore une fois, merci, en mon nom et en celui de mon Confrère. Quels heureux vous feriez si vous aviez la bonté de joindre à votre prochain envoi l'almanach du Pèlerin de 1902. Nous me reprochiez à Paris de ne vous faire aucune demande. Je crains bien maintenant d'abuser de votre bonté.

J'ai de mon mieux, satisfait aux désirs, si éloquentement exprimés, et aujourd'hui, en mettant sous les yeux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, la partie de cette longue lettre qui les intéresse sûrement, je me permets de leur demander, s'ils n'ont pas, dans leur bibliothèque, des livres et des journaux illustrés qui pourraient être envoyés à ces vaillants pionniers, à ces Apôtres de la religion.

Je me tiens à la disposition de ceux qui voudraient connaître l'adresse de ces bons Pères et me ferai un devoir de leur faire parvenir ce que l'on voudra bien leur adresser pour eux. Dans cette période de fêtes songeons un peu à ceux qui souffrent et à leurs dévoués pasteurs !

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.



*Eh. Poirier*  
Miss. sp. de l'Inde

tiens viennent saluer le nouveau Samy (père) musique en tête, une musique endiablée ; je voudrais que vous puissiez l'entendre, si vous n'étiez pas satisfait vous

## ETYMOLOGIE

PATAQUÈS

Pierre Larousse dans un des ouvrages qui composent sa "Lexicologie des Ecoles" donnent diverses étymologies de mots dont l'origine est purement vicieuse ou populaire. Plusieurs ne manquent pas d'originalité. Ainsi j'y extrais celle du mot *Pataqués*, faute grossière de liaison.

C'était au Théâtre Français, un jeune homme ramasse un mouchoir et s'adressant à une dame, dit : "Madame, ce mouchoir doit vous appartenir" Elle répond ; "Il n'est poin-z-à-moi" "Il est donc à vous" dit le jeune homme, s'adressant à une autre dame. Et elle répond : "Il n'est pa-t-a-moi" "Ma foi, répond le jeune, il n'est poin-z-à l'une, pa-t-à l'autre ; à qui est-ce donc ? Je ne sais vraiment alors, pa-t-à qu'est-ce !"

On rit beaucoup de la spirituelle saillie du jeune homme. Les journaux relatèrent l'incident, enfin, c'en fut fait : un mot de plus, et, malheur aux récalcitrants à la liaison, car on les accusait de *Pataqués*.

## CE QU'EST LA SŒUR DE CHARITÉ

A mon amie Nina.

Une femme qui a vécu en plein milieu révolutionnaire, écrivit un jour, une page éloquente dans laquelle elle rend aux sœurs de charité un éloge, qui, sorti de sa plume, se trouve être doublement précieux :

... "Si j'ai une si profonde vénération pour les sœurs de Charité, dit-elle, ce n'est point tant pour leur mission sublime entre toutes, que parce qu'elles incarnent la plus admirable et la plus rare des choses qui soit au monde : l'esprit de renoncement.

"Et c'est pourquoi je suis résolument l'adversaire de cette campagne de laïcisation qui va priver demain, des convalescents, des aveugles et des fous, de gardiennes que personne, — personne, vous entendez bien, — n'arrivera à remplacer. Car, c'est une chose bien comprise, n'est-ce pas, que l'infirmière laïque fera sa journée à l'hôpital, comme elle la ferait à l'atelier, par routine ; elle gardera son affection, son dévouement pour sa famille.

"La religieuse, elle, quelle que soit son origine, ou plébéienne, ou bourgeoise, ou patricienne, elle oublie tout. Ses scrupules, ses préférences, ses répugnances ont été fauchés nets par les ciseaux, qui ont abattu l'or, ou le jais de sa chevelure.

"Elle est à Dieu, elle est aux pauvres. Elle ne gagne rien, rien que son salut dans l'autre monde, et une joie intime si, chaque être qui traverse la salle, la bénit à l'heure de la guérison ou à l'heure de la mort !

"Elle n'a ni mari, ni enfant. Son époux à elle, c'est ce Christ, saignant emblème de l'humanité crucifiée, qui lui prêche par sa vie, l'amour des souffrants, par son martyre, l'amour de la souffrance. Ses petits, c'est cette immense famille, que la maladie, l'infirmité, la déraison, la misère, amènent ici dans cette salle qui est sa "nursery".

"La laïque, et cela se conçoit, est attachée au monde, sa pensée est tendue au dehors vers des êtres qui sont la chair de sa chair, vers des êtres qui ont droit à toutes ses tendresses, à tout son cœur, vers des êtres qui, s'ils sont malades, la rendront presque idiot ; qui, s'ils sont malheureux, la feront peut-être voler le sucre, le vin, le bois, afin que ses petits soient moins pâles, et le père moins transi.

"Laissez donc les sans famille aux sans-famille. Soyez équitables, gardez les valides pour vos ateliers, les bien-portants pour vos guerres, les bien-pensants pour vos votes et faites l'aumône des rebuts de votre société, à ces humbles filles, lesquelles — diraient vos préfètes — ont des goûts de servantes mais qui, pour toute ambition, souhaitent mettre leur clair regard au service des aveugles !"

Ces lignes ne sont-elles pas profondément senties, ne sont-elles pas *inspirées* ? Qu'il fait bon penser, qu'en ces temps de révolution, où la France n'était plus la belle et noble France si aimée, il restait encore des femmes assez chrétiennes pour ne pas étouffer la voix de leur conscience, pour rendre justice à ces âmes

## ENVOI DE CHATS



## LA FAMILIE HEUREUSE

sublimes qui, oubliant tout, parents, amis, jeunesse, avenir, s'en vont au cloître se consacrer au service des souffrants.

Ici, grâce à Dieu, dans notre fervent Canada, les bonnes sœurs de charité sont respectées, vénérées. Tous, nous unirions nos forces pour les protéger, si des audacieux essayaient de les chasser de leur monastère pour y placer des laïques, lesquelles, ainsi que le disait l'excellente femme dont j'ai transcrit les paroles, ne sauraient se dévouer avec désintéressement, sacrifier leurs affections pour n'aimer plus que les délaissés ; ne sauraient être des mères pour les pauvres petits orphelins ; ne pourraient être des vraies filles pour ces malheureux vieillards qui n'ont plus ni famille, ni gîte.

Mais, si, nous sommes heureux, de voir sur les murs de nos couvents, se profiler les ombres des saintes filles de charité, que de fois nous entendons des personnes soi-disant esprits forts, critiquer ces pieuses femmes ? "Eh ! oui, s'écrie-t-on, ces couvents ont du bon : il faut un asile pour abriter la laideur, la vieillesse, le désespoir... oh ! le désespoir surtout !... etc... etc..."

Mais, ignorants, il ne vous est donc jamais arrivé de franchir les portes d'un monastère ? Car alors, vous y auriez vu des figures sereines où jamais le stigmate du désespoir ne s'est posé. Voyez cette religieuse dont la physionomie rayonne d'une si pure allégresse, elle est au cloître depuis de nombreuses années, et, elle a à peine trente ans, et... elle est belle, et... elle est intelligente, et... elle a une famille qui cherchait à river ses liens afin de garder cet anneau de sa chaîne, et... elle avait des amis qui l'aimaient bien... et ce serait le désespoir qui l'aurait fait entrer là... Allons donc... C'est absurde ! Ce qui lui a fait prendre la route du couvent, je le sais moi, c'est son grand amour pour le Christ, sa grande

force d'âme, j'ajouterai, sa grande puissance d'aimer. Ici, dans le monde, cette affection ne pouvait assez s'épancher, tandis que là, au monastère, à tous, à toutes, elle donne une partie d'elle-même : aux petits, la religieuse prodigue avec sa tendresse, les richesses de son intelligence, aux plus âgés que la douleur a aigris, elle donne l'exemple des plus pures vertus, sa douceur reconforte le blessé, sa main aide le vieillard pendant sa dernière course ici-bas.

Ah ! inclinons-nous bien bas sur son passage, aimons-la, respectons-la ; sans elle, la sainte Fille de Charité, Dieu laisserait peut-être appesantir sa main sur nos têtes, et ce serait terrible : cette épouse de Jésus-Christ est le trait d'union qui relie la terre au ciel, et empêche celle-là de se perdre.

GILBERTE.



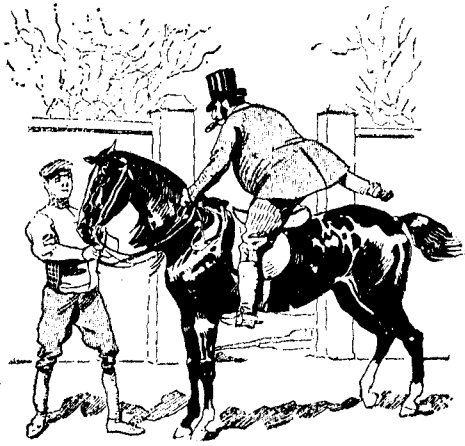
L'expression particulière d'Isaac quand il termine une "obération."

CONCOURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

DU 1<sup>ER</sup> JANVIER AU 1<sup>ER</sup> MAI 1902

1<sup>er</sup> Prix, \$25; 2<sup>e</sup> Prix, \$15; 3<sup>e</sup> Prix, \$10; et 50 Prix de \$1.00

SUJET DU CONCOURS



—Je vous en prie, Baptiste, ne rendez la main que lorsque je serai bien en selle.



—Monsieur veut-il que je rende la main ?

Q	N	O	U	N	L	R	I	I	E	É	S	Y	N	A	A
V	B	E	O	A	S	R	N	N	E	E	T	S	N	T	R
O	C	N	E	E	É	S	T	T	S	J	P	D	O	U	U
S	P	U	I	B	R	E	O	N	L	R	A	A	N	T	U
X	I	O	É	U	N	S	J	P	I	N	O	E	U	E	R
R	R	O	E	N	P	O	U	U	B	T	R	D	S	L	U
I	N	E	J	R	T	U	Ê	M	O	T	O	R	Ô	L	N
D	M	E	I	U	I	N			T	L	S	R	A	N	U
A	C	L	U	L	E	I			N	N	N	U	T	S	R
L	T	L	R	D	É	E	E	S	S	O	É	A	P	N	E
N	N	O	M	N	A	D	C	A	E	N	N	I	T	N	P
R	S	I	T	E	D	D	S	D	D	E	E	E	T	P	E
S	H	T	É	P	A	R	A	O	T	R	E	U	T	T	R
L	N	I	E	D	S	M	E	R	P	O	L	O	E	L	N
O	E	N	S	I	R	T	T	D	O	E		E	M	L	I
Q	E	U	Q	P	E	I	A	U	S	O	N	E		S	D

NOTES EXPLICATIVES

Il s'agit, avec les lettres ci-haut, de reconstituer trois phrases complètes et distinctes. Il est bien entendu que l'on doit faire servir toutes les lettres qui se trouvent dans ce tableau, en rétablissant chacune d'elles dans l'exacte position qui lui appartient. Pour avoir droit de concourir, il faudra adresser sa réponse au "MONDE ILLUSTRÉ" en même temps que les dix-sept coupons (numérotés de 1 à 17) qui seront publiés par notre journal, de semaine en semaine, d'ici à la fin du concours. Les lettres des concurrents devront être recommandées (enregistrées); elle devront porter bien distinctement sur l'enveloppe, la mention "Pour le concours," et nous parvenir sans faute pour le 15 MAI 1902. Une assemblée publique des intéressés sera tenue dans les bureaux de rédaction du "MONDE ILLUSTRÉ," 33, rue Saint-Gabriel, à une date qui sera fixée ultérieurement, et c'est seulement en présence de cette assemblée que seront ouvertes les lettres des concurrents.

Les trois phrases de concours sont, bien entendu, trois phrases spéciales, dont le texte, arrêté d'avance, reste, sous enveloppe, entre les mains des éditeurs.

**COUPON**  
DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 2 ET 3

NOM ET ADRESSE DU CONCURRENT

.....

.....

.....



TOILETTE DANS UNE FAMILLE D'ACROBATES

La glace de l'hôtel des Deux Hémisphères est en hauteur, mais cet inconvénient est de peu d'importance pour la famille Gusman, qui ne connaît pas d'obstacles.

Lisez le *Pionnier* de cette semaine. L'organe par excellence des canadiens-français, et de la défense des libertés politiques et commerciales du pays.

HYMÉNÉE

Judi dernier, à Saint-Louis de France, M. le chanoine Martin, de l'archevêché de Montréal, bénissait l'union de M. Raoul Soulière, de la maison "Faucher & Fils," à Mlle Antoinette Primeau, fille cadette de M. le Principal de l'école Olier.

La cérémonie nuptiale fut marquée de tout l'éclat des plus jolies fêtes de ce genre. L'aimable mariée—très élégamment mise—et son gentil conjoint ont pu

juger, à cette heure si solennellement grave, de toute la sympathie dont ils jouissent dans le vaste horizon de leurs connaissances. Leurs nombreux parents et amis ont d'ailleurs visiblement manifesté leur affection au jeune couple par l'envoi de superbes cadeaux.

M. et Mme Soulière sont partis en voyage de noces à New-York, Boston, Philadelphie et autres villes des États-Unis.

Mille souhaits ! y compris celui d'un bon voyage et d'un heureux retour !



Nous nous sommes déjà efforcés de faire bien comprendre au public l'avantage des spécialités médicales : nous avons démontré par la science, le raisonnement et la logique, que les mêmes remèdes ne pouvaient pas servir indifféremment pour les hommes et les femmes, et qu'il fallait des préparations spéciales pour chacun des deux sexes. Tout le prouve :

La confrontation physique est différente chez l'homme et chez la femme ; le fonctionnement des organes n'est pas le même ; la constitution des tissus, l'économie interne, la composition du sang, la marche du système, tout diffère.

De plus, l'hygiène de l'homme et de la femme ne se ressemble pas, leurs besoins ne sont pas les mêmes, ni leurs travaux, ni leurs affections. L'homme se livre à des ouvrages pénibles, demandant un déploiement considérable de force ; les occupations de la femme sont moins rigoureuses, mais l'effort est plus constant ; l'homme travaille au dehors, au grand air, la femme reste à la maison, enfermée ; leur nourriture diffère autant que leur besogne ; la femme a des obligations familiales auxquelles l'homme échappe.

Tout montre bien que leurs affections doivent être différentes. Des affections **différentes** ne peuvent pas être traitées par des remèdes **semblables**. Ce serait absurde. Mais nous offrons au public plus que des raisonnements, plus que de la logique. Voici des faits. **Il n'y a rien de plus brutal que des faits.**

Nous publions ci-après deux colonnes parallèles, où nous mettons face à face deux certificats, dont l'un, d'un homme, qui a été guéri par les **PILULES MORO**, et l'autre, d'une femme, qui doit sa guérison aux **PILULES ROUGES**. Nous demandons aux lecteurs de parcourir ces attestations de guérison.

C'est là qu'ils constateront toute la différence entre les maladies des hommes et celles des femmes, traitées et guéries par ces deux remèdes.

N'est-ce pas la preuve absolue qu'ils n'ont pas les mêmes effets, et que l'un n'aurait pu être pris à la place de l'autre, ou que pris indifféremment, ils n'auraient pas le même résultat. Vous avez dans ces deux tableaux la preuve indiscutable que les maladies de l'homme et celles de la femme exigent chacune leur spécialité.

" Je suis heureuse, nous écrit Madame Charland, de pouvoir vous dire que ma maladie, que j'attendais avec tant d'anxiété, vient de se passer doucement, et que je vous suis très reconnaissante pour le bien que m'ont fait les **PILULES ROUGES**.

" Je sais que sans les **PILULES ROUGES**, je ne serais jamais arrivée sans accident au terme de ma maladie.

" Les **PILULES ROUGES** m'ont remise à la santé et nous ont procuré, à mon mari et à moi, le grand bonheur d'avoir au milieu de nous une petite fille bien portante et qui a bien envie de vivre.

" Je suis d'autant plus reconnaissante que mes maladies antérieures avaient toujours été très dures, et que je n'avais jamais pu rendre un enfant à terme.

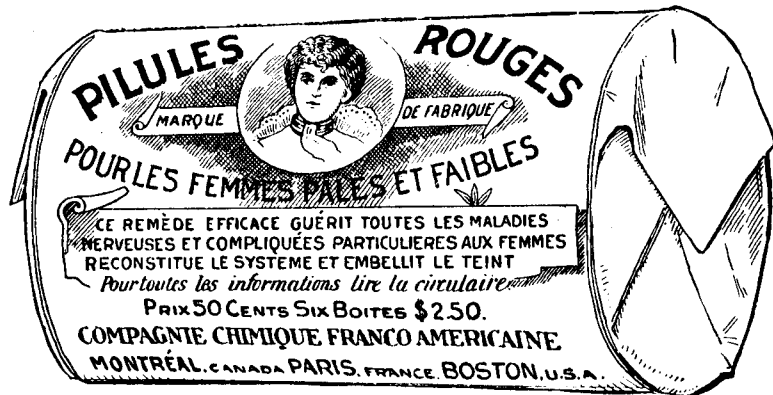
" Madame ARSENE CHARLAND,  
" 22 rue Roch, West Gardner, Mass."

" En travaillant dans les chantiers, il y a quatre ans, écrit M. Marcille, j'avais pris un **EFFORT**, et depuis ce temps-là j'étais retenu à la maison sans pouvoir vaquer à mes occupations.

" Pendant ces années, quatre médecins me traitèrent chacun leur tour, mais sans m'apporter de soulagement. Tout le monde sait qu'un **"EFFORT"** fait bien souffrir et est aussi bien difficile à guérir. J'étais faible, j'avais des douleurs partout ; lorsque je mangeais, mes vivres me restaient sur l'estomac. J'ai été quatre ans sans pouvoir travailler. Au mois de novembre 1900, j'ai commencé à prendre les **PILULES MORO**, dix boîtes me guérirent complètement.

" Je suis aujourd'hui en parfaite santé, et toutes ces mauvaises maladies que cet **"EFFORT"** m'avaient apportées sont disparues, et je veux que mon témoignage soit publié dans les journaux, pour le bien que les hommes qui ont souffert d'un **"effort"**, comme j'en ai souffert, pourraient en retirer.

" M. LOUIS MARCILLE,  
" Ste-Martine, Qué."



La gravure ici reproduite est un fac-simile d'une boîte de **PILULES ROUGES** de la **CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**.

Lorsque vous irez acheter des **PILULES ROUGES**, apportez avec vous cette gravure et voyez à ce que la boîte de Pilules qu'on vous vend, en soit une copie exacte. L'Étiquette est imprimée en rouge sur papier blanc.

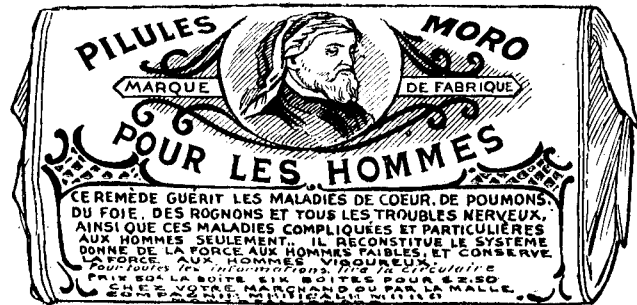
Si toutefois votre marchand ne tient pas les véritables **PILULES ROUGES**, nous vous les enverrons franco, au Canada ou aux États-Unis, sur réception du prix, qui est de cinquante centins pour une boîte ou de deux piastres et demie pour six boîtes.

Lorsque vous écrirez pour les **PILULES ROUGES**, donnez une description de la maladie dont vous souffrez, afin que nos Médecins Spécialistes puissent vous dicter les conseils dont vous avez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

**CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**  
274 rue St-Denis, Montréal

N.B.—Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes. Les consultations gratuites pour les femmes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir, au No 274 rue St-Denis, Montréal.



La gravure ici reproduite est un fac-simile d'une boîte de **PILULES MORO**. Lorsque vous achèterez des **PILULES MORO**, ayez avec vous cette gravure et voyez à ce que la boîte que l'on vous vend, en soit une copie exacte. L'Étiquette est imprimée en bleu sur papier blanc.

Si toutefois votre marchand ne tient pas les **PILULES MORO**, nous vous les enverrons franco, au Canada et aux États-Unis, sur réception du prix, qui est de cinquante centins la boîte, ou de deux piastres et demie pour six boîtes.

Lorsque vous écrirez pour les **PILULES MORO**, donnez en même temps une description des symptômes dont vous souffrez, afin que les Médecins de la **CIE MEDICALE MORO** puissent vous dicter les conseils dont vous aurez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

**COMPAGNIE MEDICALE MORO**  
1724 rue Ste-Catherine

N.B.—Les **PILULES MORO** ne sont que pour les hommes. Les consultations gratuites pour les hommes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir, au No 1724 rue Ste-Catherine, Montréal.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**

Aux Etats-Unis, G.P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**  
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

**J. - C. ST-PIERRE**

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tél. Est 1379

**DUPUIS & LUSSIER**

AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

UN GAFFEUR



Lui.—Ma famille me presse d'épouser Miss Mayford.

Elle.—Vous seriez très heureux avec elle. Elle est très intelligente et très jolie.

Lui.—Oh ! je ne cherche ni l'esprit ni la beauté. C'est vous que je recherche.

**Bovril**

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

**LE TOUR DU MONDE** Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

**J.A. DUMAS**  
TEL. BELL M 1426  
**Photographe**  
112 Rue Vitre  
Coin St Laurent  
**MONTREAL.**

**Fèves AU Lard**

**10 Cents**  
POUR  
GROS Canistre

\$ Assaisonnées avec la meilleure Sauce "CHILI."

UN METS excellent pour Déjeuner ou Goûter.

Préparé seulement par .....

**W. CLARK,**  
**MONTREAL**

L'ENVIE

Un rat, installé depuis peu à la campagne, vient de s'empoisonner avec des tartines d'arsenic laissées au fond d'une armoire, et se tord en d'affreuses contractures d'entrailles, quand lui arrive une visite. C'est dans un antique et vaste logis Louis XV, aux persiennes closes, l'hiver.

Sourire amer et jaune du visiteur :

— Comme vous êtes bien, ici !

— Délicieusement, soupire l'empoisonné avec une grimace de mort.

Mais, surmontant sa colique. Il commença à pas menus la tonnée du propriétaire, étale ses richesses, des provisions jusqu'au printemps.

— Et du large, voyez...  
— Superbe ! répond le rat en visière, passé du jaune au vert, malade d'envie et de basse rage,

Soudain s'apercevant que l'empoisonneur se tortille :

— Qu'avez vous ? vous semblez souffrir ?...

L'Empoisonné. — Moi ? comment voulez-vous ? Un si bel endroit... Mais vous-même ?...

L'Envieux. — Oh ? presque rien, mon cher... Une petite crise de foie.

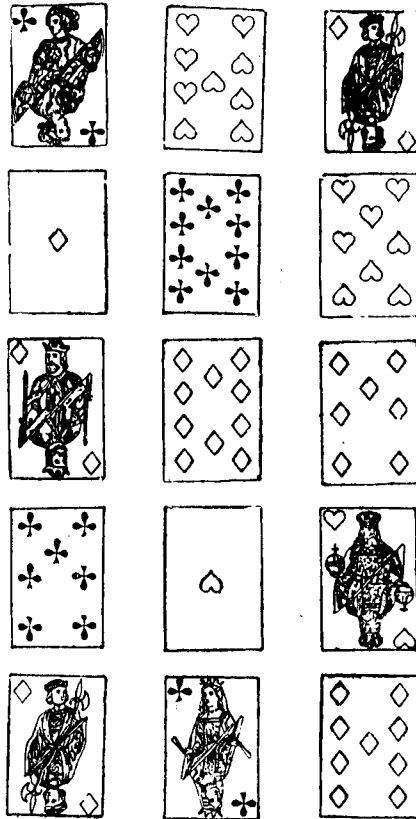
Et ils sont là tous les deux à se tordre et à grimacer en face l'un de l'autre. Mais c'est l'Envieux qui mourra le premier, c'est lui qui a le plus mal.

ALPHONSE DAUDET.

LE JEU DES PATIENCES

SPERANZA

UN JEU DE 32 CARTES



Vous commencez par choisir une couleur—vous savez que, dans les jeux de cartes, il y a quatre couleurs : carreau, pique, cœur et trèfle.

Vous en choisissez donc une : je suppose que ce soit le pique.

Vos cartes bien mêlées et coupées, vous les tirez l'une après l'autre, et vous placez les trois premières sur la table, en ayant soin de mettre à part les piques, s'il s'en était trouvé parmi elles.

Vous rangez alors trois autres cartes au-dessous des premières—tousjours en écartant les piques—et vous poursuivez jusqu'à ce que vous ayez cinq rangées de trois cartes, ce qui fait un tableau comme celui-ci.

Vous relevez alors les cartes du tableau—laissant toujours les piques de côté,—vous les mêlez aux cartes que vous avez encore en main et vous recommencez à disposer les cartes en tableau. Vous répétez cette opération une troisième fois et si tous les piques ne sont pas alors sortis, l'opération est manquée.

L'ENCHANTEUR MERLIN.

**ROBUR QUI REND ROBUSTE**

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beaupre, 319<sup>e</sup> Rachel

**LA QUINZAINE MUSICALE**, 50 année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.  
**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candès  
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.  
Il date de 1840  
GANDÈS, PARIS  
Bis-Dumas, 16

# VINGT MILLE LIEUES

## SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

Et en effet, l'Océan était désert. Pas une voile à l'horizon. Les hauteurs de l'île Crespo avaient disparu pendant la nuit. La mer, absorbant les couleurs du prisme, à l'exception des rayons bleus réfléchissant ceux-ci dans toutes les directions, revêtait une admirable teinte d'indigo. Une moire, à larges raies, se dessinait régulièrement sur les flots onduleux.

J'admirais ce magnifique aspect de l'Océan, quand le capitaine Nemo apparut. Il ne sembla pas s'apercevoir de ma présence, et commença une série d'observations astronomiques. Puis, son opération terminée, il alla s'accouder sur la cage du fanal, et ses regards se perdirent à la surface de l'Océan.

Cependant, une vingtaine de matelots du *Nautilus*, tous gens vigoureux et bien constitués, étaient montés sur la plate-forme. Ils venaient retirer les filets qui avaient été mis à la traîne pendant la nuit. Ces marins appartenaient évidemment à des nations différentes, bien que le type européen fût indiqué chez tous. Je reconnus, à ne pas me tromper, des Irlandais, des Français, quelques Slaves, un Grec ou un Candiote. Du reste, ces hommes étaient sobres de paroles, et n'employaient entre eux que ce bizarre idiôme dont je ne pouvais pas même soupçonner l'origine. Aussi, je dus renoncer à les interroger.

Les filets furent halés à bord. C'étaient des espèces de chaluts, semblables à ceux des côtes normandes, vastes poches qu'une vergue flottante et une chaîne transfilée dans les mailles inférieures tiennent entr'ouvertes. Ces poches, ainsi traînées sur leurs gautiers de fer, balayaient le fond de l'Océan et ramassaient tous ses produits sur leur passage. Ce jour-là ils ramenèrent de curieux échantillons de ces parages poissonneux, des lophies, auxquels leurs mouvements comiques ont valu le qualificatif d'histriens, des commersons noirs, munis de leurs antennes, des balistes ondulés, entourés de bandelettes rouges, des tétrodons-croissants, dont le venin est extrêmement subtil, quelques lamproies olivâtres, des macrorhinques, couverts d'écaillés argentées, des trichiures, dont la puissance électrique est égale à celle du gymnote et de la torpille, des notoptères écailleux, à bandes brunes et transversales, des gades verdâtres, plusieurs variétés de gobies, etc., enfin, quelques poissons de proportions plus vastes, un caranx à tête proéminente, long d'un mètre, plusieurs beaux scombres bonites, chamarrés de couleurs bleues et argentées, et trois magnifiques thons que la rapidité de leur marche n'avait pu sauver du chalut.

J'estimai que ce coup de filet rapportait plus de mille livres de poissons. C'était une belle pêche, mais non surprenante. En effet, ces filets restent à la traîne pendant plusieurs heures et enserrant dans leur prison de fil tout un monde aquatique. Nous ne devions donc pas manquer de vivres d'une excellente qualité, que la rapidité du *Nautilus* et l'attraction de sa lumière électrique pouvaient renouveler sans cesse.

Ces divers produits de la mer furent immédiatement affalés par le panneau vers les cambuses, destinés, les uns à être mangés frais, les autres à être conservés.

La pêche finie, la provision d'air renouvelée, je pensais que le *Nautilus* allait reprendre son excursion sous-marine, et je me préparais à regagner ma chambre, quand, se tournant vers moi, le capitaine Nemo me dit sans autre préambule :

« Voyez cet océan, monsieur le professeur, n'est-il pas doué d'une vie réelle ? N'a-t-il pas ses colères et ses tendresses ? Hier, il s'est endormi comme nous, et le voilà qui se réveille après une nuit paisible ! »

Ni bonjour, ni bonsoir ! N'eût-on pas dit que cet étrange personnage continuait avec moi une conversation déjà commencée ?



Un grand oiseau s'approchait en planant.—Page 32

« Regardez, reprit-il, il s'éveille sous les caresses du soleil ! Il va revivre de son existence diurne ! C'est une intéressante étude que de suivre le jeu de son organisme. Il possède un poulx, des artères, il a ses spasmes, et je donne raison à ce savant Maury, qui a découvert en lui une circulation aussi réelle que la respiration sanguine chez les animaux. »

Il est certain que le capitaine Nemo n'attendait de moi aucune réponse, et il me parut inutile de lui prodiguer les « Evidemment, » les « A coup sûr, » et les « Vous avez raison. » Il se parlait plutôt à lui-même, prenant de longs temps entre chaque phrase. C'était une méditation à voix haute.

« Oui, dit-il, l'Océan possède une circulation véritable, et, pour la provoquer, il a suffi au Créateur de toutes choses de multiplier en lui le calorique, le sel et les animaleules. Le calorique, en effet, crée des densités différentes, qui amènent les courants et les contre-courants. L'évaporation, nulle aux régions hyperboréennes, très active dans les eaux équatoriales, constitue un échange permanent des eaux tropicales et des eaux polaires. En outre, j'ai surpris ces courants de haut en bas et de bas en haut, qui forment la vraie respiration de l'Océan. J'ai vu la molécule d'eau de mer, échauffée à la surface, redescendre vers les profondeurs, atteindre son maximum de densité à deux degrés au-dessous de zéro, puis se refroidissant encore, devenir plus légère et remonter. Vous verrez, aux pôles, les conséquences de ce phénomène, et vous comprendrez pourquoi, par cette loi de la prévoyante nature, la congélation ne peut jamais se produire qu'à la surface des eaux ! »

Pendant que le capitaine Nemo achevait sa phrase, je me disais : « Le pôle ! Est-ce que cet audacieux personnage prétend nous conduire jusque là ! »

Cependant, le capitaine s'était tû, et regardait cet élément si complètement, si incessamment étudié par lui. Puis reprenant :

« Les sels, dit-il, sont en quantité considérable dans la mer, monsieur le professeur, et si vous enleviez tous ceux qu'elle contient en dissolution, vous en feriez une masse de quatre millions et demi de lieues cubes, qui, étalée sur le globe, formerait une couche de plus de dix mètres de hauteur. Et ne croyez pas que la présence de ces sels ne soit due qu'à un caprice de la nature. Non, ils rendent les eaux marines moins évaporables, et empêchent les vents de leur enlever une

trop grande quantité de vapeurs, qui, en se résolvant, submergeraient les zones tempérées. Rôle immense, rôle de pondérateur dans l'économie générale du globe !”

Le capitaine Nemo s'arrêta, se leva même, fit quelques pas sur la plateforme, et revint vers moi :

“ Quant aux infusoires, reprit-il, quant à ces milliards d'animalcules, qui existent par millions dans une gouttelette, et dont il faut huit cent mille pour peser un milligramme, leur rôle n'est pas moins important. Ils absorbent les sels marins, ils s'assimilent les éléments solides de l'eau, et, véritables faiseurs de continents calcaires, ils fabriquent des coraux et des madrépores ! Et alors la goutte d'eau, privée de son aliment minéral, s'allège, remonte à la surface, y absorbe les sels abandonnés par l'évaporation, s'alourdit, redescend, et rapporte aux animalcules de nouveaux éléments à absorber. De là, un double courant ascendant et descendant, et toujours le mouvement, toujours la vie ! La vie, plus intense que sur les continents, plus exubérante, plus infinie, s'épanouissant dans toutes les parties de cet océan, élément de mort pour l'homme, a-t-on dit, élément de vie pour des myriades d'animaux,—et pour moi !”

Quand le capitaine Nemo parlait ainsi, il se transfigurait et provoquait en moi une extraordinaire émotion.

“ Aussi, ajouta-t-il, là est la vraie existence ! Et je concevrais la fondation de villes nautiques, d'agglomérations de maisons sous-marines, qui, comme le *Nautilus*, reviendraient respirer chaque matin à la surface des mers, villes libres, s'il en fut, cités indépendantes ! Et encore, qui sait si quelque despote...”

Le capitaine Nemo acheva sa phrase par un geste violent. Puis, s'adressant directement à moi, comme pour chasser une pensée funeste :

“ M. Aronnax, me demanda-t-il, savez-vous quelle est la profondeur de l'Océan ?”

—Je sais, du moins, capitaine, ce que les principaux sondages nous ont appris.

—Pourriez-vous me les citer, afin que je les contrôle au besoin ?

—En voici quelques-uns, répondis-je, qui me reviennent à la mémoire. Si je ne me trompe, on a trouvé une profondeur moyenne de huit mille deux cents mètres dans l'Atlantique Nord, et de deux mille cinq cents mètres dans la Méditerranée. Les plus remarquables sondes ont été faites dans l'Atlantique sud, près du trente-cinquième degré, et elles ont donné douze mille mètres, quatorze mille quatre-vingt-onze mètres, et quinze mille cent quarante-neuf mètres. En somme, on estime que si le fond de la mer était nivelé, sa profondeur moyenne serait de sept kilomètres environ.

—Bien, monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, nous vous montrerons mieux que cela, je l'espère. Quant à la profondeur moyenne de cette partie du Pacifique, je vous apprendrai qu'elle est seulement de quatre mille mètres.

Ceci dit, le capitaine Nemo se dirigea vers le panneau et disparut par l'échelle. Je le suivis, et je regagnai le grand salon. L'hélice se mit aussitôt en mouvement, et le loch assusa une vitesse de vingt milles à l'heure.

Pendant les jours, pendant les semaines qui s'écoulèrent, le capitaine Nemo fut très-sobre de visites. Je ne le vis qu'à de rares intervalles. Son second faisait régulièrement le point que je trouvais reporté sur la carte, de telle sorte que je pouvais relever exactement la route du *Nautilus*.

Conseil et Land passaient de longues heures avec moi. Conseil avait raconté à son ami les merveilles de notre promenade, et le Canadien regrettait de ne nous avoir point accompagnés. Mais j'espérais que l'occasion se représenterait de visiter les forêts océaniques.

Presque chaque jour, pendant quelques heures, les panneaux du salon s'ouvraient, et nos yeux ne se fatiguaient pas de pénétrer les mystères du monde sous-marin.

La direction générale du *Nautilus* était sud-est, et il se maintenait entre cent mètres et cent cinquante mètres de profondeur. Un jour, cependant, par je ne sais quel caprice, entraîné diagonalement au moyen de ses plans inclinés, il atteignit les couches d'eau situées par deux mille mètres. Le thermomètre indiquait une température de 4,25 centigrades, température qui, sous cette profondeur, paraît être commune à toutes les latitudes.

Le 26 novembre, à trois heures du matin, le *Nautilus* franchit le tropique du Cancer par 172° de longitude. Le 27, il passa en vue des Sandwich, où l'illustre Cook trouva la mort, le 14 février 1779. Nous avions alors fait quatre mille huit cent soixante lieues depuis notre point de départ. Le matin, lorsque j'arrivai sur la plate-forme,

j'aperçus, à deux milles sous le vent, Hawaï, la plus considérable des sept îles qui forment cet archipel. Je distinguai nettement sa lisière cultivée, les diverses chaînes de montagnes qui courent parallèlement à la côte, et ses volcans que domine le Mouna-Rea, élevé de cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Entre autres échantillons de ces parages, les filets rapportèrent des flabellaires pavonées, polypes comprimés de forme gracieuse, et qui sont particuliers à cette partie de l'Océan.

La direction du *Nautilus*, se maintint au sud-est. Il coupa l'Equateur, le 1er décembre, par 142° de longitude, et le 4 du même mois, après une rapide traversée que ne signala aucun incident, nous eûmes connaissance du groupe des Marquises. J'aperçus à trois milles, par 8° 57' de latitude sud et 139° 32' de longitude ouest, la pointe Martin, de Nouka-Hiva, la principale de ce groupe qui appartient à la France. Je vis seulement les montagnes boisées qui se dessinaient à l'horizon, car le capitaine Nemo n'aimait pas à rallier les terres. Là, les filets rapportèrent de beaux spécimens de poissons, des choryphènes aux nageoires azurées et à la queue d'or, dont la chair est sans rivale au monde, des hologymnoses à peu près dépourvus d'écaillés, mais d'un goût exquis, des ostorhiques à mâchoire osseuse, des tharsards jaunâtres qui valaient la bonite, tous poissons dignes d'être classés à l'office du bord.

Après avoir quitté ces îles charmantes protégées par le pavillon français, du 4 au 11 décembre, le *Nautilus* parcourut environ deux mille milles. Cette navigation fut marquée par la rencontre d'une immense troupe de calmars, curieux mollusques, très-voisins de la seiche. Les pêcheurs français les désignent sous le nom d'encornets, et ils appartiennent à la classe des céphalopodes et à la famille des dibranchiaux, qui comprend avec eux les seiches et les argonautes. Ces animaux furent particulièrement étudiés par les naturalistes de l'antiquité, et ils fournissaient de nombreuses métaphores aux orateurs de l'Agora, en même temps qu'un plat excellent à la table des riches citoyens, s'il faut en croire Athénée, médecin grec, qui vivait avant Gallien.

Ce fut pendant la nuit du 9 au 10 décembre, que le *Nautilus* rencontra cette armée de mollusques qui sont particulièrement nocturnes. On pouvait les compter par millions. Ils émigraient des zones tempérées vers les zones plus chaudes, en suivant l'itinéraire des harengs et des sardines. Nous les regardions à travers les épaisses vitres de cristal, nageant à reculons avec une extrême rapidité, se mouvant au moyen de leur tube locomoteur, poursuivant les poissons et les mollusques, mangeant les petits, mangés des gros, et agitant dans une confusion indescriptible les dix pieds que la nature leur a implantés sur la tête, comme une chevelure de serpents pneumatiques. Le *Nautilus*, malgré sa vitesse, navigua pendant plusieurs heures au milieu de cette troupe d'animaux, et ses filets en ramenèrent une innombrable quantité, où je reconnus les neuf espèces que d'Orbigny a classées pour l'Océan Pacifique.

On le voit, pendant cette traversée, la mer nous prodiguait incessamment ses plus merveilleux spectacles. Elles les variait à l'infini. Elle changeait son décor et sa mise en scène pour le plaisir de nos yeux, et nous étions appelés non-seulement à contempler les œuvres du Créateur au milieu de l'élément liquide, mais encore à pénétrer les plus redoutables mystères de l'Océan.

Pendant la journée du 11 décembre, j'étais occupé à lire dans le grand salon. Ned Land et Conseil observaient les eaux lumineuses par les panneaux entr'ouverts. Le *Nautilus* était immobile. Ses réservoirs remplis, il se tenait à une profondeur de mille mètres, région peu habitée des Océans, dans laquelle les gros poissons faisaient seuls de rares apparitions.

Je lisais en ce moment un livre charmant de Jean Macé, les *Serviteurs de l'estomac*, et j'en savourais les leçons ingénieuses, lorsque Conseil interrompit ma lecture.

“ Monsieur veut-il venir un instant ? me dit-il d'un voix singulière.

—Qu'y a-t-il donc, Conseil ?

—Que monsieur regarde.”

Je me levai, j'allai m'accouder devant la vitre, et je regardai.

En pleine lumière électrique, une énorme masse noirâtre, immobile, se tenait suspendue au milieu des eaux. Je l'observai attentivement, cherchant à reconnaître la nature de ce gigantesque cétacé. Mais une pensée traversa subitement mon esprit.

“ Un navire ! m'écriai-je.

—Oui, répondit le Canadien, un bâtiment désemparé qui a coulé à pic !”

Ned Land ne se trompait pas, Nous étions en présence d'un navire dont les haubans coupés pendaient encore à leurs cadènes. Sa coque paraissait être en bon état, et son naufrage datait au plus de quelques heures. Trois tronçons de mats, rasés à deux pieds au-dessus du navire, indiquaient que le navire engagé avait dû sacrifier sa mâture. Mais couché sur le flanc, il s'était rempli, et il donnait encore la bande à babord ; plus triste était la vue de son pont où quelques cadavres, amarrés par des cordes, gisaient encore ! J'en comptai quatre,—quatre hommes, dont l'un se tenait debout au gouvernail,—puis une femme, à demi-sortie par la claire-voie de la dunette, et tenant un enfant dans ses bras. Cette femme était jeune. Je pus reconnaître, vivement éclairés par les feux du *Nautilus*, ses traits que l'eau n'avait pas encore décomposés. Dans un suprême effort, elle avait élevé au-dessus de sa tête son enfant, pauvre petit être dont les bras enlaçaient le cou de sa mère ! L'attitude des quatre marins me parut effrayante, tordus qu'ils étaient dans des mouvements convulsifs, et faisant un dernier effort pour s'arracher des cordes qui les liaient au navire. Seul, plus calme, la face nette et grave, ses cheveux grisonnants collés au front, la main crispée à la roue du gouvernail, le timonier semblait encore conduire son trois-mâts naufragé à travers les profondeurs de l'Océan !

Quelle scène ! Nous étions muets, le cœur palpitant, devant ce naufrage pris sur le fait, et, pour ainsi dire, photographié à sa dernière minute ! Et je voyais déjà s'avancer, l'œil en feu, d'énormes squales, attirés par cet appât de chair humaine !

Cependant le *Nautilus*, évoluant, tourna autour du navire submergé, et, un instant, je pus lire sur son tableau d'arrière :

*Florida, Sunderland.*

## CHAPITRE XIX

### VANIKORO

Ce terrible spectacle inaugurerait la série des catastrophes maritimes, que le *Nautilus* devait rencontrer sur sa route. Depuis qu'il suivait des mers plus fréquentées, nous apercevions souvent des coques naufragées qui achevaient de pourrir entre deux eaux, et, plus profondément, des canons, des boulets, des ancres, des chaînes, et mille autres objets de fer, que la rouille dévorait.

Cependant, toujours entraînés par ce *Nautilus*, où nous vivions comme isolés, le 11 décembre, nous eûmes connaissance de l'archipel de Pomotou, ancien "groupe dangereux" de Bougainville, qui s'étend sur un espace de cinq cents lieues de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, entre 13° 30' et 23° 50' de latitude sud, et 125° 30' et 151° 30' de longitude ouest, depuis l'île Ducie jusqu'à l'île Lazareff. Cet archipel couvre une superficie de trois cent soixante-dix lieues carrées, et il est formé d'une soixantaine de groupes d'îles, parmi lesquels on remarque le groupe Gambier, auquel la France a imposé son protectorat. Ces îles sont coralligènes. Un soulèvement lent, mais continu, provoqué par le travail des polypes, les reliera un jour entre elles. Puis, cette nouvelle île se soudera plus tard aux archipels voisins, et un cinquième continent s'étendra depuis la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie jusqu'aux Marquises.

Le jour où je développai cette théorie devant le capitaine Nemo, il me répondit froidement :

"Ce ne sont pas de nouveaux continents qu'il faut à la terre, mais de nouveaux hommes !"

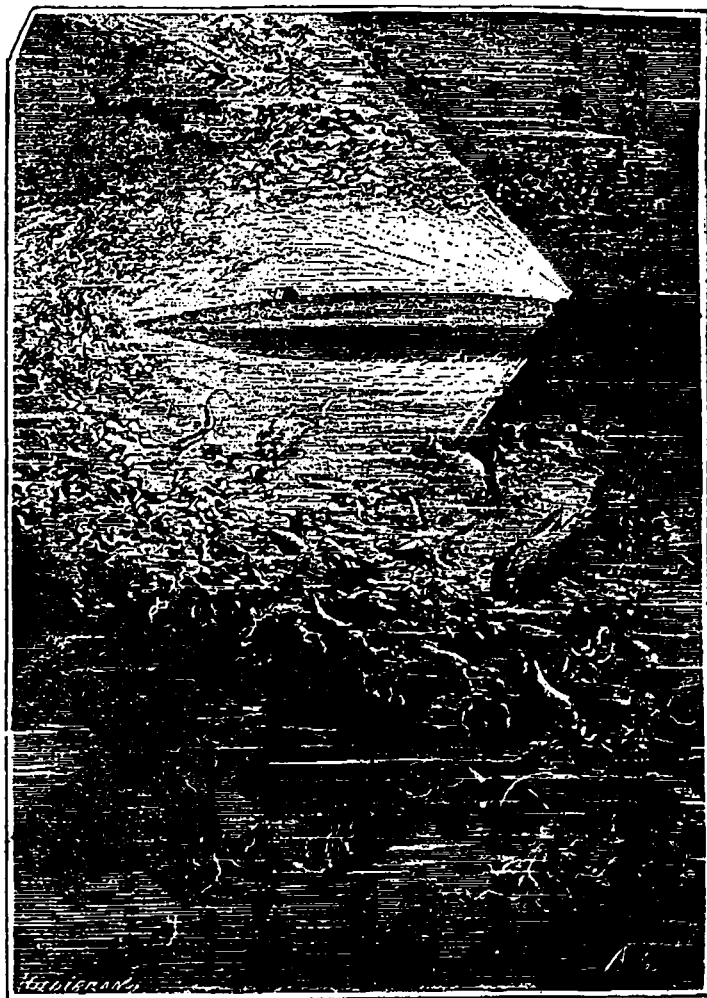
Les hasards de sa navigation avaient précisément conduit le *Nautilus* vers l'île Clermont-Tonnerre, l'une des plus curieuses du groupe qui fut découvert en 1822 par le capitaine Bell, de la *Minerve*. Je pus alors étudier ce système madréporique auquel sont dues les îles de cet Océan.

Les madrépores, qu'il faut se garder de confondre avec les coraux, ont un tissu revêtu d'un encroûtement calcaire, et les modifications de sa structure ont amené M. Milne-Edwards, mon illustre maître, à les classer en cinq sections. Les petits animalcules qui secrètent ce polypier vivent par milliards au fond de leurs cellules. Ce sont leurs dépôts calcaires qui deviennent rochers, récifs, îles. Ici, ils forment un anneau circulaire, entourant un lagon ou petit lac intérieur, que des brèches mettent en communication avec la mer. Là, ils figurent des barrières de récifs semblables à celles qui existent sur les côtes de

la Nouvelle-Calédonie et de diverses îles des Pomotou. En d'autres endroits, comme à la Réunion et à Maurice, ils élèvent des récifs frangés, hautes murailles droites, près desquelles les profondeurs de l'Océan sont considérables.

En prolongeant à quelques encablures seulement les accores de l'île Clermont-Tonnerre, j'admire l'ouvrage gigantesque accompli par ces travailleurs microscopiques. Ces murailles étaient spécialement l'œuvre des madréporaires désignés par les noms de millepores, de porites, d'astrées et de méandrinés. Ces polypes se développent particulièrement dans les couches agitées de la surface de la mer, et par conséquent, c'est par leur partie supérieure qu'ils commencent ces constructions, lesquelles s'enfoncent peu à peu avec les débris de sécrétions qui les supportent. Telle est du moins la théorie de M. Darwin, qui explique ainsi la formation des atolls,—théorie supérieure, selon moi, à celle qui donne pour base aux travaux madréporiques des sommets de montagnes ou de volcans, immergés à quelques pieds au-dessous du niveau de la mer.

Je pus observer de très-près ces curieuses murailles, car, à leur aplomb, la sonde accusait plus de trois cents mètres de profondeur, et nos nappes électriques faisaient étinceler ce brillant calcaire.



On pouvait compter ces calmars par millions. —Page 34

Répondant à une question que me posa Conseil, sur la durée d'accroissement de ces barrières colossales, je l'étonnai beaucoup en lui disant que les savants portaient cet accroissement à un huitième de pouce par siècle.

"Donc, pour élever ces murailles, me dit-il, il a fallu ?..."

—Cent quatre-vingt-douze mille ans, mon brave Conseil, ce qui allonge singulièrement les jours bibliques. D'ailleurs, la formation de la houille, c'est-à-dire la minéralisation des forêts enlisées par les déluges, a exigé un temps beaucoup plus considérable. Mais j'ajouterai que les jours de la Bible ne sont que des époques et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers de soleil, car, d'après la Bible elle-même, le soleil ne date pas du premier jour de la création !"

Lorsque le *Nautilus* revint à la surface de l'Océan, je pus embrasser dans tout son développement cette île de Clermont-Tonnerre, basse et boisée. Ses roches madréporiques furent évidemment fertilisées par les trombes et les tempêtes. Un jour, quelque graine, enlevée par l'ouragan aux terres voisines, tomba sur les couches calcaires,

mêlées des débris décomposés de poissons et de plantes marines qui formèrent l'humus végétal. Une noix de coco, poussée par les lames, arriva sur cette côte nouvelle. Le germe prit racine. L'arbre, grandissant, arrêta la vapeur d'eau. Le ruisseau naquit. La végétation gagna peu à peu. Quelques animalcules, des vers, des insectes, abondèrent sur des troncs arrachés aux îles du vent. Les tortues vinrent pondre leurs œufs. Les oiseaux nichèrent dans les jeunes arbres. De cette façon, la vie animale se développa, et, attiré par la verdure et la fertilité, l'homme apparut. Ainsi se formèrent ces îles, œuvres immenses d'animaux microscopiques.

Vers le soir, Clermont-Tonnerre se fonda dans l'éloignement, et la route du *Nautilus* se modifia d'une manière sensible. Après avoir touché le tropique du Capricorne par le cent trente-cinquième degré de longitude, il se dirigea vers l'ouest-nord-ouest, remontant toute la zone intertropicale. Quoique le soleil de l'été fût prodigieux de ses rayons, nous ne souffrions aucunement de la chaleur, car à trente ou quarante mètres au-dessous de l'eau, la température ne s'élevait pas au-dessus de dix à douze degrés.

Le 15 décembre, nous laissons dans l'est le séduisant archipel de la Société, et la gracieuse Taïti, la reine du Pacifique. J'aperçus le matin, à quelques milles sous le vent, les sommets élevés de cette île. Ses eaux fournirent aux tables du bord d'excellents poissons, des maquereaux, des bonites, des albicores et des variétés d'un serpent de mer nommé munérophis.

Le *Nautilus* avait franchi huit mille cent milles. Neuf mille sept cent vingt milles étaient relevés au loch, lorsqu'il passa entre l'archipel de Tonga-Tabou, où périrent les équipages de l'*Argo*, du *Port-au-Prince* et du *Duke of Portland*, et l'archipel des Navigateurs, où fut tué le capitaine de Langle, l'ami de La Pérouse. Puis, il eut connaissance de l'archipel Viti, où les sauvages massacrèrent les matelots de l'*Union* et le capitaine Bureau, de Nantes, commandant l'*Aimable-Josephine*.

Cet archipel, qui se prolonge sur une étendue de cent lieues du nord au sud, et sur quatre-vingt-dix lieues de l'est à l'ouest, est compris entre 6° et 2° de latitude sud, et 174° et 179° de longitude ouest. Il se compose d'un certain nombre d'îles, d'îlots et d'écueils, parmi lesquels on remarque les îles de Viti-Levou, de Vanoua-Lovou et de Kandub.

Ce fut Tasman qui découvrit ce groupe en 1643, l'année même où Toricelli inventait le baromètre, et où Louis XIV montait sur le trône. Je laisse à penser lequel de ces faits fut le plus utile à l'humanité. Vinrent ensuite Cook en 1714, d'Entrecasteaux en 1793, et enfin Dumont-d'Urville, en 1827, débrouilla tout le chaos géographique de cet archipel. Le *Nautilus* s'approcha de la baie de Wailea, théâtre des terribles aventures de ce capitaine Dillon, qui, le premier, éclaira le mystère de naufrage de La Pérouse.

Cette baie, draguée à plusieurs reprises, fournit abondamment des huîtres excellentes. Nous en mangeâmes immodérément, après les avoir ouvertes sur notre table même, suivant le précepte de Sénèque. Ces mollusques appartenaient à l'espèce connue sous le nom d'*ostrea lamellosa*, qui est très commune en Corse. Ce banc de Wailea devait être considérable, et, certainement, sans des causes multiples de destruction, ces agglomérations finiraient par combler les baies, puisque l'on compte jusqu'à deux millions d'œufs dans un seul individu.

Et si maître Ned Land n'eut pas à se repentir de sa glotonnerie en cette circonstance, c'est que l'huître est le seul mets qui ne provoque jamais d'indigestion. En effet, il ne faut pas moins de seize douzaines de ces mollusques acéphales pour fournir les trois cent quinze grammes de substance azotée, nécessaires à la nourriture quotidienne d'un seul homme.

Le 25 décembre, le *Nautilus* naviguait au milieu de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, que Quiros découvrit en 1606, que Bougainville explora en 1763, et auquel Cook donna son nom actuel en 1773. Ce groupe se compose également de neuf grandes îles, et forme une bande de cent lieues du nord-nord-ouest au sud-sud-est, comprise entre 15° et 2° de latitude sud, et entre 164° et 168° de longitude. Nous passâmes assez près de l'île d'Aurou, qui, au moment des observations de midi, m'apparût comme une masse de bois verts, dominée par un pic d'une grande hauteur.

Ce jour-là, c'était Noël, et Ned Land me sembla regretter vivement la célébration du "Christmas", la véritable fête de la famille, dont les protestants sont fanatiques.

Je n'avais pas aperçu le capitaine Nemo depuis une huitaine de jours, quand le 27, au matin, il entra dans le grand salon, ayant toujours l'air d'un homme qui vous a quitté depuis cinq minutes. J'étais

occupé à reconnaître sur le planisphère la route du *Nautilus*. Le capitaine s'approcha, posa un doigt sur un point de la carte, et prononça ce seul mot :

"Vanikoro."

Ce nom fut magique. C'était le nom des îlots sur lesquels vinrent se perdre les vaisseaux de La Pérouse. Je me relevai subitement.

"Le *Nautilus* nous porte à Vanikoro ? demandai-je.

—Oui, monsieur le professeur, répondit le capitaine.

—Et je pourrai visiter ces îles célèbres où se brisèrent la *Boussole* et l'*Astrolabe* ?

—Si cela vous plaît, monsieur le professeur.

—Quand serons-nous à Vanikoro ?

—Nous y sommes, monsieur le professeur."

Suivi du capitaine Nemo, je montai sur la plate-forme, et de là, mes regards parcoururent avidement l'horizon.

Dans le nord-est émergeaient deux îles volcaniques d'inégale grandeur, entourées d'un récif de coraux qui mesurait quarante milles de circuit. Nous étions en présence de l'île Vanikoro proprement dite, à laquelle Dumont d'Urville imposa le nom d'île de la Recherche, et précisément devant le petit havre de Vanou, situé par 16° 4' de latitude sud, et 164° 32' de longitude est. Les terres semblaient recouvertes de verdure depuis la plage jusqu'aux sommets de l'intérieur, que dominait le mont Kapogo, haut de quatorze cent soixante-seize toises.

Le *Nautilus*, après avoir franchi la ceinture extérieure de roches par une étroite passe, se trouva en-dedans des brisants, où la mer avait une profondeur de trente à quarante brasses. Sous le verdoyant ombrage des palétuviers, j'aperçus quelques sauvages qui montrèrent une extrême surprise à notre approche. Dans ce long corps noirâtre, s'avancant à fleur d'eau, ne voyaient-ils pas quelque cétacé formidable dont ils devaient se défier ?

En ce moment, le capitaine Nemo me demanda ce que je savais du naufrage de La Pérouse.

"Ce que tout le monde en sait, capitaine, lui répondis-je.

—Et pourriez-vous m'apprendre ce que tout le monde en sait ? me demanda-t-il d'un ton un peu ironique.

—Très facilement."

Je lui racontai ce que les derniers travaux de Dumont-d'Urville avait fait connaître, travaux dont voici le résumé très succinct.

La Pérouse et son second, le capitaine de Langle, furent envoyés par Louis XVI, en 1785, pour accomplir un voyage de circumnavigation. Ils montaient les corvettes la *Boussole* et l'*Astrolabe*, qui ne reparurent plus.

En 1791, le gouvernement français, justement inquiet du sort des deux corvettes, arma deux grandes flûtes, la *Recherche* et l'*Esperance*, qui quittèrent Brest, le 28 septembre, sous les ordres de Bruni d'Entrecasteaux. Deux mois après, on apprenait par la déposition d'un certain Bowen, commandant l'*Albatros*, que des débris de navires naufragés avaient été vus sur les côtes de la Nouvelle-Georgie. Mais d'Entrecasteaux, ignorant cette communication, assez incertaine, d'ailleurs, — se dirigea vers les îles de l'Amirauté, désignées dans un rapport du capitaine Hunter comme étant le lieu du naufrage de La Pérouse.

Ses recherches furent vaines. L'*Esperance* et la *Recherche* passèrent même devant Vanikoro sans s'y arrêter, et, en somme, ce voyage fut très malheureux, car il coûta la vie à d'Entrecasteaux, à deux de ses seconds et à plusieurs marins de son équipage.

Ce fut un vieux routier du Pacifique, le capitaine Dillon, qui, le premier, retrouva des traces indiscutables des naufragés. Le 15 mai 1824, son navire, le *Saint-Patrick*, passa près de l'île de Tikopia, l'une des Nouvelles-Hébrides. Là, un lascar, l'ayant accosté dans une pirogue, lui vendit une poignée d'épée en argent qui portait l'empreinte de caractères gravés au burin. Ce lascar prétendait, en outre, que six ans auparavant, pendant un séjour à Vanikoro, il avait vu deux Européens qui appartenaient à des navires échoués depuis de longues années sur les récifs de l'île.

Dillon devina qu'il s'agissait des navires de La Pérouse, dont la disparition avait ému le monde entier. Il voulut gagner Vanikoro, où, suivant le lascar, se trouvaient de nombreux débris du naufrage ; mais les vents et les courants l'en empêchèrent.

Dillon revint à Calcutta. Là, il sut intéresser à sa découverte la Société Asiatique et la Compagnie des Indes. Un navire, auquel on donna le nom de la *Recherche*, fut mis à sa disposition, et il partit, le 23 janvier 1827, accompagné d'un agent français,

La Recherche, après avoir relâché sur plusieurs points du Pacifique, mouilla devant Vanikoro, le 7 juillet 1827, dans ce même havre de Vanou, où le *Nautilus* flottait en ce moment.

Là, il recueillit de nombreux restes du naufrage, des ustensiles de fer, des ancres, des estropes de poulies, des pierriers, un boulet de dix-huit, des débris d'instruments d'astronomie, un morceau de couronnement, et une cloche en bronze portant cette inscription : " *Bazin m'a fait,*" marque de la fonderie de l' Arsenal de Brest vers 1785. Le doute n'était donc plus possible,

Dillon, complétant ses renseignements, resta sur le lieu du sinistre jusqu'au mois d'octobre. Puis, il quitta Vanikoro, se dirigea vers la Nouvelle-Zélande, mouilla à Calcutta, le 7 avril 1828, et revint en France, où il fut très-sympathiquement accueilli par Charles X.

Mais, à ce moment, Dumont d'Urville, sans avoir eu connaissance des travaux de Dillon, était déjà parti pour chercher ailleurs le théâtre du naufrage. Et, en effet, on avait appris par les rapports d'un baleinier que des médailles et une croix de Saint-Louis se trouvaient entre les mains des sauvages de la Louisiane et de la Nouvelle-Calédonie.

Dumont d'Urville, commandant l'*Astrolabe*, avait donc pris la mer, et, deux mois après que Dillon venait de quitter Vanikoro, il mouillait devant Hobart-Town. Là, il avait connaissance des résultats obtenus par Dillon, et, de plus, il apprenait qu'un certain James Hobbs, second de l'*Union*, de Calcutta, ayant pris terre sur une île située par 8° 18' de latitude sud et 156° 30' de longitude est, avait remarqué des barres de fer et des étoffes rouges dont se servaient les naturels de ces parages.

Dumont d'Urville, assez perplexe, et ne sachant s'il devait ajouter foi à ces récits rapportés par les journaux peu dignes de confiance, se décida cependant à se lancer sur les traces de Dillon.

Le 10 février 1828, l'*Astrolabe* se présenta devant Tikopia, prit pour guide et interprète un déserteur fixé sur cette île, fit route vers Vanikoro, en eut connaissance le 12 février, prolongea ses récifs jusqu'au 14, et, le 20 seulement, mouilla au-dedans de la barrière, dans le havre de Vanou.

Le 23, plusieurs de ses officiers firent le tour de l'île, et rapportèrent quelques débris peu importants. Les naturels, adoptant un système de dénégations et de faux-fuyants, refusaient de les mener sur le lieu du sinistre. Cette conduite, très-louche, laissa croire qu'ils avaient maltraité les naufragés, et, en effet, ils semblaient craindre que Dumont d'Urville ne fût venu venger La Pérouse et ses infortunés compagnons.

Cependant, le 26, décidés par des présents, et comprenant qu'ils n'avaient à craindre aucune représaille, ils conduisirent le second, M. Jacquinet, sur le théâtre du naufrage.

Là, par trois ou quatre brasses d'eau, entre les récifs Pacou et Vanou, gisaient des ancres, des canons, des saumons de fer et de plomb, empâtés dans les crétions calcaires. La chaloupe et la baleinière de l'*Astrolabe* furent dirigés vers cet endroit, et, non sans de longues fatigues, leurs équipages parvinrent à retirer une ancre pesant dix-huit cents livres, un canon de huit en fonte, un saumon de plomb et deux pierriers de cuivre.

Dumont d'Urville, interrogeant les naturels, apprit aussi que la Pérouse, après avoir perdu ses deux navires sur les récifs de l'île, avait construit un bâtiment plus petit, pour aller se perdre une seconde fois... Où ? on ne savait.

Le commandant de l'*Astrolabe* fit alors élever, sous une touffe de mangliers, un cénotaphe à la mémoire du célèbre navigateur et de ses compagnons. Ce fut une simple pyramide quadrangulaire, assise sur une base de coraux, et dans laquelle n'entraît aucune ferrure qui pût tenter la cupidité des naturels.

Puis, Dumont d'Urville voulut partir ; mais ses équipages étaient minés par les fièvres de ces côtes malsaines, et très-malade lui-même, il ne put appareiller que le 17 mars.

Cependant, le gouvernement français, craignant que Dumont d'Urville ne fut pas au courant des travaux de Dillon, avait envoyé à Vanikoro la corvette la *Bayonnaise*, commandée par Legoarant de Tromelin, qui était en station sur la côte ouest de l'Amérique. La *Bayonnaise* mouilla devant Vanikoro, quelques mois après le départ de l'*Astrolabe*, ne trouva aucun document nouveau, mais constata que les sauvages avaient respecté le mausolée de La Pérouse.

Telle est la substance du récit que je fis au capitaine Nemo.

" Ainsi, me dit-il, on ne sait encore où est allé périr ce troisième navire construit par les naufragés sur l'île de Vanikoro ?

— On ne sait "

Le capitaine Nemo ne répondit rien, et me fit signe de le suivre au grand salon. Le *Nautilus* s'enfonça de quelques mètres au-dessous des flots, et les panneaux s'ouvrirent.

Je me précipitai vers la vitre, et sous les empâtements de coraux, revêtues de fongies, de syphonules, d'alcyons, de cariophyllées, à travers des myriades de poissons charmants, des girelles, des glyphisidons, des pomphérides, des diacopes, des holocentres, je reconnus certains débris que les dragues n'avaient pu arracher, des étriers de fer, des ancres, des canons, des boulets, une garniture de cabestan, une étrave, tous objets provenant des navires naufragés et maintenant tapissés de fleurs vivantes.

Et pendant que je regardais ces épaves désolées, le capitaine Nemo me dit d'une voix grave :

" Le commandant La Pérouse partit le 7 décembre 1785 avec ses navires la *Boussole* et l'*Astrolabe*. Il mouilla d'abord à Botany-Bay, visita l'archipel des Amis, la Nouvelle-Calédonie, se dirigea vers Santa-Cruz et relâcha à Namouka, l'une des îles du groupe Hapai. Puis, ses navires arrivèrent sur les récifs inconnus de Vanikoro. La *Boussole*, qui marchait en avant, s'engagea sur la côte méridionale. L'*Astrolabe* vint à son secours et s'échoua de même. Le premier navire se détruisit presque immédiatement. Le second, engravé sous le vent, résista quelques jours. Les naturels firent assez bon accueil aux naufragés. Ceux-ci s'installèrent dans l'île, et construisirent un bâtiment plus petit avec les débris des deux grands. Quelques matelots restèrent volontairement à Vanikoro. Les autres, affaiblis, malades, partirent avec La Pérouse. Ils se dirigèrent vers les îles Salomon, et ils périrent corps et biens, sur la côte occidentale de l'île principale du groupe, entre les caps Déception et Satisfaction !

— Et comment le savez-vous ? m'écriai-je.

— Voici ce que j'ai trouvé sur le lieu même de ce dernier naufrage ! "

Le capitaine Nemo me montra une boîte de fer-blanc, estampillée aux armes de France, et toute corrodée par les eaux salines. Il l'ouvrit, et je vis une liasse de papiers jaunis, mais encore lisibles.

C'étaient les instructions même du ministre de la marine au commandant La Pérouse, annotées en marge de la main de Louis XVI !

" Ah ! c'est une belle mort pour un marin ! dit alors le capitaine Nemo. C'est une tranquille tombe que cette tombe de corail, et fasse le ciel que mes compagnons et moi nous n'en ayons jamais d'autre ! "

## CHAPITRE XX

### LE DÉTROIT DE TORRÈS

Pendant la nuit du 27 au 28 décembre, le *Nautilus* abandonna les parages de Vanikoro avec une vitesse excessive. Sa direction était sud-ouest, et, en trois jours, il franchit les sept cent cinquante lieues qui séparent le groupe de La Pérouse de la pointe sud-est de la Papouasie.

Le 1er janvier 1863, de grand matin, Conseil me rejoignit sur la plateforme.

" Monsieur, me dit ce brave garçon, monsieur me permettra-t-il de lui souhaiter une bonne année ?

— Comment donc, Conseil, mais exactement comme si j'étais à Paris, dans mon cabinet du Jardin des Plantes. J'accepte tes vœux et je t'en remercie. Seulement, je te demanderai ce que tu entends par " une bonne année," dans les circonstances où nous nous trouvons. Est-ce l'année qui amènera la fin de notre emprisonnement, ou l'année qui verra se continuer cet étrange voyage ?

— Ma foi, répondit Conseil, je ne sais trop que dire à monsieur. Il est certain que nous voyons de curieuses choses, et que, depuis deux mois, nous n'avons pas eu le temps de nous ennuyer. La dernière merveille est toujours la plus étonnante, et si cette progression se maintient, je ne sais pas comment cela finira. M'est avis que nous ne retrouverons jamais une occasion semblable.

— Jamais, Conseil.

— En outre, M. Nemo, qui justifie bien son nom latin, n'est pas plus gênant que s'il n'existait pas.

— Comme tu le dis, Conseil.



Je vis une liasse de papiers jaunis.—Page 37

—Je pense donc, m'en déplaît à monsieur, qu'une bonne année serait une année qui nous permettrait de tout voir...

—De tout voir, Conseil ? Ce serait peut-être long. Mais qu'en pense Ned Land ?

—Ned Land pense exactement le contraire de moi, répondit Conseil. C'est un esprit positif et un estomac impérieux. Regarder les poissons et toujours en manger ne lui suffit pas. Le manque de vin, de pain, de viande, cela ne convient guère à un digne Saxon auquel les beefsteaks sont familiers, et que le brandy ou le gin, pris dans une proportion modérée, n'effrayent guère !

—Pour mon compte, Conseil, ce n'est point là ce qui me tourmente, et je m'accorde très-bien du régime du bord.

—Moi de même, répondit Conseil. Aussi je pense autant à rester que maître Land à prendre la fuite. Donc, si l'année qui commence n'est pas bonne pour moi, elle le sera pour lui, et réciproquement. De cette façon, il y aura toujours quelqu'un de satisfait. Enfin, pour conclure, je souhaite à monsieur ce qui fera plaisir à monsieur.

—Merci, Conseil. Seulement je te demanderai de remettre à plus tard la question des étrennes, et de les remplacer provisoirement par une bonne poignée de main. Je n'ai que cela sur moi.

—Monsieur n'a jamais été si généreux," répondit Conseil.

Et là-dessus, le brave garçon s'en alla.

Le 2 janvier, nous avons fait onze mille trois cent quarante milles, soit cinq mille deux cent cinquante lieues, depuis notre point de départ dans les mers du Japon. Devant l'éperon du *Nautilus* s'étendaient les dangereux parages de la mer de corail, sur la côte nord-est de l'Australie. Notre bateau prolongeait à une distance de quelques milles ce redoutable banc sur lequel les navires de Cook faillirent se perdre, le 10 juin 1770. Le bâtiment que montait Cook donna sur un roc, et s'il ne coula pas, ce fut grâce à cette circonstance que le morceau de corail, détaché au choc, resta engagé dans la coque entr'ouverte.

J'aurais vivement souhaité de visiter ce récif long de trois cent soixante lieues, contre lequel la mer, toujours houleuse, se brisait avec une intensité formidable et comparable aux roulements du tonnerre. Mais en ce moment, les plans inclinés du *Nautilus* nous entraînaient à une grande profondeur, et je ne pus rien voir de ces hautes murailles

coralligènes. Je dus me contenter des divers échantillons de poissons rapportés par nos filets. Je remarquai, entre autres, des germons, espèces de scombres grands comme des thons, aux flancs bleuâtres, et rayés de bandes transversales qui disparaissent avec la vie de l'animal. Ces poissons nous accompagnaient par troupes et fournirent à notre table une chair excessivement délicate. On prit aussi un grand nombre de spores vertes, longs d'un demi-décimètre, ayant le goût de la dorade, et des pyrapèdes volants, véritables hirondelles sous-marines, qui, par les nuits obscures, rayent alternativement les airs et les eaux de leurs lucurs phosphorescentes. Parmi les mollusques et les zoophytes, je trouvai dans les mailles du chalut diverses espèces d'aleyonaires, des oursins, des marteaux, des éperons, des érites, des hyalles. La flore était représentée par de belles algues flottantes, des laminaires et des macrocystes, imprégnées du mucilage qui transsudait à travers leurs pores, et parmi lesquelles je recueillis une admirable *Nemastoma Gelinarioide*, qui fut classée parmi les curiosités naturelles du musée.

Deux jours après avoir traversé la mer de Corail, le 4 janvier, nous eûmes connaissance des côtes de la Papouasie. A cette occasion, le capitaine Nemo m'apprit que son intention était de gagner l'Océan Indien par le détroit de Torrès. Sa communication se borna là. Ned vit avec plaisir que cette route le rapprochait des mers européennes.

Ce détroit de Torrès est regardé comme non moins dangereux par les écueils qui le hérissent que par les sauvages habitants qui fréquentent ses côtes. Il sépare de la Nouvelle-Hollande la grande île de la Papouasie, nommée aussi Nouvelle-Guinée.

La Papouasie a quatre cents lieues de long sur cent trente lieues de large, et une superficie de quarante mille lieues géographiques. Elle est située, en latitude, entre 0°19' et 10°2' sud, et en longitude, entre 128°23' et 146°15'. A midi, pendant que le second prenait la hauteur du soleil, j'aperçus les sommets des monts Arfalxs, élevés par plans et terminés par des pitons aigus.

Cette terre, découverte en 1511 par le Portugais Francisco Serrano, fut visitée successivement par don José de Meneses en 1526, par Grijalva en 1527, par le général espagnol Alvar de Saavedra en 1558, par Juigo Ortez en 1545, par le hollandais Shouten en 1616, par Nicolas Sruick en 1753, par Tasman, Dampier, Fumel, Carteret, Edwards, Bougainville, Cook, Forrest, MacCluer, par d'Entrecasteaux en 1792, par Duperrey en 1823, et par Dumont d'Urville en 1827. "C'est le foyer des noirs qui occupent toute la Malaisie," a dit M. de Rienzi, et je ne me doutais guère que les hasards de cette navigation allaient me mettre en présence des redoutables Andanènes.

Le *Nautilus* se présenta donc à l'entrée du plus dangereux détroit du globe, de celui que les plus hardis navigateurs osent à peine franchir, détroit que Louis Paz de Torrès affronta en revenant des mers du Sud dans la Mélanésie, et dans lequel, en 1840, les corvettes échouées de Dumont d'Urville furent sur le point de se perdre corps et biens. Le *Nautilus* lui-même, supérieur à tous les dangers de la mer, allait, cependant, faire connaissance avec les récifs coralliens.

Le détroit de Torrès a environ trente-quatre lieues de large, mais il est obstrué par une innombrable quantité d'îles, d'îlots, de brisants de rochers, qui rendent sa navigation presque impraticable. En conséquence, le capitaine Nemo prit toutes les précautions voulues pour le traverser. Le *Nautilus*, flottant à fleur d'eau, s'avancait sous une allure modérée. Son hélice, comme une queue de cétacé, battait les flots avec lenteur.

Profitant de cette situation, mes deux compagnons et moi, nous avions pris place sur la plate-forme toujours déserte. Devant moi s'élevait la cage du timonier, et je me trompe fort, ou le capitaine Nemo devait être là, dirigeant lui-même son *Nautilus*,

J'avais sous les yeux les excellentes cartes du détroit de Torrès levées et dressées par l'ingénieur hydrographe Vincendon Dumoulin et l'enseigne de vaisseau Coupvent-Desbois,—maintenant amiral,—qui faisaient partie de l'état-major de Dumont-d'Urville pendant son dernier voyage de circumnavigation. Ce sont, avec celles du capitaine Kink, les meilleures cartes qui débrouillent l'imbroglio de cet étroit passage, et je les consultais avec une scrupuleuse attention.

Autour du *Nautilus* la mer bouillonnait avec furie. Le courant de flots, qui portait du sud-est au nord-ouest avec une vitesse de deux milles à l'heure, se brisait sur les coraux dont la tête émergeait ça et là.

"Voilà une mauvaise mer ! me dit Ned Land.

—Détestable, en effet, répondis-je, et qui ne convient guère à un bâtiment comme le *Nautilus*.



—Il faut, reprit le Canadien, que ce damné capitaine soit bien certain de sa route, car je vois là des pâtés de coraux qui mettraient sa coque en mille pièces, si elle les effleurait seulement !

En effet, la situation était périlleuse, mais le *Nautilus* semblait se glisser comme par enchantement au milieu de ces furieux écueils. Il ne suivait pas exactement la route de l'*Astrolabe* et de la *Zelee* qui fut fatale à Dumont d'Urville. Il prit plus au nord, rangea l'île Murray, et revint au sud-ouest, vers le passage de Cumberland. Je croyais qu'il allait y donner franchement, quand, remontant dans le nord-ouest, il se porta, à travers une grande quantité d'îles et d'îlots peu connus, vers l'île Tound, et le canal Mauvais.

Je me demandais déjà si le capitaine Nemo, imprudent jusqu'à la folie, voulait engager son navire dans cette passe où touchèrent les deux corvettes de Dumont d'Urville, quand, modifiant une seconde fois sa direction et coupant droit à l'ouest, il se dirigea vers l'île de Gueboroar.

Il était alors trois heures après-midi. Le flot se cassait, la marée étant presque pleine. Le *Nautilus* s'approcha de cette île que je vois encore avec sa remarquable lisière de pendanus. Nous la rangions à moins de deux milles.

Soudain, un choc me renversa. Le *Nautilus* venait de toucher contre un écueil, et il demeura immobile, dormant une légère gîte sur babord.

Quand je me relevai, j'aperçus sur la plate-forme le capitaine Nemo et son second. Ils examinaient la situation du navire, échangeant quelques mots dans leur incompréhensible idiome.

Voici quelle était cette situation. A deux milles, par tribord, apparaissait l'île Gueboroar dont la côte s'arrondissait du nord à l'ouest, comme un immense bras. Vers le sud et l'est se montraient déjà quelques têtes de coraux que le jusant laissait à découvert. Nous nous étions échoués au plein, et dans une de ces mers où les marées sont médiocres, circonstance fâcheuse pour le renflouage du *Nautilus*. Cependant, le navire n'avait aucunement souffert, tant sa coque était solidement liée. Mais s'il ne pouvait ni couler, ni s'ouvrir, il risquait fort d'être à jamais attaché sur ces écueils, et alors s'en était fait de l'appareil sous-marin du capitaine Nemo.

Je réfléchissais ainsi, quand le capitaine, froid et calme, toujours maître de lui, ne paraissant ni ému ni contrarié, s'approcha :

—“ Un accident ? lui dis-je.

—Non, un incident, me répondit-il.

—Mais un incident, répliquai-je, qui vous obligera peut-être à redevenir un habitant de ces terres que vous fuyez !”

Le capitaine Nemo me regarda d'un air singulier, et fit un geste négatif. C'était me dire assez clairement que rien ne le forcerait jamais à remettre les pieds sur un continent. Puis il dit :

—“ D'ailleurs, monsieur Aronnax, le *Nautilus* n'est pas en perdition. Il vous transportera encore au milieu des merveilles de l'Océan. Notre voyage ne fait que commencer, et je ne désire pas me priver si vite de l'honneur de votre compagnie.

—Cependant, capitaine Nemo, repris-je, sans relever la tournure ironique de cette phrase, le *Nautilus* s'est échoué au moment de la pleine mer. Or, les marées ne sont pas fortes dans le Pacifique, et, si vous ne pouvez délester le *Nautilus*.—ce qui me paraît impossible,—je ne vois pas comment il sera renfloué.

—Les marées ne sont pas fortes dans le Pacifique, vous avez raison, monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, mais, au détroit de Torrès, on trouve encore une différence d'un mètre et demi entre le niveau des hautes et basses mers. C'est aujourd'hui le 4 janvier, et dans cinq jours la pleine lune. Or je serai étonné si ce complaisant satellite ne soulève pas suffisamment ces masses d'eau, et ne me rend pas un service que je ne veux devoir qu'à lui seul.”

Ceci dit, le capitaine Nemo, suivi de son second, redescendit à l'intérieur du *Nautilus*. Quant au bâtiment, il ne bougeait plus et demeurait immobile, comme si les polypes coralliens l'eussent déjà maçonné dans leur indestructible ciment.

—“ Eh bien, monsieur ? me dit Ned Land, qui vint à moi après le départ du capitaine.

—Eh bien, ami Ned, nous attendrons tranquillement la marée du 9, car il paraît que la lune aura la complaisance de nous remettre à flot.

—Tout simplement ?

—Tout simplement.

—Et ce capitaine ne va pas mouiller ses ancras au large, mettre sa machine sur ses chaînes, et tout faire pour se déhaler ?

—Puisque la marée suffira !” répondit simplement Conseil.

Le Canadien regarda Conseil, puis il haussa les épaules. C'était le marin qui parlait en lui.

“ Monsieur, répliqua-t-il, vous pouvez me croire quand je vous dis que ce morceru de fer ne naviguera plus jamais ni sur ni sous les mers. Il n'est bon qu'à vendre au poids. Je pense donc que le moment est venu de fausser compagnie au capitaine Nemo.

—Ami Ned, répondis-je, je ne désespère pas comme vous de ce vaillant *Nautilus*, et dans quatre jours nous saurons à quoi nous en tenir sur les marées du Pacifique. D'ailleurs, le conseil de fuir pourrait être opportun si nous étions en vue des côtes de l'Angleterre ou de la Provence, mais dans les parages de la Papouasie, c'est autre chose, et il sera toujours temps d'en venir à cette extrémité, si le *Nautilus* ne parvient pas à se relever, ce que je regarderais comme un événement grave.

—Mais ne saurait-on tâter, au moins, de ce terrain ? reprit Ned Land. Voilà une île. Sur cette île, il y a des arbres. Sous ces arbres, des animaux terrestres, des porteurs de côtelettes et de roastbeefs, auxquels je donnais volontiers quelques coups de dents.

—Ici, l'ami Ned a raison, dit Conseil, et je me range à son avis. Monsieur ne pourrait-il obtenir de son ami le capitaine Nemo de nous transporter à terre, ne fût-ce que pour ne pas perdre l'habitude de fouler du pied les parties solides de notre planète ?

—Je peux le lui demander, répondis-je, mais il refusera.

—Que monsieur se risque, dit Conseil, et nous saurons à quoi nous en tenir sur l'amabilité du capitaine.”

A ma grande surprise, le capitaine Nemo m'accorda la permission que je lui demandais, et il le fit avec beaucoup de grâce et d'empressement, sans même avoir exigé de moi la promesse de revenir à bord. Mais une fuite à travers les terres de la Nouvelle-Guinée eût été très-périlleuse, et je n'aurais pas conseillé à Ned Land de la tenter. Mieux valait être prisonnier à bord du *Nautilus*, que de tomber entre les mains des naturels de la Papouasie.

Le canot fut mis à notre disposition pour le lendemain matin. Je ne cherchai pas à savoir si le capitaine Nemo nous accompagnerait. Je pensais même qu'aucun homme de l'équipage ne nous serait donné, et que Ned Land serait seul chargé de diriger l'embarcation. D'ailleurs, la terre se trouvait à deux milles au plus, et ce n'était qu'un jeu pour le Canadien de conduire ce léger canot entre les lignes de récifs si fatales aux grands navires.

Le lendemain, 5 janvier, le canot, déponté, fut arraché de son alvéole et lancé à la mer du haut de la plate-forme. Deux hommes suffirent à cette opération. Les avirons étaient dans l'embarcation, et nous n'avions plus qu'à y prendre place.

A huit heures, armés de fusils et de haches, nous débordions du *Nautilus*. La mer était assez calme. Une petite brise soufflait de terre. Conseil et moi, placés aux avirons, nous nagions vigoureusement, et Ned gouvernait dans les étroites passés que les brisants laissaient entre eux. Le canot se maniait bien et filait rapidement.

Ned Land ne pouvait contenir sa joie. C'était un prisonnier échappé de sa prison, et il ne songeait guère qu'il lui faudrait y rentrer.

“ De la viande ! répétait-il, nous allons donc manger de la viande, et quelle viande ! Du véritable gibier ! Pas de pain, par exemple ! Je ne dis pas que le poisson ne soit une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser, et un morceau de fraîche venaison, grillé sur des charbons ardents, variera agréablement notre ordinaire.

—Gourmand ! répondait Conseil, il m'en fait venir l'eau à la bouche.

—Il reste à savoir, dis-je, si ces forêts sont giboyeuses, et si le gibier n'y est pas de telle taille qu'il puisse lui-même chasser le chasseur.

—Bon ! M. Aronnax, répondit le Canadien, dont les dents semblaient être affûtées comme un tranchant de hache, mais je mangerai du tigre, de l'aloyau de tigre, s'il n'y a pas d'autre quadrupède dans cette île.

—L'ami Ned est inquietant, répondit Conseil.

—Quel qu'il soit, reprit Ned Land, tout animal à quatre pattes sans plumes, ou à deux pattes avec plumes, sera salué de mon premier coup de fusil.

—Bon ! répondis-je, voilà les imprudences de maître Land qui vont recommencer !

—N'ayez pas peur, M. Aronnax, répondit le Canadien, et nagez ferme ! Je ne demande pas vingt-cinq minutes pour vous offrir un mets de ma façon.”

A huit heures et demie, le canot du *Nautilus* venait s'échouer doucement sur une grève de sable, après avoir heureusement franchi l'anneau coralligène qui entourait l'île de Gueboroar.

## CHAPITRE XXI

### QUELQUES JOURS A TERRE

Je fus assez vivement impressionné en touchant terre. Ned Land essayait le sol du pied, comme pour en prendre possession. Il n'y avait pourtant que deux mois que nous étions, suivant l'expression du capitaine Nemo, les "passagers du *Nautilus*," c'est-à-dire, en réalité, les prisonniers de son commandant.

En quelques minutes, nous fûmes à une portée de fusil de la côte. Le sol était presque entièrement madréporique, mais certains lits de torrents desséchés, semés de débris granitiques, démontraient que cette île était due à une formation primordiale. Tout l'horizon se cachait derrière un rideau de forêts admirables. Des arbres énormes, dont la taille atteignait parfois deux cents pieds, se reliaient l'un à l'autre par des guirlandes de lianes, vrais harnacs naturels que berçait une brise légère. C'étaient des mimosas, des ficus, des casuarinas, des teks, des hibiscus, des pendanus, des palmiers, mélangés à profusion, et sous l'abri de leur voûte verdoyante, au pied de leur sype gigantesque, croissaient des orchidées, des légumineuses et des fougères.

Mais, sans remarquer tous ces beaux échantillons de la flore papouasienne, le Canadien abandonna l'agréable pour l'utile. Il aperçut un cocotier, abattit quelques-uns de ses fruits, les brisa, et nous bûmes leur lait, nous mangeâmes leur amande, avec une satisfaction qui protestait contre l'ordinaire du *Nautilus*.

—Excellent ! disait Ned Land.

—Exquis ! répondait Conseil.

—Et je ne pense pas, dit le Canadien, que votre Nemo s'oppose à ce que nous introduisions une cargaison de cocos à son bord ?

—Je ne le crois pas, répondis-je, mais il n'y voudra pas goûter !

—Tant pis pour lui ! dit Conseil.

—Et tant mieux pour nous ! riposta Ned Land. Il en restera davantage.

—Un mot seulement maître Land, dis-je au harponneur qui se disposait à ravager un autre cocotier, le coco est une bonne chose, mais avant d'en remplir le canot, il me paraît sage de reconnaître si l'île ne produit pas quelque substance non moins utile. Des légumes frais seraient bien reçus à l'office du *Nautilus*.

—Monsieur a raison, répondit Conseil, et je propose de réserver trois places dans notre embarcation, l'une pour les fruits, l'autre pour les légumes, et la troisième pour la venaison, dont je n'ai pas encore entrevu le plus mince échantillon.

—Conseil, il ne faut désespérer de rien, répondit le Canadien.

—Continuons donc notre excursion, repris-je, mais ayons l'œil aux aguets. Quoique l'île paraisse inhabitée, elle pourrait renfermer, cependant, quelques individus qui seraient moins difficiles que nous sur la nature du gibier !

—Hé ! hé ! fit Ned Land, avec un mouvement de mâchoire très significatif.

—Eh bien ! Ned ! s'écria Conseil.

—Ma foi, riposta le Canadien, je commence à comprendre les charmes de l'anthropophagie !

—Ned ! Ned ! que dites-vous là ! répliqua Conseil. Vous, anthropophage ! Mais je ne serai plus en sûreté près de vous, moi qui partage votre cabine ! Devrai-je donc me réveiller un jour à demi dévoré ?

—Ami Conseil, je vous aime beaucoup, mais pas assez pour vous manger sans nécessité.

—Je ne m'y fie pas, répondit Conseil. En chasse ! il faut nécessairement abattre quelque gibier pour satisfaire ce cannibale, ou bien, l'un de ces matins, monsieur ne trouvera plus que des morceaux de domestique pour le servir."

Tandis que s'échangeaient ces divers propos, nous pénétrions sous les sombres voûtes de la forêt, et, pendant deux heures, nous la parcourûmes en tous sens.

Le hasard servit à souhait cette recherche de végétaux comestibles, et l'un des plus utiles produits des zones tropicales nous fournit un aliment précieux qui manquait à bord.

Je veux parler de l'arbre à pain, très abondant dans l'île Gueboroar, et j'y remarquai principalement cette variété, dépourvue de graines, qui porte en malais le nom de "Rima."

Cet arbre se distinguait des autres arbres par un tronc droit et haut de quarante pieds. Sa cime, gracieusement arrondie et formée de grandes feuilles multilobées, désignait suffisamment aux yeux d'un naturaliste cet "artocarpus" qui a été très heureusement naturalisé aux îles Mascareignes. De sa masse de verdure se détachaient de gros fruits globuleux, larges d'un décimètre, et pourvus extérieurement de rugosités qui prenaient une disposition hexagonale. Utile végétal dont la nature a gratifié les régions auxquelles le blé manque, et qui, sans exiger aucune culture, donne des fruits pendant huit mois de l'année.

Ned Land les connaissait bien, ces fruits. Il en avait déjà mangé pendant ses nombreux voyages, et il savait préparer leur substance comestible. Aussi leur vue excita-t-elle ses désirs, et il n'y put tenir plus longtemps.

—Monsieur, me dit-il, que je meure si je ne goûte pas un peu de cette pâte de l'arbre à pain !

—Goûtez, ami Ned, goûtez à votre aise. Nous sommes ici pour faire des expériences, faisons-les.

—Ce ne sera pas long," répondit le Canadien.

Et, armé d'une lentille, il alluma un feu de bois mort qui pétilla joyeusement. Pendant ce temps, Conseil et moi, nous choisissions les meilleurs fruits de l'artocarpus. Quelques uns n'avaient pas encore atteint un degré suffisant de maturité, et leur peau épaisse recouvrait une pulpe blanche, mais peu fibreuse. D'autres, en très grand nombre, jaunâtres et gélatineux, n'attendaient que le moment d'être cueillis.

Ces fruits ne renfermaient aucun noyau. Conseil en apporta une douzaine à Ned Land, qui les plaça sur un feu de charbons, après les avoir coupés en tranches épaisses, et ce faisant, il répétait toujours :

—Vous verrez, monsieur, comme ce pain est bon !

—Surtout quand on en est privé depuis longtemps, dit Conseil.

—Ce n'est même plus du pain, ajouta le Canadien. C'est une pâtisserie délicate. Vous n'en avez jamais mangé, monsieur ?

—Non, Ned.

—Eh bien, préparez-vous à absorber une chose succulente. Si vous n'y revenez pas, je ne suis plus le roi des harponneurs !

Au bout de quelques minutes, la partie des fruits exposés au feu fut complètement charbonnée. A l'intérieur apparaissait une pâte blanche, sorte de mie tendre, dont la saveur rappelait celle de l'artichaut.

Il faut l'avouer, ce pain était excellent, et j'en mange avec grand plaisir.

—Malheureusement, dis-je, une telle pâte ne peut se garder fraîche, et il me paraît inutile d'en faire une provision pour le bord.

—Par exemple, monsieur ! s'écria Ned Land. Vous parlez comme un naturaliste, mais moi, je vais agir comme un boulanger. Conseil, faites une récolte de ces fruits que nous reprendrons à notre retour.

—Et comment les préparerez-vous ? demandai-je au Canadien.

—En fabriquant avec leur pulpe une pâte fermentée qui se gardera indéfiniment et sans se corrompre. Lorsque je voudrai l'employer, je la ferai cuire à la cuisine du bord, et malgré sa saveur un peu acide, vous la trouverez excellente.

—Alors, maître Ned, je vois qu'il ne manque rien à ce pain.

—Si, monsieur le professeur, répondit le Canadien, il y manque quelques fruits ou tout au moins quelques légumes.

—Cherchons les fruits et les légumes."

Lorsque notre récolte fut terminée, nous nous mîmes en route pour compléter ce dîner "terrestre".

Nos recherches ne furent pas vaines, et, vers midi, nous avions fait une ample provision de bananes. Ces produits délicieux de la zone torride murissent pendant toute l'année, et les Malais, qui leur ont donné le nom de "pisang" les mangent sans les faire cuire. Avec ces bananes, nous recueillîmes des jaks énormes dont le goût est très-accusé, des mangues savoureuses, et des ananas d'une grosseur invraisemblable. Mais cette récolte prit une grande partie de notre temps, que, d'ailleurs, il n'y avait pas lieu de regretter.

Conseil observait toujours Ned. Le harponneur marchait en avant, et, pendant sa promenade à travers la forêt, il glanait d'une main sûre d'excellents fruits qui devaient compléter sa provision.

—Enfin, demanda Conseil, il ne vous manque plus rien, ami Ned ?

—Hum ! fit le Canadien.

—Quoi ! vous vous plaignez ?

—Tous ces végétaux ne peuvent constituer un repas, répondit Ned. C'est la fin d'un repas, c'est un dessert. Mais le potage ? mais le rôti ?

—En effet, dis-je, Ned nous avait promis des côtelettes qui me semble fort problématiques.

—Monsieur, répondit le Canadien, non-seulement la chasse n'est pas finie, mais elle n'est même pas commencée. Patience ! Nous finirons bien par rencontrer quelque animal de plume ou de poil, et, si ce n'est pas en cet endroit, ce sera dans un autre...

—Et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, ajouta Conseil, car il ne faut pas trop s'éloigner. Je propose même de revenir au canot.

—Quoi ! déjà ! s'écria Ned.

—Nous devons être de retour avant la nuit, dis-je.

—Mais quelle heure est-il donc ? demanda le Canadien.

—Deux heures, au moins, répondit Conseil.

—Comme le temps passe sur ce sol ferme ! s'écria maître Ned Land, avec un soupir de regret.

—En route !, répondit Conseil.

Nous revînmes donc à travers la forêt, et nous complétâmes notre récolte en faisant une razzia de choux-palmistes qu'il fallut cueillir à la cime des arbres, de petits haricots que je reconnus pour être les " abou " des Malais, et d'ignames d'une qualité supérieure.

Nous étions surchargés quand nous arrivâmes au canot. Cependant Ned Land ne trouvait pas encore sa provision suffisante. Mais le sort le favorisa. Au moment de s'embarquer, il aperçut plusieurs arbres, hauts de vingt-cinq à trente pieds, qui appartenaient à l'espèce des palmiers. Ces arbres, aussi précieux que l'artocarpus, sont justement comptés parmi les plus utiles produits de la Malaisie.

C'étaient des sagoutiers, végétaux qui croissent sans culture, se reproduisant, comme les mûriers, par leurs rejetons et leurs graines.

Ned Land connaissait la manière de traiter ces arbres. Il prit sa hache, et la maniant avec une grande vigueur, il eut bientôt couché sur le sol deux ou trois sagoutiers dont la maturité se reconnaissait à la poussière blanche qui saupoudrait leurs palmes.

Je le regardai faire plutôt avec les yeux d'un naturaliste qu'avec les yeux d'un homme affamé. Il commença par enlever à chaque tronc une bande d'écorce, épaisse d'un pouce, qui recouvrait un réseau de fibres allongées formant d'inextricables nœuds, que mastiquait une sorte de farine gommeuse. Cette farine, c'était le sagou, substance comestible qui sert principalement à l'alimentation des populations mélanésiennes.

Ned Land se contenta, pour le moment, de couper ces troncs par morceaux, comme il eût fait de bois à brûler, se réservant d'en extraire plus tard la farine, de la passer dans une étoffe afin de la séparer de ses ligaments fibreux, d'en faire évaporer l'humidité au soleil, et de la laisser durcir dans des moules.

Enfin, à cinq heures du soir, chargés de toutes nos richesses, nous quittions le rivage de l'île, et, une demi-heure après, nous accostions le *Nautilus*. Personne ne parut à notre arrivée. L'énorme cylindre de tôle semblait désert. Les provisions embarquées, je descendis à ma chambre. Je trouvai mon souper prêt. Je mangeai, puis je m'endormis.

Le lendemain, 6 janvier, rien de nouveau à bord. Pas un bruit à l'intérieur, pas un signe de vie. Le canot était resté le long du bord, à la place même où nous l'avions laissé. Nous résolûmes de retourner à l'île Gueboroar. Ned Land espérait être plus heureux que la veille au point de vue du chasseur, et désirait visiter une autre partie de la forêt.

Au lever du soleil, nous étions en route. L'embarcation, enlevée par le flot qui portait à terre, atteignit l'île en peu d'instants.

Nous débarquâmes, et, pensant qu'il valait mieux s'en rapporter à l'instinct du Canadien, nous suivîmes Ned Land dont les longues jambes menaçaient de nous distancer.

Ned Land remonta la côte vers l'ouest, puis, passant à gué quelques lits de torrents, il gagna la haute plaine que bordaient d'admirables forêts. Quelques martins-pêcheurs rôdaient le long des cours d'eau, mais ils ne se laissaient pas approcher. Leur circonspection me prouva que ces volatiles savaient à quoi s'en tenir sur des bipèdes de notre espèce, et j'en conclus que, si l'île n'était pas habitée, du moins, des êtres humains la fréquentaient.

Après avoir traversé une assez grasse prairie, nous arrivâmes à la lisière d'un petit bois qu'animaient le chant et le vol d'un grand nombre d'oiseaux.

—Ce ne sont encore que des oiseaux, dit Conseil.

—Mais il y en a qui se mangent ! répondit le harponneur.

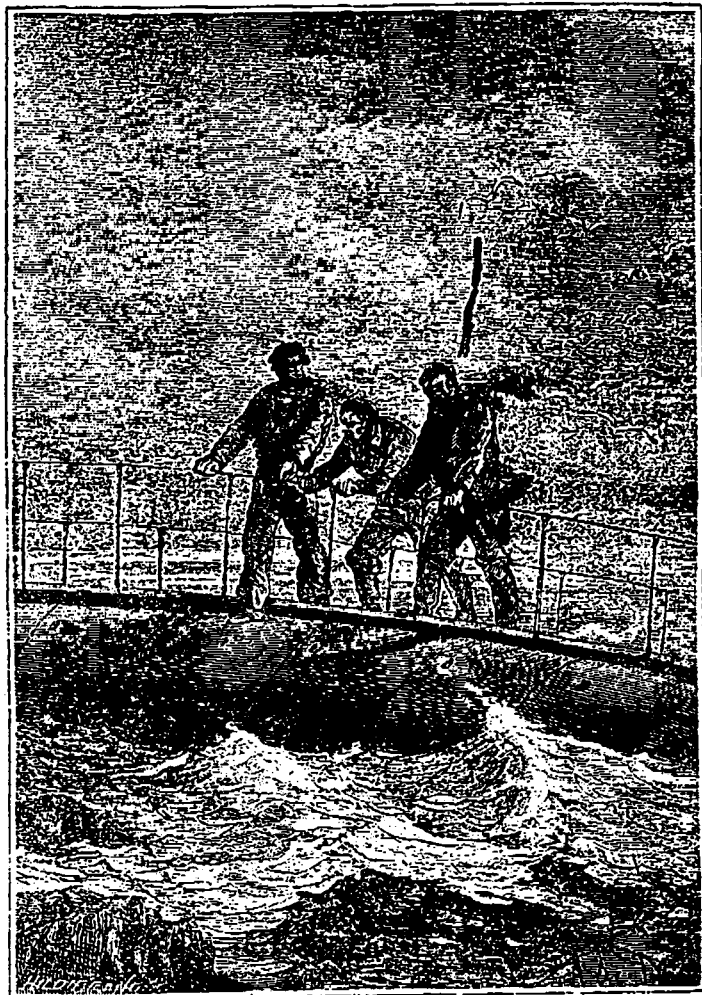
—Point, ami Ned, répliqua Conseil, car je ne vois là que de simples perroquets.

—Ami Conseil, répondit gravement Ned, le perroquet est le faisan de ceux qui n'ont pas autre chose à manger.

—Et j'ajouterais, dis-je, que cet oiseau, convenablement préparé, vaut son coup de fourchette."

En effet, sous l'épais feuillage de ce bois, tout un monde de perroquets voltigeait de branche en branche, n'attendant qu'une éducation plus soignée pour parler la langue humaine. Pour le moment, ils caquetaient en compagnie de perruches de toutes couleurs, de graves kakatouas, qui semblaient méditer quelque problème philosophique, tandis que des loris d'un rouge éclatant passaient comme un morceau d'étamine emporté par la brise, au milieu de kalaos au vol bruyant, de papaous peints des plus fines nuances de l'azur, et de toute une variété de volatiles charmants, mais généralement peu comestibles.

Cependant, un oiseau particulier à ces terres, et qui n'a jamais dépassé la limite des îles d'Arrou et des îles des Papouas, manquait à cette collection. Mais le sort me réservait de l'admirer avant peu.



Le *Nautilus* venait de toucher.—Page 39

Après avoir traversé un taillis de médiocre épaisseur, nous avons retrouvé une plaine obstruée de buissons. Je vis alors s'enlever de magnifiques oiseaux que la disposition de leurs longues plumes obligerait à se diriger contre le vent. Leur vol ondulé, la grâce de leurs courbes aériennes, le chatoiement de leurs couleurs, attirèrent et charmaient le regard. Je n'eus pas de peine à les reconnaître.

—Des oiseaux de paradis ! m'écriai-je.

—Ordre des passereaux, section des clystomores, répondit Conseil.

—Famille des perdreaux ? demanda Ned Land.

—Je ne crois pas, maître Land. Néanmoins, je compte sur votre adresse pour attraper un de ces charmants produits de la nature tropicale !

—On essaiera, monsieur le professeur, quoique je sois plus habitué à manier le harpon que le fusil."

Les Malais, qui font un grand commerce de ces oiseaux avec les Chinois, ont, pour les prendre, divers moyens que nous ne pouvions

employer. Tantôt ils disposent des lacets au sommet des arbres élevés que les paradisiens habitent de préférence. Tantôt ils s'en emparent avec une glu tenace qui paralyse leurs mouvements. Ils vont même jusqu'à empoisonner les fontaines où ces oiseaux ont l'habitude de boire. Quant à nous, nous étions réduits à les tirer au vol, ce qui nous laissait peu de chances de les atteindre. Et en effet, nous épuisâmes vainement une partie de nos munitions.

Vers onze heures du matin, le premier plan des montagnes qui forment le centre de l'île était franchi, et nous n'avions encore rien tué. La faim nous aiguillonnait. Les chasseurs s'étaient fiés au produit de leur chasse, et ils avaient eu tort. Très heureusement, Conseil, à sa grande surprise, fit un coup double et assura le déjeuner. Il abattit un pigeon blanc et un ramier, qui, lestement plumés et suspendus à une brochette, rôtièrent devant un feu ardent de bois mort. Pendant que ces intéressants animaux cuisaient, Ned prépara des fruits de l'artocarpus. Puis, le pigeon et le ramier furent dévorés jusqu'aux os et déclarés excellents. La muscade, dont ils ont l'habitude de se gaver, parfume leur chair et en fait un manger délicieux.

—C'est comme si les poulardes se nourrissaient de truffes, dit Conseil.

—Et maintenant, Ned, que vous manque-t-il ? demandai-je au Canadien.

—Un gibier à quatre pattes, M. Aronnax, répondit Ned Land. Tous ces pigeons ne sont que hors-d'œuvre et amusettes de la bouche ! Aussi, tant que je n'aurai pas tué un animal à côtelettes, je ne serai pas content !

—Ni moi, Ned, si je n'attrape pas un paradisiens.

—Continuons donc la chasse, répondit Conseil, mais en revenant vers la mer. Nous sommes arrivés aux premières pentes des montagnes, et je pense qu'il vaut mieux regagner la région des forêts.

C'était un avis sensé et il fut suivi. Après une heure de marche, nous avons atteint une véritable forêt de sagoutiers. Quelques serpents inoffensifs fuyaient sous nos pas. Les oiseaux de paradis se dérobaient à notre approche, et véritablement, je désespérais de les atteindre, lorsque Conseil, qui marchait en avant, se baissa soudain, poussa un cri de triomphe, et revint à moi, rapportant un magnifique paradisiens.

—Ah ! bravo ! Conseil, m'écriai-je.

—Monsieur est bien bon, répondit Conseil.

—Mais non, mon garçon. Tu as fait là un coup de maître. Prendre un de ces oiseaux vivants, et le prendre à la main !

—Si monsieur veut l'examiner de près, il verra que je n'ai pas eu grand mérite.

—Et pourquoi, Conseil ?

—Parce que cet oiseau est ivre comme une caille.

—Ivre ?

—Oui, monsieur, ivre des muscades qu'il dévorait sous le muscadier où je l'ai pris. Voyez, ami Ned, voyez les monstrueux effets de l'intempérance !

—Mille diables ! riposta le Canadien, pour ce que j'ai bu de gin depuis deux mois, ce n'est pas la peine de me le reprocher.

Cependant, j'examinais le curieux oiseau. Conseil ne se trompait pas. Le paradisiens, enivré par le suc capiteux, était réduit à l'impuissance. Il ne pouvait voler. Il marchait à peine. Mais cela m'inquiéta peu, et je le laissai couver ses muscades.

Cet oiseau appartenait à la plus belle des huit espèces que l'on compte en Papouasie et dans les îles voisines. C'était le paradisiens "grand-émeraude," l'un des plus rares. Il mesurait trois décimètres de longueur. Sa tête était relativement petite, ses yeux placés près de l'ouverture du bec, et petits aussi. Mais il offrait une admirable réunion de nuances, étant jaune de bec, brun de pieds et d'ongles, noisette aux ailes empourprées à leurs extrémités, jaune pâle à la tête et sur le derrière du cou, couleur d'émeraude à la gorge, brun marron au ventre et à la poitrine. Deux filets cornés et duveteux s'élevaient au-dessus de sa queue, que prolongeaient de longues plumes très légères, d'une finesse admirable, et ils complétaient l'ensemble de ce merveilleux oiseau que les indigènes ont poétiquement appelé "l'oiseau du soleil."

Je souhaitais vivement de pouvoir ramener à Paris ce superbe spécimen des paradisiens, afin d'en faire don au Jardin des Plantes, qui n'en possède pas un seul vivant.

—C'est donc bien rare ? demanda le Canadien, du ton d'un chasseur qui estime fort peu le gibier au point de vue de l'art.

—Très-rare mon brave compagnon, et surtout très-difficile à prendre vivant. Et même morts, ces oiseaux sont encore l'objet d'un

important trafic. Aussi, de naturels ont-ils imaginé d'en fabriquer comme on fabrique des perles ou des diamants.

—Quoi ! s'écria Conseil, on fait des faux oiseaux de paradis ?

—Oui, Conseil.

—Et monsieur connaît-il le procédé des indigènes ?

—Parfaitement. Les paradisiens, pendant la mousson d'est, perdent ces magnifiques plumes qui entourent leur queue, et que les naturalistes ont appelées plumes subalaires. Ce sont ces plumes que recueillent les faux-monnayeurs en volatiles, et qu'ils adaptent adroitement à quelque pauvre perruche préalablement mutilée. Puis ils teignent la suture, ils vernissent l'oiseau, et ils expédient aux muséums et aux amateurs d'Europe ces produits de leur singulière industrie.

—Bon ! fit Ned Land, si ce n'est pas l'oiseau, se sont toujours ses plumes, et tant que l'objet n'est pas destiné à être mangé, je n'y vois pas grand mal !

Mais si mes désirs étaient satisfaits par la possession de ce paradisiens, ceux du chasseur canadien ne l'étaient pas encore. Heureusement, vers deux heures, Ned Land abattit un magnifique cochon des bois, de ceux que les naturels appellent "bari-outang". L'animal venait à propos pour nous procurer de la vraie viande de quadrupède, et il fut bien reçu. Ned Land se montra très-glorieux de son coup de fusil. Le cochon, touché par la balle électrique, était tombé raide mort.

Le Canadien le dépouilla et le vida proprement, après en avoir retiré une demi-douzaine de côtelettes destinées à fournir une grillade pour le repas du soir. Puis, cette chasse fut reprise, qui devait encore être marquée par les exploits de Ned et de Conseil.

En effet, les deux amis, battant les buissons, firent lever une troupe de kangaroos, qui s'enfuirent en bondissant sur leurs pattes électriques. Mais ces animaux ne s'enfuirent pas si rapidement que la caspule électrique ne put les arrêter dans leur course.

—Ah ! monsieur le professeur, s'écria Ned Land que la rage du chasseur prenait à la tête, quel gibier excellent, cuit à l'étuvée surtout ! Quel approvisionnement pour le *Nautilus* ! Deux ! trois ! cinq à terre ! Et quand je pense que nous dévorons toute cette chair, et que ces imbéciles du bord n'en aurons pas une miette !

Je crois que, dans l'excès de sa joie, le Canadien, s'il n'avait pas tant parlé, aurait massacré toute la bande ! Mais il se contenta d'une douzaine de ces intéressants marsupiaux, qui forment le premier ordre des mammifères aplacentaires,—nous dit Conseil.

Ces oiseaux étaient de petite taille. C'était une espèce de ces "kangaroos-lapins," qui gisent habituellement dans le creux des arbres, et dont la vélocité est extrême ; mais s'ils sont de médiocre grosseur, ils fournissent, du moins, la chair la plus estimée.

Nous étions très-satisfaits des résultats de notre chasse. Le joyeux Ned se proposait de revenir le lendemain à cette île enchantée, qu'il voulait dépeupler de tous ses quadrupèdes comestibles. Mais il comptait sans les événements.

A six heures du soir, nous avons regagné la plage. Notre canot était échoué à sa place habituelle. Le *Nautilus*, semblable à un long écueil, émergeait des flots à deux milles du rivage.

Ned Land, sans plus tarder, s'occupa de la grande affaire du dîner. Il s'entendait admirablement à toute cette cuisine. Les côtelettes de bari-outang, grillées sur des charbons, répandirent bientôt une délicieuse odeur qui parfuma l'atmosphère !

Mais je m'aperçois que je marche sur les traces du Canadien. Me voici en extase devant une grillade de porc frais ! Que l'on me pardonne, comme j'ai pardonné à maître Land, et pour les mêmes motifs ?

Enfin, le dîner fut excellent. Deux ramiers complétèrent ce menu extraordinaire. La pâte de sagou, le pain de l'artocarpus, quelques mangues, une demi-douzaine d'ananas, et la liqueur fermentée de certaines noix de cocos, nous mirent en joie. Je crois même que les idées de mes dignes compagnons n'avaient pas toute la netteté désirable.

—Si nous ne retournions pas ce soir au *Nautilus* ? dit Conseil.

—Si nous n'y retournions jamais ? ajouta Ned Land.

En ce moment une pierre vint tomber à nos pieds, et coupa court à la proposition du harponneur.

## CHAPITRE XXII

## LA EOUFRE DU CAPITAINE NEMO

Nous avons regardé du côté de la forêt, sans nous lever, ma main s'arrêtant dans son mouvement vers ma bouche, celle de Ned Land achevant son office.

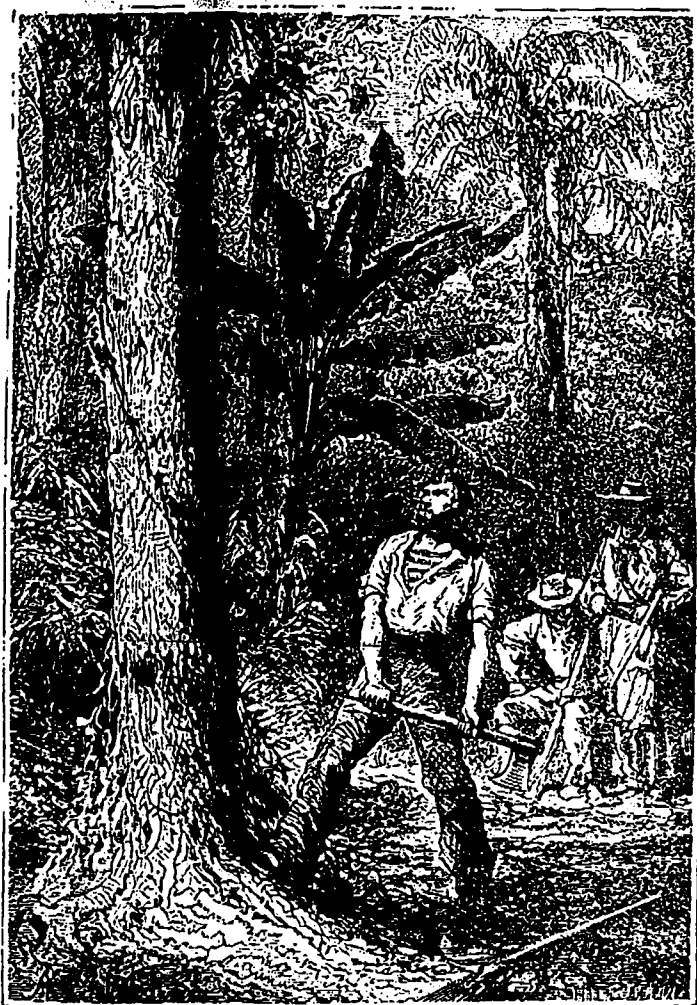
« Une pierre ne tombe pas du ciel, dit Conseil, ou bien elle mérite le nom d'aérolithe. »

Une seconde pierre, soigneusement arrondie, qui enleva de la main de Conseil une savoureuse cuisse de ramier, donna encore plus de poids à son observation.

Levés tous les trois, le fusil à l'épaule, nous étions prêts à répondre à toute attaque.

« Sont-ce des singes ? s'écria Ned Land. »

—A peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages.



Ned Land prit sa hache.—Page 41

—Au canot ! » dis-je en me dirigeant vers la mer.

Il fallait, en effet, battre en retraite, car une vingtaine de naturels, armés d'arcs et de frondes, apparaissaient sur la lisière d'un taillis, qui masquait l'horizon de droite, à cent pas à peine.

Notre canot était échoué à dix toises de nous.

Les sauvages s'approchaient, sans courir, mais ils prodiguaient les démonstrations les plus hostiles. Les pierres et les flèches pleuvaient.

Ned Land n'avait pas voulu abandonner ses provisions, et malgré l'imminence du danger, son cochon d'un côté, ses kangaroos de l'autre, il détalait avec une certaine rapidité.

En deux minutes, nous étions sur la grève. Charger le canot des provisions et des armes, le pousser à la mer, armer les deux avirons, ce fut l'affaire d'un instant. Nous n'avions pas gagné deux encablures, que cent sauvages, hurlant et gesticulant, entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Je regardai si leur apparition attirerait sur la plate-forme quelques hommes du *Nautilus*. Mais non. L'énorme engin, couché au large, demeurait absolument désert,

Vingt minutes plus tard, nous montions à bord. Les panneaux étaient ouverts. Après avoir amarré le canot, nous rentrâmes à l'intérieur du *Nautilus*.

Je descendis au salon, d'où s'échappaient quelques accords. Le capitaine Nemo était là, courbé sur son orgue et plongé dans une extase musicale.

« Capitaine ! » lui dis-je.

Il ne m'entendit pas.

« Capitaine ! » repris-je en le touchant de la main.

Il frissonna, et se retournant :

« Ah ! c'est vous, monsieur le professeur, ? me dit-il. Eh bien ! avez-vous fait bonne classe, avez-vous herborisé avec succès ? »

—Oui, capitaine, répondis-je, mais nous avons malheureusement ramené une troupe de bipèdes dont le voisinage me paraît inquiétant.

—Quels bipèdes ?

—Des sauvages.

—Des sauvages ! répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique. Et vous vous étonnez, monsieur le professeur, qu'ayant mis le pied sur une des terres de ce globe, vous y trouviez des sauvages ? Des sauvages, où n'y en a-t-il pas ? Et d'ailleurs, sont-ils pires que les autres, ceux que vous appelez des sauvages ?

—Mais, capitaine...

—Pour mon compte, monsieur, j'en ai rencontré partout.

—Eh bien, répondis-je, si vous ne voulez pas en recevoir à bord du *Nautilus*, vous ferez bien de prendre quelques précautions.

—Tranquillisez-vous, monsieur le professeur il n'y a pas là de quoi se préoccuper.

—Mais ces naturels sont nombreux

—Combien en avez-vous compté ?

—Une centaine, au moins.

—M. Aronax, répondit le capitaine Nemo, dont les doigts s'étaient replacés sur les touches de l'orgue, quand tous les indigènes de la Papouasie s'étaient réunis sur cette place, le *Nautilus* n'aurait rien à craindre de leurs attaques ! »

Les doigts du capitaine couraient alors sur le clavier de l'instrument, et je remarquai qu'il n'en frappait que les touches noires, ce qui donnait à ses mélodies une couleur essentiellement écossaise. Bientôt, il eut oublié ma présence, et fut plongé dans une rêverie que je ne cherchai plus à dissiper.

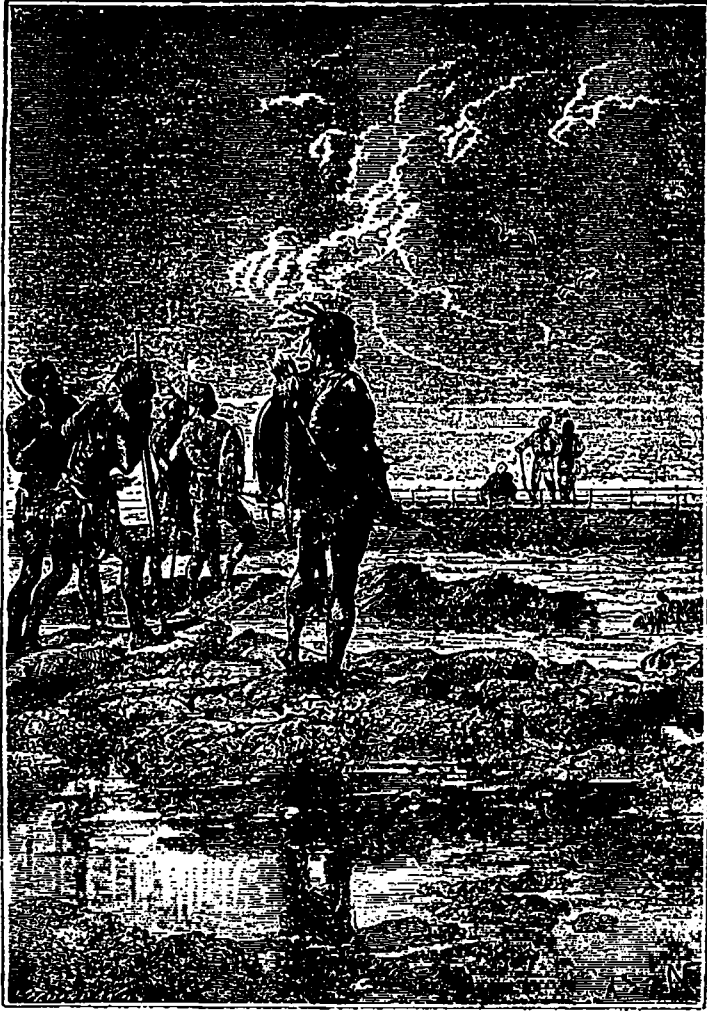
Je remontai sur la plate-forme. La nuit était déjà venue, car, sous cette basse latitude, le soleil se couche rapidement et sans crépuscule. Je n'aperçus plus que confusément l'île Gueboroar. Mais des feux nombreux, allumés sur la plage, attestaient que les naturels ne songeaient pas à la quitter.

Je restai seul ainsi pendant plusieurs heures, tantôt songeant à ces indigènes,—mais sans les redouter autrement, car l'imperturbable confiance du capitaine me gagnait,—tantôt les oubliant, pour admirer les splendeurs de cette nuit des tropiques. Mon souvenir s'envolait vers la France, à la suite de ces étoiles zodiacales qui devaient l'éclairer dans quelques heures. La lune resplendissait au milieu des constellations du zénith. Je pensai alors que ce fidèle et complaisant satellite reviendrait après demain, à cette même place, pour soulever ces ondes et arracher le *Nautilus* à son lit de coraux. Vers minuit, voyant que tout était tranquille sur les flots assombrés aussi bien que sous les arbres du rivage, je regagnai ma cabine, et je m'endormis paisiblement.

La nuit s'écoula sans mésaventure. Les Papouas s'effrayaient, sans doute, à la seule vue du monstre échoué dans la baie, car, les panneaux, restés ouverts, leur eussent offert un accès facile à l'intérieur du *Nautilus*.

A six heures du matin,—8 janvier,—je remontai sur la plate-forme. Les ombres du matin se levaient. L'île montra bientôt à travers les brumes dissipées, ses plages d'abord, ses sommets ensuite.

Les indigènes étaient toujours là, plus nombreux que la veille,—cinq ou six cents peut-être. Quelques-uns profitant de la marée basse, s'étaient avancés sur les têtes de coraux, à moins de deux encablures du *Nautilus*. Je les distinguai facilement. C'étaient bien de véritables Papouas, à taille athlétique, homme de belle race, au front large et élevé, au nez gros mais non épâté, aux dents blanches. Leur chevelure laineuse, teinte en rouge, tranchait sur un corps noir et luisant comme celui des Nubiens. Au lobe de leur oreille, coupé et distendu, pendaient des chapelets en os. Ces sauvages étaient généralement nus. Parmi eux, je remarquai quelques femmes, habillées, de hanches au genou, d'une véritable crinoline d'herbes que soutenait une ceinture végétale. Certains chefs avaient orné leur cou d'un



Ces indigènes rôdèrent près du *Nautilus*.—Page 44

croissant et de colliers de verroteries rouges et blanches. Presque tous, armés d'arcs, de flèches et de boucliers, portaient à leur épaule une sorte de filet contenant ces pierres arrondies que leur fronde lance avec adresse.

Un de ces chefs, assez rapprochés du *Nautilus*, l'examinait avec attention. Ce devait être un "mado" de haut rang, car il se drapait dans une natte en feuilles de bananiers, dentelée sur ses bords et relevée d'éclatantes couleurs.

J'aurais pu facilement abattre cet indigène qui se trouvait à petite portée ; mais je crus qu'il valait mieux attendre des démonstrations véritablement hostiles. Entre Européens et sauvages, il convient que les Européens ripostent et n'attaquent pas.

Pendant tout le temps de la marée basse, ces indigènes rôdèrent près du *Nautilus*, mais ils ne se montrèrent pas bruyants. Je les entendais répéter fréquemment le mot "assai," et à leurs gestes je compris qu'ils m'invitaient à aller à terre, invitation que je crus devoir décliner.

Donc, ce jour-là, le canot ne quitta pas le bord, au grand déplaisir de maître Land qui ne put compléter ses provisions. Cet adroit Canadien employa son temps à préparer les viandes et farines qu'il avait rapportées de l'île Queboroar. Quant aux sauvages, ils regagnèrent la terre vers onze heures du matin, dès que les têtes de corail commencèrent à disparaître sous le flot de la marée montante. Mais je vis leur nombre s'accroître considérablement sur la plage. Il était probable qu'ils venaient des îles voisines ou de la Papouasie proprement dite. Cependant, je n'avais pas aperçu une seule pirogue indigène.

N'ayant rien de mieux à faire, je songai à draguer ces belles eaux limpides, qui laissaient voir à profusion des coquilles, des zoophytes et des plantes pélagiennes. C'était, d'ailleurs, la dernière journée que le *Nautilus* allait passer dans ces parages, si, toutefois, il flottait à la pleine mer du lendemain, suivant la promesse du capitaine Nemo.

J'appelai donc Conseil qui m'apporta une petite drague légère, à peu près semblable à celles qui servent à pêcher les huîtres.

"Et ces sauvages ? me demanda Conseil. N'en déplaise à monsieur, ils ne me semblent pas très méchants !

—Ce sont pourtant des anthropophages, mon garçon.

—On peut être anthropophage et brave homme, répondit Conseil, comme on peut être gourmand et honnête. L'un n'exclut pas l'autre.

—Bon ! Conseil, je t'accorde que ce sont d'honnêtes anthropophages, et qu'ils dévorent honnêtement leurs prisonniers. Cependant, comme je ne tiens pas à être dévoré, même honnêtement, je me tiendrai sur mes gardes, car le commandant du *Nautilus* ne paraît prendre aucune précaution. Et maintenant à l'ouvrage."

Pendant deux heures, notre pêche fut activement conduite, mais sans rapporter aucune rareté. La drague s'emplissait d'oreilles de Midas, de harpes, de mélanies, et particulièrement des plus beaux marteaux que j'eusse vu jusqu'à ce jour. Nous primes aussi quelques noloturies, des huîtres perlières, et une douzaine de petites tortues qui furent réservées pour l'office du bord.

Mais, au moment où je m'y attendais le moins, je mis la main sur une merveille, je devrais dire sur une difformité naturelle, très-rare à rencontrer. Conseil venait de donner un coup de drague, et son appareil remontait chargé de diverses coquilles assez ordinaires, quand, tout d'un coup, il me vit plonger rapidement le bras dans le filet, en retirer un coquillage, et pousser un cri de conchyliologue. C'est-à-dire le cri le plus perçant que puisse produire un gosier humain.

"Eh ! qu'à donc monsieur ? demanda Conseil, très-surpris. Monsieur a-t-il été mordu ?

—Non, mon garçon et cependant, j'eus volontiers payé d'un doigt ma découverte !

—Quelle découverte ?

—Cette coquille, dis-je en montrant l'objet de mon triomphe.

—Mais c'est tout simplement une olive porphyre, genre olive, ordre des pectinibranches, classe des gastéropodes, embranchement des mollusques...

—Oui, Conseil, mais au lieu d'être enroulée de droite à gauche, cette olive tourne de gauche à droite !

—Est-il possible ! s'écria Conseil.

—Oui, mon garçon, c'est une coquille sénestre !

—Une coquille sénestre ! répétait Conseil, le cœur palpitant.

—Regarde sa spire !

—Ah ! monsieur peut m'en croire, dit Conseil en prenant la précieuse coquille d'une main tremblante, mais je n'ai jamais éprouvé une émotion pareille !

Et il y avait de quoi être ému ! On sait, en effet, comme l'ont fait observer les naturalistes, que la dextrosité est une loi de nature. Les astres et leurs satellites, dans leur mouvement de translation et de rotation, se meuvent de droite à gauche. L'homme se sert plus souvent de sa main droite que de sa main gauche, et, conséquemment, ses instruments et ses appareils, escaliers, serrures, ressorts de montres, etc., sont combinés de manière à être employés de droite à gauche. Or, la nature a généralement suivi cette loi pour l'enroulement de ses coquilles. Elles sont toutes dextres, à de rares exceptions, et quand, par hasard, leur spire est sénestre, les amateurs, les payent au poids de l'or.

Conseil et moi, nous étions donc plongés dans la contemplation de notre trésor, et je me promettais bien d'en enrichir le Muséum, quand une pierre, malencontreusement lancée par un indigène, vint briser le précieux objet dans la main de Conseil.

Je poussai un cri de désespoir ! Conseil se jeta sur mon fusil, et visa un sauvage qui balançait sa fronde à dix mètres de lui. Je voulus l'arrêter, mais son comp partit et brisa le bracelet d'annulètes qui pendait au bras de l'indigène.

"Conseil, m'écriai-je, Conseil !

—Eh quoi ! Monsieur ne voit-il pas que ce cannibale a commencé l'attaque ?

—Une coquille ne vaut pas la vie d'un homme ! lui dis-je.

—Ah ! le gueux ! s'écria Conseil, j'aurais mieux aimé qu'il m'eût cassé l'épaule !

Conseil était sincère mais je ne fus pas de son avis. Cependant, la situation avait changé depuis quelques instants, et nous ne nous en étions pas aperçus. Une vingtaine de pirogues entouraient alors le *Nautilus*. Ces pirogues, creusées dans de troncs d'arbre, longues, étroites, bien combinées pour la marche, s'équilibraient au moyen d'un double balancier en bambous qui flottait à la surface de l'eau. Elles étaient manœuvrées par d'adroits pagayeurs à demi-nus, et je ne les vis pas s'avancer sans inquiétude.

# HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

Tout se passa comme à l'ordinaire. Je montai chez nous sans rencontrer personne. Vers huit heures, les Dubourg ouvrirent leur fenêtre en bas sur la rue, pour renouveler l'air. La mère Balais, après souper, descendit leur raconter les histoires du marché. Deux autres voisines vinrent s'asseoir sur le banc à notre porte, causant de la Pâques et de la Trinité, du tronc des pauvres, de la vieille Rosalie, qui recevait tant du bureau de bienfaisance, etc.

Mme Madeleine balaya la chambre, Annette monta travailler pour elle, et, comme je descendais tout craintif, elle me cria :

« Bonjour, Jean-Pierre ! »

Je fus tranquilisé, je bénis le Seigneur de l'aveuglement des autres.

Mais le lendemain, le surlendemain et tout le reste de la semaine, voyant qu'Annette ne faisait pas attention à moi, qu'elle cousait, qu'elle me disait toujours : « Bonjour Jean-Pierre ! » — « Bonsoir, Jean-Pierre ! » ni plus ni moins qu'avant, alors je m'écriai dans le fond de mon cœur :

« Qu'est-ce que ça signifie ? Elle ne m'aime pas du tout ! Elle me parle comme l'année dernière ! »

J'étais désolé, j'aurais voulu la voir changer. Heureusement l'idée me vint que six ou huit mois avant, je n'avais de plaisir qu'à manger des châtaignes avec la grosse Julie Kermann, en me figurant que j'étais amoureux d'elle.

« C'est justement comme Annette, me dis-je, elle ne sait rien, c'est encore une véritable enfant. Mais plus tard, dans six mois, un an, elle verra que je suis un bon ouvrier, que je mérite l'estime d'une honnête fille, et que nous serions heureux d'être mariés ensemble. Le père Antoine a toujours eu de la considération pour moi ; et qu'est-ce que Mme Madeleine peut souhaiter de mieux que de m'avoir pour gendre ? Je ne suis pas riche, mais je gagne mes cinquante sous par jour. M. Nivoi m'estime de plus en plus ; il m'augmentera l'année prochaine, et qui sait ? le bonhomme se fait vieux ; il n'a plus la vivacité de sa jeunesse, il peut avoir besoin de quelqu'un qui le remplace pour aller acheter ses madriers dans les scieries, et pour ses autres affaires autour de la ville. Il lui faudra tôt ou tard un honnête ouvrier, un homme de confiance, capable de mesurer, de calculer, d'établir un devis et de conclure un marché. Si ce n'est pas maintenant, ce sera dans quelques années ; il pourra d'abord me donner un intérêt, ensuite m'associer à ses affaires ; c'est tout simple, c'est tout naturel. Alors, Jean-Pierre, avec ta petite femme, gentille, économe, ton vieux père Antoine, ta belle-mère, madame Madeleine, qui sera devenue raisonnable, et ta bonne vieille mère Balais, qui vous aimera tous et que vous respecterez de plus en plus, alors au milieu de cette famille, quel homme pourra se glorifier d'être plus heureux que toi sur la terre ? Sans parler des enfants, que nous élèverons dans le travail et le bon exemple, et qui feront la joie de tout le monde. »

Je me disais ces choses en rabotant, en sciant, en clouant. Je voyais tout d'avance sous mes yeux ; cela vivait, cela marchait comme sur des roulettes ; et, dans ma joie intérieure j'enlevais des étèles larges comme la main, je serrais les lèvres, je n'entendais plus seulement chanter le Picard, je ne rêvais qu'à mon idée durant des heures et des heures. La voix joyeuse du père Nivoi pouvait seule m'éveiller :

« Hé ! Jean-Pierre, s'écriait-il, halte !... halte !... Tu vas tout déraciner avec ton rabot ; le plancher et le toit en tremblent. En voilà un gaillard qui vous abat de la besogne !... C'est comme une scierie... ça ne s'arrête jamais. »

Alors je riais en m'essuyant le front, et je le regardais tout attendri.

« Oui, disait-il, en prenant une grosse prise selon son habitude,

je suis content de toi, Jean-Pierre ; on trouve rarement un ouvrier aussi courageux.

Ensuite il voyait le travail, et trouvait tout bien ; j'étais sûr d'avoir une augmentation à la fin de l'hiver, et je sentais aussi qu'elle serait méritée, ce qui doublait mon plaisir.

La mère Balais seule avait deviné quelque chose. Souvent, le matin, en me voyant devant mon petit miroir à m'arranger les cheveux, à me faire un joli nœud de cravate, à retrousser mes petites moustaches, à me brosser du haut en bas, plutôt deux fois qu'une, — ce que je n'avais jamais fait avant, — elle me regardait en clignant de l'œil d'un air malin et disait :

« Tu deviens coquet, Jean-Pierre. Hé ! hé ! je voudrais bien savoir pourquoi ça t'a pris tout d'un coup. Oh ! tu es beau, va... Tu n'as pas besoin de tant te regarder... On te trouvera gentil... sois tranquille ! »

Et comme je devenais rouge :

« Il n'y a pas de mal à ça, faisait-elle, au contraire ; il ne faut pas rougir... c'est naturel... ça montre que l'esprit vous vient et qu'on respecte les gens. Moi, j'ai toujours aimé les respects. Un jeune homme qui vous respecte, c'est bien, ça vous flatte ; on pense : « Il est timide, il est tout à fait bien. »

Quand elle me disait des choses pareilles, j'aurais voulu sauter par la fenêtre ; je devinais sa malice, et ça me donnait des fourmis dans le dos.

Mais une seule chose m'inquiétait véritablement, c'était la conscription, qui devait venir un an après. Par bonheur, sous Louis-Philippe, en 1847, on avait la paix ; les remplaçants ne coûtaient pas plus de mille à douze cents francs en Alsace, et d'ailleurs un grand nombre de numéros étaient bons.

Je pouvais gagner, et même en perdant, avec l'aide du vieux maître, en m'engageant à rester, j'aurais trouvé du crédit. Cela pouvait retarder le mariage, mais lorsqu'on a des chances de gagner, et que même en perdant il vous reste de l'espoir, lorsqu'on est amoureux et qu'on voit tout en beau, rien ne vous gêne, rien ne vous arrête ; ce qui vous ennuie, on n'y pense pas, et ce qui pourrait tout renverser d'un coup, vous paraît contraire au bon sens.

X

Un soir, après le travail, je rentrais chez nous ; il faisait encore un peu jour, le soleil s'étendait sur les toits ; la ruelle des Deux-Clefs était sombre, et de loin nos petits fenêtres au rez-de-chaussée brillaient comme une lanterne. Il devait se passer quelque chose d'extraordinaire à la maison, car madame Madeleine n'avait pas l'habitude de brûler sa chandelle par les deux bouts.

Comme je m'approchais, me demandant :

« Qu'est-ce que cela peut-être ? » la mère Balais sort de l'allée en riant d'un air joyeux :

« Dépêche-toi, Jean-Pierre, c'est grande fête ce soir. »

Et presque aussitôt, Annette, sur le pas de la porte, me dit :

« Ah ! Jean-Pierre, si tu savais... la tante Jacqueline vient de mourir. »

Alors j'entre tout surpris ; des choses pareilles vous étonnent, on ne voit pas tout de suite les grands changements que cela fait. J'entre donc dans la petite chambre basse, et je vois à gauche le vieux métier, qu'on a reculé contre le mur, — les écheveaux, les pièces de toile, et même les perches à crochets par-dessus, pêle-mêle, pour faire de la place ; — et à droite, près du poêle, la table déjà mise, avec une belle nappe blanche, sept ou huit couverts autour, et trois chandelles qui brillent, garnies de fraises en papier dans la bobèche.

La cuisine était en feu. La mère Rivel, qui passait pour une bonne cuisinière, et qui même avait cuisiné douze ans chez Bischof, à l'hôtel de l'Aigle, avant son mariage, la mère Rivel aidait madame Madeleine. Elles avaient un grand plat de saucisses au bord de l'armoire, une dinde farcie à la broche, et quelques bouteilles de vin cacheté sur le buffet.

Enfin c'était une véritable noce, comme je n'en avais jamais vu. Le père Antoine, assis sur son banc, les jambes croisées, me tendait les bras en s'écriant :

« Jean-Pierre, cette pauvre vieille tante Jacqueline est partie ; elle n'a pas eu le temps de rien donner à l'église. Quelle chance ! »

Voilà pourtant ce qu'un honnête homme, un homme de cœur, est capable de penser quand la richesse arrive. — Il m'embrassait, et quelques secondes après, il me dit :

“ Va t'habiller ! Je vais aussi mettre mon bel habit marron. Le capitaine Florentin et sa femme, madame Frentzel, la mère Balais, et mon vieux camarade Villon, l'armurier, sont invités ce soir. Si nous avons su, j'aurais fait aussi prévenir Nivoi, mais la nouvelle n'est arrivée que sur les trois heures. ”

Alors il ne put s'empêcher de rire, en disant :

“ Dieu merci, j'en ai tissé des aunes de toile, j'en ai fait ma bonne part, j'en avais assez ! ”

Il levait les mains. Annette, déjà toute habillée, disait :

“ Ah ! maintenant je puis dire aussi : J'avais assez de la couture. ”

Et madame Madeleine, de la cuisine, criait :

“ Oui, oui, il était temps ! Mais nous allons pouvoir nous donner nos aises.—Madame Rivel, mettez du beurre dans la casserole. Voici le sel et le poivre. Il ne faut plus rien épargner. ”

Je sortis au milieu de tous ces propos, bien content de savoir que la mère Balais était invitée. Je me réjouissais du bonheur des Dubourg, et je me fis la barbe, en rêvant à tout cela, me figurant bien que madame Madeleine allait devenir plus fière, mais sans voir jusqu'où pouvait s'étendre ma folie.

Enfin, après avoir mis une chemise blanche et mes beaux habits, je descendis. La chambre était déjà pleine d'invités. Le capitaine Florentin riait tout haut :

“ Ha ! ha ! ha ! disait-il, quelle bonne idée cette vieille tante a eue d'amasser pour vous ! Vous méritiez bien ça, monsieur Dubourg. ”

Et le père Antoine expliquait comment la chose s'était faite. Il avait mis sa grande capote marron, sa grosse cravate noire ; le col de sa chemise lui remontait jusqu'au haut des oreilles, et de temps en temps il s'écriait, en prenant un air grave :

“ C'était une bonne femme !... Oui, nous la plaignons bien... Mais voyez pourtant la justice, monsieur Florentin ; elle en voulait à Madeleine à cause de son mariage avec un simple ouvrier ; elle amassait pour l'Eglise, et, dans les plus mauvais jours, jamais l'idée ne lui serait venue de nous donner un liard. Mais il faut que tout finisse par être juste ; maintenant, tout va nous revenir. La justice en ce monde est pourtant quelque chose d'admirable. ”

—Oh ! criait madame Madeleine de la cuisine, et nous ferons dire des messes. Le seigneur est juste à la fin des fins. ”

Annette avait pensé tout de suite qu'il faudrait des habits de deuil.

La mère Balais descendit dans sa belle robe à grandes fleurs vertes. Madame Frentzel, petite et ronde comme un œuf, était la plus maligne ; elle faisait semblant de croire à la désolation de madame Madeleine, et disait :

“ Il faut se consoler... il faut se consoler... nous sommes tous mortels !... ”

Le père Villon arriva le dernier. C'était un fin renard, et qui paraissait grave en entrant, mais quand il s'aperçut qu'on ne pleurerait pas la tante, alors il rit et dit au père Antoine :

“ Mon pauvre vieux Dubourg, je me souhaiterais un petit malheur comme le vôtre : un oncle ou bien une tante de quatre-vingt-dix-neuf ans et trois quarts, avec des arpents, des houblonnières, des vignes, n'importe ! La plantation ne me ferait rien ; j'accepterais tout en gros, les yeux fermés. ”

Ils prirent ensemble une bonne prise, en souriant.

Madame Madeleine, étant aller s'habiller, revint au moment où la mère Rivel servait les saucisses, et l'on se mit à table.

Tout le monde avait bon appétit. Tantôt on parlait des vertus de la tante, tantôt des prés, des vergers, de la houblonnière. Et puis on plaignait le malheureux sort des gens, qui sont forcés de tout abandonner à la fin de leurs jours.

Le capitaine Florentin disait qu'on héritait aussi dans les régiments, après chaque bataille, et qu'on vendait les effets des morts à l'encan. Mais le principal, c'était toujours les prés, les vergers, et l'argent placé sur bonne hypothèque.

“ Nous irons voir tout cela demain, disait le père Antoine. On aura posé les scellés... mais nous sommes les plus proches parents... Madeleine était la seule nièce. ”

—Oui, disait madame Madeleine, ma mère n'avait qu'une sœur, la pauvre tante Jacqueline de Saint-Witt ; et moi je n'avais ni frère ni sœur, j'étais unique. ”

Alors on admirait cela.

Moi j'écoutais. Jamais cette tante Jacqueline n'était venue voir les Dubourg, je ne la connaissais pas, je ne pouvais donc pas beaucoup la plaindre ; et la suite de l'héritage ne me venait pas non plus à l'esprit, j'étais content.

Mais vers la fin du souper, quand madame Madeleine se

mit à dire :—que maintenant, Dieu merci, la famille des Dubourg allait avoir son véritable rang ; que mademoiselle Annette, leur fille unique, n'aurait plus besoin d'aller habiller des personnes qui valaient moins qu'elle ; que plus d'un ingénieur, plus d'un avocat, plus d'un notaire serait heureux de l'obtenir en mariage ; qu'elle serait une dame, aussi bien que madame une telle, qui n'avait pas le quart de leurs biens ; que ce n'était pas difficile d'apprendre à porter chapeau, à mettre des châles et des dentelles ; qu'Annette le saurait bien vite... quand j'entendis cela, et que je vis que c'était la pure vérité, tout à coup je regardai Annette, qui riait en entendant ces belles choses, et, malgré le vin que j'avais bu, je me sentis froid. Au même instant la mère Balais me jetait un coup d'oeil si triste, que j'aurais voulu pousser un cri et me sauver de là.

Ce qui m'étonne, c'est d'avoir eu la force de cacher mon trouble. Mais on trinquait, on buvait à la santé des braves gens ; on regardait le père Villon découper la dinde et sortir les châtaignes, de sorte que pour les autres ma pâleur et mon désespoir n'étaient rien. La mère Balais, seule avait tout compris. Elle ne répondit qu'un mot à Mme Madeleine en souriant :

“ Oui, dit-elle, vous avez bien raison, Mme Dubourg, il est mille fois plus facile d'apprendre à mettre des châles et des chapeaux, que d'apprendre à s'en passer, quand on en a porté longtemps. ”

Les autres riaient.

Je buvais coup sur coup. J'avais besoin de cela pour me soutenir.

Ce souper dura jusque vers onze heures. Alors tout le monde partit. Le père Antoine, sur la porte, avec la chandelle allumée, criait :

“ Bonne nuit ! Bonne nuit ! ”

Et le capitaine Florentin, appuyé sur Mme Frentzel, s'en allait dans la ruelle sombre, répondant par des éclats de rire et des : “ Bonsoir, la compagnie !... Ha ! ha ! ha ! ça va bien !... ”

Moi, je montai dans ma chambre. La mère Balais me suivait sans dire un mot. Maintenant je voyais clair, je savais que toutes mes espérances étaient perdues.

En haut, je battis le briquet, j'allumai nos deux lampes et je dis : “ Bonsoir, mère Balais. ”

—Bonne nuit, mon enfant, répondit-elle. ”

J'entrai dans mon cabinet en refermant la porte. Ensuite, seul, assis sur mon lit, en face de ma lampe, je fis des réflexions terribles qui ne finissaient plus. Je me rappelai tout ce qui m'était arrivé depuis le commencement de ma vie... Je maudis mon sort !... Je me rappelai ce qu'avait dit la veuve Rochard : “ qu'il aurait mieux valu pour moi suivre mon père ! ” et je trouvai qu'elle avait raison.

Ce qui m'avait paru si heureux, lorsque la mère Balais était venue me prendre, me parut le plus grand malheur : “ Elle n'avait qu'à me laisser, m'écriai-je en moi-même, je serais mort de froid... Tant mieux ! Ou, si j'avais résisté, je serais bûcheron, ségare, hardier, schlitteur ; je couperais des troncs, je mangerais de la viande une fois l'an, je serais à moitié nu, je souffrirais le froid, la neige, le vent, la pluie... qu'est-ce que cela fait ? Je ne connaîtrais rien d'autre : je ne serais pas si misérable ! Maintenant tout est fini. J'étais bien fou de croire qu'Annette pourrait m'aimer ; elle ne pense qu'à devenir une dame ; Mme Madeleine ne rêve que d'ingénieurs, d'avocats, de notaires ; M. Dubourg n'a pas de courage, il fait ce qu'on veut ! ”

Toutes ces idées me passaient par la tête comme une rivière débordée. Les heures sonnaient, je ne bougeais pas ; j'aurais voulu pleurer, mais le temps des pleurs était passé ; je sentais un poids sur ma poitrine qui m'écrasait le cœur ; c'était mille fois pire que de sangloter.

Au petit jour, je me levai pour sortir. En passant, la mère Balais, qui venait de mettre un jupon me cria :

“ Jean-Pierre, tu sors ? ”

—Oui, lui répondis-je, l'ouvrage est pressé ; M. Nivoi m'a dit de revenir aussitôt le jour... Je déjeunerai là-bas. ”

—C'est bien, fit-elle. ”

Je descendis et je me mis à courir la ville au hasard. Les portes et les volets étaient encore fermés ; les ouvriers des champs portaient la pioche sur l'épaule.

“ Bonjour, Jean-Pierre. ”

—Bonjour, leur disais-je. ”

J'avais besoin de fraîcheur, cela me faisait du bien.

A six heures, j'allai comme à l'ordinaire me remettre à mon travail. M. Nivoi vint à l'atelier. Je lui racontai l'héritage des Dubourg. Il trouva que c'était heureux, et dit que ces braves gens



méritaient un pareil bonheur, surtout le père Antoine. Je ne répondis pas, le chagrin m'accablait.

A midi, je sortis ; mais au lieu d'aller dîner à la maison, j'entrai dans le cabaret des *Trois-Rois*, boire une bouteille de vin, sans envie de manger. Je retournai prendre la scie et le rabot vers une heure ; la fièvre me consumait.

Le soir, il fallut pourtant aller souper. J'avais ramassé tout mon courage ; par bonheur, en arrivant devant chez nous, la mère Rivel me dit que les Dubourg étaient partis pour Saint-Witt, en voiture. Cela me soulagea ; j'aurais eu de la peine à voir ces gens !

## XI

Je montai notre escalier marche par marche, appuyé sur la rampe, en pensant :

« Pourquoi n'es-tu pas seul au monde ? ce serait bientôt fini ! »

Et comme j'arrivais en haut lentement, j'entendis quelqu'un me dire :

« C'est toi, Jean-Pierre, je t'attends depuis une heure. »

Alors, levant les yeux, je vis la mère Balais, son vieux mouchoir jaune autour de la tête, et son grand bras maigre qui tenait la lampe pour m'éclairer.

« Tu ne montes pas vite, fit-elle. »

—Non, lui dis-je, je suis bien las ! »

Nous étions entrés dans la mansarde, où quelques braises brillaient encore sous la cendre dans le poêle ; la petite table m'attendait aussi, la soupière au milieu, recouverte d'une assiette. La mère Balais m'avança sa chaise et s'assit sur le banc en face. Elle me regardait :

« Je n'ai pas faim, lui dis-je. »

—C'est égal, mange un peu. »

Mais c'était au-dessus de mes forces. Je restais là, les bras pendants, sans avoir le courage de lever ma cuiller. Cela dura bien quelques minutes, et tout à coup la mère Balais me dit avec douceur :

« Tu l'aimes depuis longtemps ? fit-elle. »

—Depuis toujours, mère Balais, lui répondis-je, depuis toujours ; mais principalement depuis le commencement du printemps. »

Et je lui racontai ma surprise, le jour où le Picard et moi nous l'avions vue passer dans la rue de la Fontaine ; comme je l'avais trouvée belle d'un coup, tellement belle que ma vue en était éblouie, et que je frissonnais en moi-même sans oser lever les yeux ; comme elle s'était penchée à la fenêtre de l'atelier, en criant : « Hé ! vous travaillez donc toujours, M. Jean-Pierre ? » et mon grand trouble, mes craintes en rentrant le soir ; puis mes espérances... l'idée qu'elle pourrait m'aimer un jour... que c'était presque sûr... et qu'alors j'enverrais la bonne mère Balais, un matin, faire ma déclaration, et que...

Mais je ne pus continuer. Ces pensées m'étouffaient, et je me remis à pleurer comme un enfant.

La mère Balais, pendant que je parlais, m'écoutait et disait tout bas :

« Oui... oui... c'est ça... c'est toujours comme ça !... Et l'on est heureux... bien heureux !... Et tout serait arrivé comme tu dis, Jean-Pierre ; Annette t'aurait aimé, elle aurait vu que tu méritais son amour, elle aurait vu que pas un autre, à Saverne, n'était un aussi brave garçon que toi... Je dis brave et beau ! car c'est la vérité ! Tout serait arrivé dans l'ordre, et nous aurions tous été réunis dans la joie ; la vieille Balais aurait bercé les enfants, elle se serait promené toute fière, le petit poupon sur le bras... Ah ! quel malheur ! »

Et, m'entendant pleurer, elle s'écriait :

« Et c'est ce gueux d'argent qui fait tout le mal... Ah ! gueux d'argent, quand tu viens par une porte, le bonheur s'en va de l'autre. —Ce matin ils sont partis pour le voir, leur argent. Ils avaient avec eux ce grand pendentif de Breslau, cette espèce d'avocat de deux liards, ses gros favoris bien peignés et sa moustache cirée comme un tambour-major. Ils l'emmenent pour estimer les biens ; et lui, le gueux, il est déjà sur la piste de la dot !... Quels imbéciles, ces Dubourg ! »

En entendant cela, je regardais la mère Balais toute pâle ; mais elle ne faisait plus attention qu'à sa propre désolation, et s'écriait, ses deux grands bras maigres en l'air :

« Ah ! les imbéciles, ils se croient riches maintenant... Ils pensent qu'ils ne verront jamais le fond du sac ! Madeleine et la petite Annette m'ont aussi invitée ce matin... Elles voulaient me faire voir leur argen-

terie, leurs bijoux, mais je n'ai pas voulu... Tout cela n'est pas assez riche pour mes yeux... J'en ai vu bien d'autres !... Qu'est-ce que leur héritage ? De la misère auprès de ce que Marianne Balais peut se vanter d'avoir eu dans son temps ! Ah !... nous en avons hérité en Espagne... nous en avons hérité des colliers de perles et de diamants, des chapelets de sequins, des piastres doubles et quadruples, or fin, vert et rouge ; et des voitures de meubles, d'habits, de chasubles qui reluisaient comme le soleil, de saints ciboires, de vieux tableaux qui valaient des mille et des mille francs... Et qu'est-ce que nous en avons fait ? Nous avons fait comme ces Dubourg ont l'air de vouloir faire : nous avons tout avalé, tout dépensé, tout jeté par les fenêtres... Oui !... Et la mère Balais que tu vois, Jean-Pierre, sans se glorifier, était encore une autre femme que Mlle Annette ; elle avait d'autres cheveux, d'autres yeux, d'autres dents ; elle était grande et belle ; Balais en était fier, il pouvait en être fier devant toute l'armée. Eh bien ! de tout ça, qu'est-ce qui reste ? »

Combien de fois elle m'avait raconté ses malheurs, et puis le mal des autres ne guérit pas le nôtre

L'idée de ce Breslau m'avait retourné le sang ; je restais la tête sur la table, songeant à ce que j'avais déjà souffert sans justice, et me disant :

« Pourquoi, malheureux, es-tu dans ce monde ? »

Elle avait aussi fini par se taire ; et le silence durait depuis quelque temps, quand je sentis qu'elle se penchait en me prenant la tête dans ses mains, et qu'elle m'embrassait.

« Tu ne parles pas, Jean-Pierre, disait-elle tout bas. Tu souffres trop, n'est-ce pas, mon pauvre enfant ? Il faut pourtant savoir à cette heure ce que nous allons faire. »

—Il faut que je parte, lui dis-je sans bouger, il faut que je m'en aille !

—Que tu t'en ailles ! dit-elle tremblante ; où donc ?

—Loin... bien loin !...

—Oh ! non, s'écria la brave femme, tu ne peux pas t'en aller... c'est trop, Jean-Pierre... Et moi, je ne peux pourtant pas te suivre... je suis trop vieille maintenant. »

Alors je levai la tête en la regardant comme un désespéré. Les cheveux me dressaient sur le front, et je lui dis :

« Si vous voulez, je resterai... Mais s'il arrive, l'autre... si je le vois... malheur ! tout sera fini ! »

Et comme elle me regardais dans l'étonnement de l'épouvante, je lui tendis les bras en m'écriant :

« Oh ! mère Balais, pardonnez-moi... Je vous aime, je vous aime plus que ma vie !... Je vous dois tout. Je voulais rester... soutenir votre vieillesse... C'était mon bonheur de penser à cela. Mais si je vois l'autre, je le tuerais !... »

Il faut que ma figure ait eu quelque chose de bien désolé, car cette pauvre vieille mère se mit à fondre en larmes. En même temps, elle criait :

« Tu as raison, Jean-Pierre, oui, tu as raison... Je te connais !... »

A quoi donc est-ce que je pensais ? Mon Dieu ! Si ce n'était pas celui-là, ce serait un autre. Tu partiras... oui, Jean-Pierre, tu as raison ! Et ne crains rien, va, nous nous reverrons... je ne suis pas si vieille qu'on pense ; je conservé de la force encore pour dix, quinze ans... Nous serons encore ensemble... plus tard... plus tard !... C'est moi qui veux te choisir une femme, une brave femme ; et les petits enfants nous les aurons tout de même... Seulement il faut du courage... il faut du temps ! »

Nous nous tenions embrassés, et nous sanglotions tous les deux.

« Vous êtes ma mère ! lui disais-je. »

—Oui, je suis ta bonne vieille mère Balais, faisait-elle. Je n'ai plus que toi, toute ma joie est en toi. Tu vas partir... c'est dur !... Tu iras à Paris... tu deviendras un bon ouvrier ; et qui sait... j'irai peut-être... oui, j'irai si c'est possible... un jour !... Nivoi m'a déjà dit que tu devrais aller à Paris ; je ne voulais pas, j'avais d'autres idées ; maintenant je suis contente. J'irai voir Nivoi, tu n'as pas besoin de t'en mêler. »

D'entendre cette brave femme, si ferme, si courageuse, sangloter, cela m'arrachait le cœur. Jamais je n'aurais cru pouvoir supporter une chose pareille.

A la fin, elle ne disait plus rien ; et ses deux longues mains sur la figure, les coudes sur la table, elle rêvait à ses misères depuis trente ans ; les larmes lui coulaient lentement sur les joues, sans un seul soupir.

Moi, voyant cela, j'aurais tout voulu détruire. Je prenais le genre humain en horreur, et moi-même, et tous ceux que je connais-

sais. Des mille et mille pensées me traversaient l'esprit ; je trouvais tout abominable.

Onze heures sonnèrent au milieu de ce grand silence ; alors la pauvre vieille fit un soupir, et sortit son mouchoir de sa poche pour s'essuyer la figure, en disant :

—Eh bien ! Jean-Pierre... bonsoir, mon enfant !

Je ne pus retenir un cri, et je tombai de nouveau dans ses bras en répétant :

—Pardonnez-moi, mère Balais, pardonnez-moi !

—Mais tu n'as rien fait, disait-elle, tu n'es cause de rien, mon pauvre enfant, je te pardonne de bon cœur. C'est le mauvais sort ! Si je pouvais t'en donner un meilleur que le mien, va, ça me serait bien égal de souffrir un peu plus... Mais il est temps d'aller nous coucher. Embrasse-moi encore une fois et allons nous coucher.

Alors, l'ayant embrassée longtemps, je rentrai dans ma chambre et je m'étendis sur mon lit, dans la désolation. Quelques instants après, je vis aux fentes de la porte que la mère Balais venait de souffler la lampe.

Ces choses se passaient au mois de juin 1842 : je ne les oublierai jamais !

## XII

J'ai souvent pensé que les femmes ont plus de courage que nous, dans les grands chagrins de la vie ; au lieu de se laisser abattre, elles soutiennent encore nos forces et nous relèvent le cœur. Mais c'est égal, les femmes comme la mère Balais sont rares. Le lendemain, elle paraissait déjà plus ferme, et pendant le déjeuner elle me dit :

—Ecoute, Jean-Pierre, j'ai beaucoup réfléchi cette nuit, et maintenant tout cela me paraît très bien. Dans le premier moment, l'idée de te voir partir m'a porté un coup ; mais tôt ou tard il aurait fallu prendre la même résolution. Qu'est-ce que tu peux apprendre ici ? Ce n'est pas à Saverne qu'on peut devenir un bon ouvrier ; il faut voir le monde, il faut regarder l'ouvrage des maîtres. Et puis la conscription nous aurait gênés ; c'était un moment bien difficile à passer.

Elle parlait de la sorte d'un air tranquille, et moi je faisais semblant de la croire ; mais je voyais bien, à ses yeux pleins de larmes et à sa voix tremblante, qu'elle disait cela pour me consoler.

Enfin elle mit son châle et sortit en me disant :

—Je vais chez Nivoi.

C'était un dimanche. Longtemps j'attendis son retour, songeant à nos misères. On sonnait à l'église pour la messe, et les souvenirs du bon temps, quand j'étais assis devant le chœur, à côté de la petite Annette, me revenaient : le chant des orgues, notre sortie au milieu de la foule, le contentement de la famille en rentrant pour dresser la table ; la mère Balais qui me disait dans l'allée : " Arrive, nous avons quelque chose de bon ! " et la petite Annette qui criait : " Nous avons aussi quelque chose de bon. " Ah ! c'était encore la veille... Que le bonheur passe vite, mon Dieu ! qu'il passe vite et qu'on souffre en y pensant plus tard !

Vers onze heures, la mère Balais rentra.

—J'ai tout arrangé, dit-elle. Nivoi trouve tout bien. Il aurait voulu te garder jusqu'à la fin du mois, pour avoir le temps de chercher un autre ouvrier ; mais il est si content de te voir suivre ses conseils, que le reste ne lui fait rien. Voici ton arriéré, qu'il m'a remis tout de suite, ce sera pour la route ; et j'ai retenu ta place à la diligence en passant, pour demain soir à cinq heures ; voici le billet. Tout va bien. Maintenant je vais chercher ce qu'il te faut ; des chemises neuves, deux bonnes paires de souliers, c'est le principal.

—Ah ! mère Balais, lui dis-je, quel courage vous avez !

—Bah ! fit-elle, quand on est décidé, Jean-Pierre, il vaut mieux aller vite. J'ai voyagé, Dieu merci ! je sais ce qu'il faut.

Elle avait l'air de me sourire ; moi, tout ce que je pouvais faire, c'était de ne pas sangloter. Il fallut pourtant se mettre à table, et se donner l'air de dîner comme tous les jours. Nous n'osions pas nous regarder l'un l'autre, et pour chaque parole il fallait se raffermir d'avance de peur d'éclater d'un coup.

À la fin elle me dit :

—Est-ce que tu n'iras pas voir M. Vassereau, Jean-Pierre ? Tu sais qu'il t'aime bien.

Et je lui répondis tout de suite :

—J'y vais. Oui, mère Balais, j'aurais été capable de l'oublier.

En même temps, je pris mon chapeau et je descendis. J'étais content de sortir, car de rester là, sans pouvoir crier, c'était trop

terrible. À la porte des Dubourg, la mauvaise idée me vint de tout casser. Ce n'est pas seulement à cause de moi, c'est principalement à cause de cette bonne, de cette brave mère Balais, que je leur en voulais. Mais aussitôt, pensant qu'ils se moquaient bien à cette heure de leur vieille baraque, je sortis ; et me rappelant que j'allais voir M. Vassereau, un des hommes que je respectais, le plus en ville, cela me rendit un peu de calme.

Il faisait très-chaud. Dans la ruelle des Orties, derrière les jardins, tout bourdonnait le long des haies touffues. Ces choses sont encore sous mes yeux !

Quelques instants après j'arrivais dans la petite cour, et, en haut, sur le palier, je voyais au fond de la chambre à gauche,—par la porte ouverte au large,—mon vieux maître d'école encore à table, au milieu de sa famille. L'office divin, le temps d'ôter la robe de chaire et la toque, de les suspendre dans la sacristie et de revenir à la maison, avaient retardé son dîner, comme tous les jours de fête.

Il était là tout autre que dans la salle d'école, en bonnet de coton noir et bras de chemise, à cause de la grande chaleur ; il tenait sa petite fille sur un de ses genoux, et lui pelait gravement une pomme.

—Eh ! c'est Clavel, dit-il en m'apercevant au haut de l'escalier.

—Oui, monsieur Vassereau ; je viens prendre congé de vous.

—Ah ! tu t'en vas ?

—Je vais à Paris, monsieur Vassereau ; un ouvrier doit voir Paris au moins une fois.

Il m'avait fait asseoir. La femme et les enfants écoutaient. Lui m'approuvait, disant qu'il avait toujours été content de moi, et que ma visite lui faisait plaisir.

—Conduits-toi bien, disait-il, conserve le respect de la religion, n'oublies pas tes devoirs de bon chrétien, et tu réussiras.

Enfin, au bout d'une demi-heure, comme je me levais, il me conduisit jusqu'à la porte, en m'embrassant ; ce qui me soulagea le cœur, car l'estime et l'amitié des honnêtes gens vous font toujours du bien.

—Bon voyage, Clavel ! dit-il encore du haut de l'escalier : bon voyage et bonne santé !

—Merci, M. Vassereau.

Et je remontai la ruelle, heureux d'avoir reçu les bons souhaits d'un si brave homme.

Il pouvait être alors deux heures. Je voulus profiter du restant de la journée pour aller voir aussi M. Nivoi. Je redescendis donc la ruelle jusqu'à la place de la Fontaine ; et le vieux menuisier, qui se trouvait avec son ami Panard, dans la chambre au-dessus de notre atelier,—pendant que les hussards, en bas, chantaient, riaient, buvaient, et jouaient aux quilles le long du magasin de bois,—le vieux menuisier qui me voyait venir de loin, comme je passais sous sa fenêtre, me cria :

—Jean-Pierre, par ici !

Je traversai l'atelier et je montai. La bouteille était là comme toujours, entre les deux verres à moitié pleins.

—Un verre, Marguerite ! criaient M. Nivoi dans l'escalier.

Et me voyant entrer :

—Eh bien ! tu pars ! s'écria-t-il ; à la bonne heure !

Je saluai M. Panard, qui me dit aussi que j'avais raison. Ensuite, Mme Marguerite ayant apporté un verre, on le remplit et nous bûmes à notre santé.

—Vois-tu, Jean-Pierre, me disait M. Nivoi, c'est à Paris qu'un bon ouvrier doit aller ; c'est là qu'il apprend son état à fond. Les plus malins en province, ceux qui se croient uniques, sont étonnés, en arrivant là-bas, d'en trouver par douzaines de leur espèce, et beaucoup d'autres encore capables de leur en remontrer pour enfoncer les chevilles et détacher les êtèles.

—Oui, disait M. Panard, c'est là qu'on peut s'élever. Les étrangers le savent bien, car la ville est pleine d'Allemands, d'Anglais, de Russes, d'Italiens et d'Espagnols qui s'en vont, au bout de quelques années, faire parade chez eux de ce qu'ils ont appris chez nous.

C'étaient deux bons vieux camarades, qui s'entendaient sur tout ; ce que l'un disait, l'autre l'approuvait tout de suite ; et les dimanches ils avaient le nez tout rouge, à force de s'entendre.

Je restai là jusqu'à sept heures. Le père Nivoi voulait me retenir à souper. Quand il apprit que je partais le lendemain à cinq heures, il me promit d'arriver au bureau des messageries, avec une lettre de recommandation pour son ancien patron, M. Braconnéau, rue de la Harpe, No 70.

(A suivre)

# LA FEMME DETECTIVE

## GRAND ROMAN DRAMATIQUE

### TROISIEME PARTIE

#### LE FILS

Quand Mme Rosier eut été montée chez elle et étendue sur son lit, Galoubet dégringola les escaliers et prit ses jambes à son cou, comme il disait, pour aller chercher un médecin qui demeurait dans la maison voisine et qu'il ramena au bout de cinq minutes.

Ce médecin examina la malade très attentivement. — Madame vient d'éprouver une émotion violente, fit-il ensuite, il est indispensable de la saigner, qu'on me donne ce qu'il faut.

Madeleine tout effarée apporta des hardes, des compresses, une cuvette.

Le docteur mit à nu le bras gauche, opéra une ligature, exhiba sa trousse, prit une lancette et piqua la veine.

Le sang coula d'abord goutte à goutte, puis jaillit avec force.

La policière ouvrit les yeux, mais les referma presque aussitôt.

Alors le médecin banda la saignée, il écrivit une ordonnance et la tendit à Madeleine qui pleurait près du lit.

— Ne vous désolerez pas, lui dit-il, votre maîtresse ne court aucun danger.

— Bien vrai, monsieur ?..

— Je vous l'affirme. Elle sera sur pied rapidement. Faites exécuter sans retard cette ordonnance. Vous administrerez la potion à la malade de force s'il le faut, en lui écartant les dents ; une pleine cuiller à bouche toutes les demi-heures, exactement, vous m'entendez bien ?..

Ce fut Sylvain qui répondit :

— Oui, monsieur, toutes les demi-heures, c'est compris... Nous allons rester près de madame, nous lui servirons de gardes-malades, et je me charge de lui donner la potion... Toi, ajouta-t-il en s'adressant à Galoubet, va faire préparer la chose...

— J'y vole...

Galoubet prit l'ordonnance des mains de Madeleine et sortit.

— Maintenant, continua le docteur, si madame reprend connaissance, il faudra l'empêcher de parler. C'est très important. Je reviendrai ce soir... Une cuillerée toutes les demi-heures, un rigoureux silence et ça ira bien...

Ayant ainsi formulé, il s'en alla.

— Puisque vous restez ici, vous n'avez pas besoin de moi... dirent les deux agents à Sylvain qui répondit :

— Rien ne vous empêche de filer... Seulement allez prévenir de ce qui se passe le chef de la sûreté...

— C'est convenu... Nous allons droit à la Préfecture.

Restée seule avec Sylvain Cornu, Madeleine demanda :

— Mais enfin, que s'est-il passé ?

Le détective, qui s'était assis près du chevet de la malade, répliqua :

— Quant à ça, ma brave femme, je ne pourrais pas vous dire...

— Enfin, vous avez vu...

— Rien du tout...

— Vous savez quelque chose...

— Pas grand chose... Votre maîtresse est tombée tout à coup par terre comme une masse... et voilà.

— Où ça a-t-il eu lieu ?

— Dans la rue, sur le trottoir... répondit Sylvain

sans hésiter, en ajoutant tout bas : Les affaires de l'administration, vois-tu, ma vieille, ça ne te regarde pas... Motus !..

On venait de sonner à la porte de l'appartement.

Madeleine courut ouvrir.

Galoubet revenait avec la potion et l'ordonnance.

La fidèle servante alla chercher une cuiller.

Sylvain exécuta, mais non sans rencontrer des difficultés grandes, la prescription du médecin.

Mme Rosier demeurait inerte, comme elle l'avait été pendant de longues heures à la suite de son accident de Saint-Maure-les-Fossés.

— Je vous laisse auprès de madame, dit Madeleine aux deux hommes, et je vais vous faire à dîner... Ça vous évitera de sortir...

— C'est ça... Fameuse idée, ma brave femme ! Allez à vos fourneaux et soignez le *frichti* !

Madeleine gagna sa cuisine.

— Enfin, qu'est-ce qui a pu se passer ? murmura Sylvain Cornu.

— Ma foi, mon vieux je me le demande... — fit Galoubet.

— Et tu ne réponds pas ?

— Pas plus que toi...

— Faut qu'elle ait reçu un rude coup tout de même...

— Ah ! dame ! oui, le coup du lapin...

— Pour sûr elle a cru tenir Lartigues... Ça lui a fait trop d'effet...

— Le sang lui a monté à la tête, et patatras !.. plus personne...

— Pas de chances !.. ah !.. tonnerre, non, pas de chance ! !

La demi-heure écoulée, Sylvain, avec l'aide de Galoubet, souleva la tête de Mme Rosier, lui écarta les dents et lui fit prendre une cuillerée de la potion ordonnée par le docteur.

Puis les deux hommes, causant à voix basse de choses indifférentes pour tuer le temps, attendirent sans trop d'impatience le dîner que Madeleine préparait à leur intention, et dont la bonne odeur, arrivant de la cuisine à la chambre à coucher, leur falsait venir l'eau à la bouche.

— Quel joli coup de dent je vais donner ! — pensait Sylvain.

— Quel beau coup de fourchette, je vais m'offrir ! — se disait Galoubet.

— Ces messieurs sont servis... — vint annoncer Madeleine.

#### LIX

Maurice, en quittant le bureau de poste de la rue d'Enghien sans se douter du formidable drame que venait d'y déterminer sa présence, s'était rendu rue de Suresnes où Verdier attendait avec impatience la lettre de Michel Brémont.

Le faux abbé Méryss décacheta aussitôt cette lettre et se servant de la grille habituelle il lut ce qui suit :

« Partez le même jour tous les trois par trois routes différentes pour vous rendre à Londres, munis des actes mortuaires bien en règle. — Tout va bien. »

— Allons, dit Maurice en riant, — le voyage au pays des millions est proche ! ! — C'est dans la soirée de demain, vous le savez mes bons amis, que se signe mon

contrat. — Huit jours après nous serons à Londres...

— Demain vous verra-t-on ? — demanda Lartigues,

— Non, mon cher capitaine.

— Pourquoi ?

— Parce que la journée de demain sera consacrée tout entière à ma fiancée et aux affaires sérieuses...

— A après-demain, alors !..

— Ça, vous pouvez y compter... — Je viendrai déjeuner avec vous...

Des poignées de mains furent échangées et Maurice partit.

A sept heures moins dix minutes il arrivait à la rue de Verneuil.

Après un repas copieux, Sylvain Cornu et Galoubet étaient venus se réinstaller au chevet de Mme Rosier.

La policière se trouvait dans un état d'assoupissement singulier, quasi comateux.

Les cuillerées de potions avaient été administrées avec une régularité mathématique.

Les deux hommes et Madeleine tenaient sans cesse les yeux fixés sur le visage de la pauvre femme.

Ils étaient stupéfaits des ravages opérés en quelques heures par un mal que le médecin déclarait sans importance.

Les fils d'argent mêlés à l'épaisse chevelure brune semblaient plus nombreux.

Les traits étaient tirés.

Des rides profondes se creusaient dans les chairs du visage.

On eût dit un masque d'argile qu'une fournaise trop ardente vient de crevasser.

Dix heures du soir sonnaient au moment où le docteur revint faire la visite annoncée.

Il s'approcha de la malade, tâta le pouls, écarta la couverture et appuya son opeille sur la poitrine pour écouter la respiration.

— C'est bien !.. — fit-il ensuite. — Que reste-t-il de la potion ?

Galoubet lui montra la fiole.

— Quatre cuillerées environ... — reprit le médecin ; — quand elles seront prises vous laisserez reposer la malade, mais vous ne la quitterez pas un instant... Ne vous étonnez point si elle demeure dans cet état jusqu'à demain, ne vous étonnez pas davantage si elle sortait de sa torpeur pour être prise d'un délire violent... — Ce délire serait de peu de durée et n'aurait aucune conséquence grave.

— Mais qu'est-ce qu'elle a eu, monsieur le docteur, pour changer comme ça en un clin d'œil ?.. — demanda Galoubet.

— J'ai déjà dit... — répliqua le médecin, — qu'elle avait éprouvé une émotion terrible, résultant d'un chagrin poignant et imprévu, ou d'une grande épouvante...

Les deux hommes baissèrent la tête.

Ils cherchaient le mot de l'énigme.

Madeleine pleurait.

Le docteur se retira en annonçant qu'il ferait une nouvelle visite dans la matinée du lendemain.

— Maintenant nous allons nous arranger, dit Sylvain ; — tu dormiras deux heures... je veillerai pendant ce temps là... Au bout de deux heures tu prendras ma place au chevet de la patronne et je prendrai la tienne là, sur ce canapé.

La servante intervint.

— Il y a dans l'autre chambre un lit à votre disposition... — fit-elle.

— Non, non... — répliqua Sylvain. Il peut très bien dormir là...

— Du moins si j'ai besoin de lui, je l'aurai sous la main.

Madeleine retourna dans sa cuisine et Galoubet s'installa sur le canapé, pour y goûter ses deux heures de repos.

La nuit fut calme.

Les deux agents se relayaient de la façon la plus régulière.

Mme Rosier resta plongée dans une lourde somnolence, qu'interrompirent seulement à de rares intervalles quelques mouvements convulsifs...

Vers cinq heures du matin la pauvre femme parut revenir à elle-même.

Elle promena autour de la chambre un regard encore vague et qui pourtant exprimait l'inquiétude.

Ses yeux se fixèrent sur Galoubet endormi.

Elle sembla se demander ce que signifiait sa présence.

Ses lèvres remuèrent.

A coup sûr elle allait parler.

Sylvain Cornu, se souvenant des recommandations d'un médecin, mit un doigt sur ses lèvres en disant avec vivacité :

— Défense de jaboter, patronne... La consigne est de se taire...

Mme Rosier laissa retomber sa tête un moment soulevée, ferma les yeux ne remua plus.

Elle demeura ainsi jusqu'au moment où Madeleine introduisit le médecin.

Il était neuf heures du matin.

— Eh bien ? demanda le docteur, la nuit s'est-elle bien passée ?

— La chère dame n'a pas bougé jusqu'à ce matin, répondit Sylvain Cornu. — Au petit jour elle a ouvert les yeux... Elle allait parler... Je l'en ai empêchée... Elle m'a regardé et elle s'elle s'est assoupie de plus belle...

— Aucun délire ?

— Pas le plus petit...

— Allons, cela va mieux encore que je ne l'espérais...

Le médecin tira de sa poche une fiole et pria Madeleine de lui apporter une cuiller.

— Alors, monsieur le docteur, — dit la fidèle servante, — vous trouvez madame aussi bien que possible ?

— Oui... Le choc a été rude, mais la constitution robuste de votre maîtresse triomphera du mal...

Ayant ainsi parlé, le médecin prit la cuiller, la remplit de potion et en fit absorber le contenu à Mme Rosier, dont Galoubet soulevait la tête.

La policière ouvrit les yeux et avala le breuvage sans résistance.

Son regard s'attachait sur le docteur et à cette question :

— Comment vous trouvez-vous, madame ? Me voyez-vous ? M'entendez-vous ? Me comprenez-vous ?

Elle répliqua d'une voix faible :

— Je vous vois... je vous entends... je vous comprends...

— Eprouvez-vous quelque malaise ?

— Aucun que je puisse définir... seulement j'ai les membres brisés...

— Et la tête ?

— Oh ! la tête, elle est lucide, allez ! Je semblais dormir, mais je réfléchissais... oui, je réfléchissais... quelle heure est-il ?

— Près de dix heures...

— Dix heures !... Déjà... Eh ! je vais me lever...

— Elle a le délire... — murmura Galoubet.

— Vous lever ! répéta le docteur ; y pensez-vous ?...

— Certes, j'y pense...

— Ce serait une folie...

— Non, car je dois être debout. J'ai bien des choses à faire et des choses très importantes...

— Vous souvenez-vous de ce qui a déterminé chez vous, hier, une sorte de congestion cérébrale ?

Mme Rosier frissonna de tout son corps.

— Oui... murmura-t-elle après un long silence. Oh ! oui, je me souviens. Il m'a semblé que je recevais un coup sur le crâne, autour de moi tout a tourné, je suis tombée.

Galoubet s'avança.

— Alors vous l'avez vu ? demanda-t-il vivement.

La policière attachait sur lui un regard d'une effrayante fixité.

Je l'ai vu ? répéta-t-elle ; qui donc ai-je vu ?

— Mais vous le savez bien...

— Encore une fois, qui donc ?

— L'homme à la lettre...

— Les sourcils de Mme Rosier se contractèrent, sa figure devint encore plus livide.

— Oui, balbutia-t-elle, je l'ai vu.

— Vous l'avez reconnu ?

— Oui...

— Et c'était ?

— C'était Lartigues...

— Ah ! malheur ! Nous le tenions si vous aviez

donné le signal, mais rien ! rien ! tonnerre !... et il a filé !...

— Je vous répète que j'ai cru recevoir un coup terrible sur la tête, la nuit s'est faite autour de moi... je n'ai pas eu le temps de donner le signal...

— Ainsi, reprit le docteur, la congestion cérébrale a été le résultat de la présence inattendue d'un homme que vous nommez Lartigues ?

— Oui, c'est cela, c'est bien cela... Cet homme m'a fait du mal autrefois, son apparition m'a foudroyée... Mais c'est fini, je vous assure... Me voici remise complètement. Je désire me lever. Veuillez me laisser seule un instant dans cette chambre et vous aurez la preuve que ma vigueur est revenue...

— Eh ! chère madame, je vous répète qu'après la secousse violente subie par vous si récemment, il est imprudent, et dangereux peut-être, de quitter votre lit...

— Eh bien ! je commettrai l'imprudence, je braverai le danger, et d'ailleurs il n'existe pas. Je vous dis que je suis forte...

## LX

Le docteur regardait avec étonnement Mme Rosier, et se demandait si elle ne venait pas d'être soudainement frappée de folie.

Il fit un signe néanmoins à Galoubet et à Sylvain Cornu, et quitta la chambre avec eux.

Madame allait les suivre.

— Restez, ma fille, lui dit la policière, j'ai besoin de vous...

La servante revint auprès du lit.

Mme Rosier continua :

— Écoutez-moi bien, car je vais vous donner une consigne d'une extrême importance... Ne quittez l'appartement sous aucun prétexte. Si quelqu'un se présente et me demande, répondez que je suis sortie, je ne veux voir personne, absolument personne...

— Pas même M. Maurice ? s'écria Madeleine.

— Pas même lui. S'il vient, — et je crois qu'il viendra, — vous lui direz qu'une affaire imprévue ne m'a point permis de l'attendre, mais que je serai ce soir rue de Verneuil à l'heure indiquée.

— Rue de Verneuil, répéta la servante.

— Oui. Vous avez bien compris et vous vous souviendrez ?...

— Madame peut être tranquille. Madame n'a pas autre chose à me commander ?

— Non.

— Madame veut-elle que je l'aide à s'habiller ?

— C'est inutile, je n'ai nul besoin d'aide... Ainsi que je l'ai dit au médecin tout à l'heure, je suis forte. Madeleine sortit.

— Aussitôt seule, Aimée Joubert rejeta ses couvertures et s'élança hors de son lit, mais elle chancela ; ses jambes tremblantes se dérobaient sous le poids de son corps ; elle dut tomber assise et presque anéantie sur une chaise.

— Allons, femme, debout ! dit-elle à demi-voix en faisant appel à toute son énergie. L'heure de la faiblesse est passée ! La volonté donne la force ! Ce qu'on veut, on le veut ! Debout, il le faut ! je le veux !

Plus pâle qu'un fantôme, le visage sombre, l'œil fixe et plein de lueurs étranges, la policière se dressa, marcha d'un pas lent mais ferme jusqu'à une armoire qu'elle ouvrit, y prit un peignoir de laine brune et s'en revêtit.

Par hasard ses yeux s'arrêtèrent sur une glace.

Elle se regarda et fit un geste de stupeur...

C'est à peine si elle reconnaissait son image...

Depuis la veille elle avait vieilli de dix années et ses cheveux étaient presque blancs.

— Oui, murmura-t-elle, j'ai enduré le plus poignant supplice que la fatalité puisse infliger à une mère !... Je me souviens... C'est Maurice qui est venu réclamer cette lettre maudite !... C'est à Maurice qu'on l'a remise !... Mon fils est affilié à une bande d'assassins, et peut-être assassin lui-même !

Aimée Joubert, à cette pensée, frissonna de la nuque aux talons et cacha sa tête dans ses mains tremblantes.

— Non... non... reprit-elle brusquement au bout de quelques secondes. C'est fou !... c'est impossible ! Cet enfant qui m'embrassait hier encore en m'appelant sa mère... cet enfant qui aime qui est aimé, et pour qui se prépare un long avenir de bonheur paisible, ne saurait être un misérable, complice d'autres misérables... Et cependant tout l'accuse ! Je me souviens des paroles de Verdier à Saint-Maur-les-Fossés, sur les bords de la Marne... On parlait de me supprimer... Ce serait déjà fait, disait-il, si une considération particulière n'avait pas retenu le bras de Lartigues. Il faudrait qu'une personne ne puisse nous soupçonner... C'était de Maurice qu'il était question... de Maurice en qui Lartigues a reconnu son fils et qu'il conduit au crime...

Après un instant de silence et de réflexion, Aimée Joubert poursuivit :

— Eh bien ! non ! Je me révolterai même contre l'évidence ! Si mon fils est devenu le complice de ces infâmes, c'est sans le savoir !... Il est inconscient du mal qu'il commet... Ses mains sont puées du sang versé... Il n'est pas... il ne peut être un assassin... Mon Dieu, prenez pitié de moi ! Laissez-moi du moins le doute !... Permettez-moi d'oublier ces questions qu'il m'adressait et dont le sens aujourd'hui me paraît trop clair ! Permettez-moi d'oublier qu'il était là, dans cette chambre, lorsque le comte Yvan est venu... oh !... c'est horrible !... c'est horrible !... Tout se réunit contre lui. Moi seule je refuse de croire... Si j'accusais mon fils, je devrais le livrer !... Moi, sa mère ! Allons donc !...

Sous le coup de cette effroyable pensée, la malheureuse femme chancela de nouveau, pour la seconde fois elle triompha de sa défaillance.

— Il me faut d'autres preuves que celle-là... balbutia-t-elle. Ma raison ne refuse point d'admettre qu'il ait agi sans savoir ce qu'il faisait, docile instrument dans des mains habiles. Qui sait si ce hollandais, ce capitaine Van Broecke...

Après avoir prononcé ce nom, Aimée Joubert fit un mouvement brusque. Un peu de sang revint à ses joues.

— Van Broecke, répéta-t-elle par deux fois, quel est cet homme ? Si c'était Lartigues ?... Lartigues qui par haine pour moi compromettrait volontairement mon fils, en oubliant qu'il est aussi le sien... Si cela était, Maurice serait innocent... Il faut que je sache... je veux savoir... je saurai...

Alors elle marcha fiévreusement vers la chambre où se trouvaient le docteur, Galoubet et Sylvain Cornu, et elle en ouvrit la porte.

En la voyant entrer, le médecin ne put retenir une exclamation de surprise.

Sylvain et Galoubet frissonnèrent.

Le visage de la policière était celui d'une morte échappée de la tombe, avec des lèvres blanches et des yeux flamboyants.

— Docteur, me voici, dit-elle, vous voyez que je suis forte...

— Mais, malheureuse insensée, s'écria le médecin, votre vie !

Mme Rosier haussa les épaules.

— Eh bien ! quand cela serait ? répliqua-t-elle d'un ton de profonde indifférence. C'est donc précieux, la vie ? Et, d'ailleurs, je vous l'affirme, je ne me suis jamais sentie plus de vigueur...

— Mais cette vigueur n'est que passagère... Vous la devez à la potion dont je vous ai versé tout à l'heure une dose toute à l'heure.

— Ne puis-je la renouveler cette dose ?

— Non seulement vous le pouvez, mais je vous engage à le faire...

— Galoubet !...

— Patronne ?...

— Allez, je vous prie, chercher la fiole sur ma table de nuit...

Le détective entra dans la chambre à coucher d'où il rapporta la fiole et une cuiller.

— Ainsi, demanda Mme Rosier, c'est cette potion qui me donne de la force ?...

— Oui...

—Et je dois en prendre une cuillerée d'heure en heure ?..

—Parfaitement !

—La fiole était presque pleine, il peut en rester pour jusqu'à minuit, n'est-ce pas ?

—C'est calculé ainsi, mais l'effet du remède ne sera plein et entier que s'il se combine avec du repos... Soyez donc raisonnable, dans votre propre intérêt, et recouchez-vous...

—Je vous remercie, docteur... j'obéirai... Je vais me jeter sur mon lit... Sylvain et Galoubet viendront me parler tout à l'heure...

Le docteur fit quelques dernières recommandations et se retira.

Mme Rosier regagna sa chambre, se coucha sans se déshabiller mais en s'enveloppant dans les couvertures, sonna Madeleine et lui dit d'introduire les deux hommes, ce qui fut fait aussitôt.

—Avez-vous déjeuné ? leur demanda-t-elle.

—Non patronne, pas encore...

—Je suis en train de préparer le repas de ces messieurs... fit la servante.

—Eh bien ! allez, et quand ce sera prêt, venez les avertir...

—Oui, madame...

Madeline sortit.

—Maintenant écoutez-moi... reprit la policière en s'adressant à Galoubet et à Sylvain Cornu. Vous avez compris qu'il s'est passé pour moi quelque chose d'extraordinaire et de terrible...

—Oh ! oui, patronne !... Il n'y a qu'à vous voir ! Êtes-vous changée !

—Ce n'est rien... ça reviendra... Répondez-moi avec franchise... M'êtes-vous véritablement dévoués ?

—A me jeter dans le feu pour vous !... dit Galoubet.

—Et moi dans l'eau !... ajouta Sylvain.

Puis, tous deux en chœur :

—Patronne, c'est la vérité ! parole sacrée !

—Prouvez-moi donc votre dévouement...

De quelle façon ?

En ne me questionnant pas et en m'obéissant en aveugles...

—Nous sommes prêts... Qu'est-ce qu'il faut faire ?

—Pouvez-vous vous procurer des fausses clefs, des crochets, et une pince-monseigneur ?..

Sylvain et Galoubet échangèrent un regard, et le premier répondit :

—Patronne, c'est facile... Je connais un recéleur, qui contre le dépôt d'une pièce de vingt francs, me prêtera tout un jeu de *caroubleur*.

Disons-le en passant, on donne le nom de *caroubleurs* aux voleurs de profession qui, à l'aide de fausses clefs, entrent partout, au hasard, et s'emparent des objets dont ils peuvent tirer un parti quelconque.

—Procurez-vous cela le plus tôt possible... répliqua Mme Rosier.

—J'aurai les objets dans deux heures... Il ne s'agit que d'aller les chercher...

—Vous irez donc après-déjeuner

—Bien, patronne...

—Que sont devenus les deux agents qui travaillaient avec nous hier ?

—Ils sont allés à la Préfecture rendre compte de votre accident...

LXI

Mme Rosier fronça les sourcils.

—A la Préfecture... répéta-t-elle. Ils sont allés rendre compte... c'est fâcheux... c'est très fâcheux...

—Dame ! ils ont cru bien faire... murmura Galoubet.

—Mieux eût valu se taire... Enfin j'ai pris mes mesures... Ces deux agents reviendront-ils ce matin ?

—Ils ne l'ont pas dit.

—Alors que l'un de vous coure les prévenir que j'ai besoin d'eux, mais sans s'adresser au chef de la sûreté qui doit ignorer pour le moment ce que nous allons faire.

—Dans ce cas, pourquoi s'occuper de ces hommes ?

—Parce que nous aurons probablement des arrestations à opérer.

—Eh bien ! si nous n'étions pas en force, nous pourrions requérir des gardiens de la paix.

—Vous avez raison. Les gardiens de la paix suffiraient au besoin.

—D'autant plus, fit Sylvain Cornu avec un mouvement de torse plein de cranerie, d'autant plus que Galoubet et moi nous sommes solides.

—Êtes-vous armés ?

—Nous avons nos revolvers.

—C'est bien. Occupez-vous seulement du trousseau de fausses clefs et de la pince-monseigneur.

A cette minute précise un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

On entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait.

A ce bruit succéda un murmure de voix, puis la porte se referma.

Presque en même temps Madeleine entra dans la chambre de sa maîtresse.

—Qui était là ? lui demanda Mme Rosier.

—M. Maurice, répondit la servante.

—Ah !...

—Il a été bien contrarié de ne pas vous voir et il vous attendra ce soir où vous savez.

En entendant ces mots si simples la policière parut éprouver une effroyable angoisse, à en juger par sa pâleur et la contraction de ses traits.

Sa tête retomba sur l'oreiller.

Elle ferma les yeux et de grosses larmes coulèrent de ses paupières abaissées.

\* \* \*

Nous étonnerons peu nos lecteurs en leur affirmant que tout était sens dessus dessous à la Préfecture de police.

L'assassinat tenté sur la personne du comte Yvan Smoïloff-Kourawieff, la découverte du double et mystérieux appartement du boulevard du Temple et de la rue Béranger, redonnaient une actualité sinistre à l'affaire presque endormie du Père-Lachaise et de la rue Ernestine.

Le chef de la sûreté, le commissaire aux délégations, et le juge d'instruction Paul de Gibray, avaient passé la journée du mercredi, presque entière, à fouiller les maisons voisines de celles où le comte Yvan était venu tomber dans un piège.

Les cerveaux se trouvaient en ébullition.

Les noms de *Marchais* et de *Martin* attribués aux locataires des deux appartements qu'un mécanisme mettait en communication, faisaient naître une complication nouvelle.

Ce *Marchais* et ce *Martin* étaient-ils un seul individu ou deux personnages distincts ?

Ces personnages étaient-ils Lartigues et Verdier, ou du moins les associés de cette bande infernale à laquelle on devait l'assassinat du tombeau Kourawieff, l'assassinat de la rue Montorgueil, et enfin l'assassinat du comte Yvan lui-même ?

On se perdait en conjectures.

L'épouvante régnait de tous côtés.

Les journaux criaient : Haro ! sur la police qui laissait fonctionner librement en plein Paris une horde de bandits introuvables pour elle.

Paul de Gibray avait passé la nuit hors de son logis.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations étaient debout depuis quarante-huit heures.

Rien d'essentiel n'avait été relevé dans cette enquête minutieuse.

Rien ne venait éclairer la police.

Pas un indice, aucune piste à suivre.

Partout le même mystère, les mêmes ténèbres.

Brisés de fatigue physiquement, et moralement anéantis par la conscience de leur impuissance, les magistrats rentrèrent chez eux le jeudi matin, afin de prendre un peu de repos.

Les agents Masson et Grandchamp, après avoir ramené Mme Rosier à son domicile, en compagnie de Galoubet et de Sylvain Cornu, s'étaient en effet rendus la veille au soir à la Préfecture de police afin de rendre compte de ce qui s'était passé au bureau de poste de la rue d'Enghien,

Ils n'avaient trouvé personne à qui s'adresser utilement...

Toute la gent policière était au dehors, s'absorbant dans l'affaire du boulevard du Temple.

Forcé leur fut de se retirer sans avoir fait de rapport verbal.

Le lendemain matin ils revinrent.

Le chef de la sûreté n'avait point encore paru.

Les agents déposèrent un procès-verbal écrit que le secrétaire du chef de la sûreté promit de mettre sous les yeux de ce dernier le plus tôt possible.

Ce ne fut qu'à une heure assez avancée de la matinée que le chef et le commissaire aux délégations judiciaires firent leur apparition et se mirent en devoir d'expédier les affaires.

Les rapports s'entassaient sur le bureau.

—A-t-on vu Mme Rosier ? demanda le chef à son secrétaire.

—Non, monsieur... D'après le rapport des agents Masson et Grandchamp, elle serait dangereusement malade...

—Dangereusement malade !... Serait-elle tombée sous les coups des misérables que nous cherchons en vain ?

—Non, monsieur...

—Alors qu'a-t-elle donc ?

—Vous trouverez les détails de l'accident dans le rapport très circonstancié des agents...

—Où est ce rapport ?

—Le voici...

Le chef de la sûreté prit des mains de son secrétaire de travail collectif signé des noms de Masson et de Grandchamp.

Il le lut avec une attention soutenue et un froncement de sourcils qui témoignait de son mécontentement.

—Encore ! s'écria-t-il tout à coup en frappant du poing sur son bureau. Une piste est trouvée, un taque-nard est tendu et l'homme s'échappe !

—Ah ça ! mais c'est donc une fatalité qui s'attache à cette affaire pour anéantir tous les plans et nous donner en toute occasion le rôle de dupes !..

—Mme Rosier ne m'avait point parlé de cela... C'était sans doute la combinaison sur laquelle elle fondait de si grandes espérances qu'elle m'avait promis pour mercredi soir la capture de Lartigues lui-même ou tout au moins d'un de ses complices...

—Qu'allait-elle donc faire à ce bureau de poste ?..

—Elle filait une lettre à coup sûr...

—Pourquoi cet évanouissement soudain ?

—Elle seule pourra me l'apprendre, et je vais lui le demander...

Le chef de la sûreté avait dit tout ce qui précède à demi-voix, en phrases hachées, que coupaient des interjections nombreuses.

Il ajouta, en se tournant vers son secrétaire :

—Qu'on aille me chercher une voiture vivement !..

Le secrétaire sortit aussitôt pour donner des ordres. Cinq minutes plus tard un garçon de bureau venait annoncer que la voiture attendait.

Le chef y monta en jetant au cocher l'adresse de la policière.

Arrivé rue de la Victoire, il sonna d'une main fiévreuse à la porte de l'appartement.

Madeline vint lui ouvrir.

—Mme Rosier ? demanda-t-il.

Fidèle à la consigne, la servante répondit :

—Madame est sortie.

—Sortie ! ! répéta le magistrat avec un haut-le-corps de surprise.

—Oui, monsieur.

—Mais elle était malade, disait-on... très malade...

—On exagérait... L'indisposition était peu de chose. La nuit a été bonne et madame est partie dès le matin...

—Pouvez-vous m'apprendre où elle allait ?

—Non, monsieur, car je l'ignore...

—Était-elle seule ?

—Non, monsieur... Il y avait avec elle deux messieurs qui ont passé la nuit chez nous...

—Savez-vous le nom de ces deux messieurs ?

—J'ai entendu madame appeler l'un d'eux Galoubet...

—Galoubet... murmura le chef. C'est bien, je vous remercie...

Et il descendit rejoindre la voiture qui l'avait amené.

—Où allons-nous ? demanda le cocher.

—Rue d'Enghien...

—A quel numéro ?

—Au grand bureau de poste.

La voiture partit.

En roulant, le chef se disait :

—C'est étrange ! Hier, d'après les rapports des agents, on la rapportait mourante chez elle, et aujourd'hui la voilà sur pied, partie dès le matin avec Galoubet et Sylvain Cornu qui sont ses âmes damnées et lui obéissent mieux qu'à moi ! Il y a, dans ce qui se passe, quelque chose d'incompréhensible, d'anormal, de suspect.

Et tout en réfléchissant, il secouait la tête d'une façon singulièrement expressive.

La voiture fit halte à la porte du bureau de poste.

Le magistrat franchit le seuil, demanda à parler au receveur, et fut immédiatement introduit dans le cabinet de ce dernier.

Là il se nomma et réclama des renseignements.

Le receveur le mit, en peu de mots, au courant de toute l'affaire, en lui apprenant ce que les agents Masson et Grandchamp ignoraient et n'avaient pu, par conséquent, signaler dans leur rapport.

## LXII

—Ainsi, s'écria le chef de la sûreté très surpris, elle attendait ici l'homme qui devait venir chercher la lettre adressée poste restante !...

—Oui, monsieur... répondit le receveur.

—Et je n'étais point averti d'une circonstance qui nous livrait le misérable, pieds et poings liés ! Instruit de ce qui se passait, j'aurais embusqué dans la rue toute une brigade d'agents ! Ce silence est bien étrange. Enfin, l'homme est venu ?

—Oui, monsieur.

—Il a demandé la lettre ?

—En présentant à l'employé une enveloppe semblable à celle qu'il réclamait, oui...

—On la lui a donnée ?

—Sans doute. C'était chose convenue avec la guetteuse. On la lui a donnée en énonçant tout haut la formule de la suscription.

—Et, alors ? ..

—Il l'a prise et il est sorti du bureau au moment où la guetteuse, terrassée par une attaque de nerfs effroyable, tombait à la renverse, ce qui a motivé son transport immédiat à sa demeure.

—Aucun de vos employés n'a-t-il vu l'homme qui venait réclamer la lettre ?

—Pardonnez-moi, monsieur. Sachant ce qui se passait, deux ou trois d'entre eux se sont baissés pour examiner à travers leurs guichets le personnage.

—C'était un homme âgé, n'est-ce pas ?

—Mais non, monsieur, pas le moins du monde... c'était un jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans à peine, et très beau garçon.

—De plus en plus étrange ! murmura le chef de la sûreté. La conduite d' Aimée Joubert me paraît inexplicable. On croirait que tout ceci cache une trahison...

Puis, après avoir écrit sur un carnet les renseignements qu'il venait de recevoir, le magistrat se retira.

Vers six heures et demie il arrivait à la Préfecture et se rendait immédiatement à son cabinet.

—Mme Rosier est-elle venue ? demanda-t-il à son secrétaire.

—Non, monsieur.

—Elle n'a rien fait dire ?

—Absolument rien.

Le chef de la sûreté gagna le Palais de Justice et entra chez le commissaire aux délégations.

—Je vous attendais avec impatience, lui dit ce dernier.

—Auriez-vous par hasard des nouvelles de Mme Rosier ?

—Aucune, mais il ne s'agit pas de cela.

—De quoi donc, alors ?

—De l'enquête que nous devons faire rue de la Ville-l'Évêque.

—A quel sujet ?

—Au sujet de la mort subite d'une jeune fille qui était lingère dans un pensionnat et dont on ignore le nom. Le commissaire de police m'a envoyé son procès-verbal, que je vous ai fait passer il y a deux heures en ajoutant que je vous attendais. J'ai fait prévenir aussi le juge d'instruction Paul de Gibray, car enfin rien ne prouve jusqu'à présent que la mort soit naturelle, malgré le rapport du médecin du quartier. Nous emmènerons un médecin de la Préfecture.

—Je viens de rentrer et mon secrétaire ne m'a pas dit un mot de votre envoi... Nous nous occuperons de cela tout à l'heure... Pour le moment j'ai à vous entretenir d'une chose grave...

—Je suis tout à vous...

En ce moment on frappa à la porte du cabinet.

—Entrez... ordonna le commissaire.

Un garçon de bureau parut.

—M. de Gibray, fit-il, demande à voir M. le commissaire... Il attend.

—Introduisez-le...

Le juge d'instruction franchit le seuil.

—Je vous en prie, dit-il, occupons-nous tout de suite de cette enquête de la rue de la Ville-l'Évêque. Il est déjà tard et j'ai grand besoin d'un peu de repos.

—Nous partons, répliqua le chef de la sûreté. Mais d'abord permettez-moi de régler brièvement une affaire importante...

Paul de Gibray s'inclina.

Le chef de la sûreté reprit en s'adressant à lui :

—Je suppose que vous non plus vous n'avez pas entendu parler aujourd'hui de Mme Rosier ? ..

—Votre supposition est fondée... Il est extrêmement rare, d'ailleurs, que j'aie des rapports directs avec cette personne...

—Moi, je ne me suis point occupé d'elle, —ajouta le commissaire, —vous m'aviez dit qu'elle suivait une piste. En effet, répliqua le chef de la sûreté avec une sourde colère, seulement j'ignorais laquelle. Elle s'était dérobée à mes questions... Elle voulait nous tromper tout à son aise...

—Nous tromper !! —répéta M. de Gibray.

—Parfaitement !

—Elle !... C'est impossible...

—Écoutez donc, et jugez...

—Le chef de la sûreté raconta par le menu sa visite à la policière sortie dès le matin, et le résultat des investigations faites par lui au bureau de poste de la rue d'Enghien.

Les deux auditeurs étaient stupéfaits.

Quand il eut achevé, le juge d'instruction lui demanda :

—Que concluez-vous de cela ? Que croyez-vous ? ..

—Je conclus à un manque absolu de franchise... Je crois que Mme Rosier avait un intérêt à nous cacher ses projets, ses démarches, et que ce qu'elle a appris hier l'a disposée plus que jamais à la duplicité...

—Je vous comprends mal... —fit le commissaire.

—Il me serait difficile, impossible même, de formuler une accusation positive et motivée, mais j'ai la certitude qu'Aimée Joubert trahit nos intérêts au lieu de les servir...

—Il est certain que les présomptions ne lui sont pas favorables... Que décidez-vous à son égard ?

—Je la placerai dès ce soir sous une surveillance rigoureuse, de manière à être tenu au courant de toutes ses démarches, et au besoin je la ferai arrêter par mesure administrative pour lui demander compte de ses agissements mytérieux et exiger une explication au sujet de l'affaire de la rue d'Enghien...

—La faire arrêter ! répéta M. de Gibray.

—J'en ai le droit.

—Certes ! mais je trouverais la démarche imprudente et trop hâtive... Rien ne prouve que Mme Rosier ne viendra pas d'un moment à l'autre vous rendre compte de sa mission... Vous savez mieux que moi qu'assez souvent certains agents de la sûreté tiennent à garder par devers eux le secret de leurs com-

binaisons jusqu'après la réussite, et cela pour se ménager une jouissance d'amour-propre... Madame Rosier peut se trouver dans ce cas... Je conviens qu'il y a, du moins en apparence, quelque chose d'anormal et de suspect dans sa conduite, surtout en ce qui touche au jeune homme de la rue d'Enghien dont la capture était si facile au guichet de la poste restante, mais les choses qui semblent d'abord inexplicables sont quelquefois toutes simples. Donc, croyez-moi, pas d'arrestation immédiate... Contentez-vous d'une surveillance rigoureuse...

—Peut-être avez-vous raison... pourtant je me méfie... Quel pouvait être le motif de la crise nerveuse qui l'a terrassée au moment précis où elle avait besoin de tout son sang-froid pour donner un signal ?... Cette crise a-t-elle été provoquée par la vue de la personne qui venait chercher la lettre ? Elle devait connaître cette personne, mais ne point s'attendre à la voir... En voyant à l'improviste, stupeur, épouvante, congestion et le reste...

—C'est possible... —murmura M. de Gibray pensif. Quel pouvait être ce jeune homme ?

—Si c'était son fils... —répliqua le chef de la sûreté.

Le juge d'instruction et le commissaire aux délégations frissonnèrent.

—Ce serait effroyable... —dit M. de Gibray. Heureusement rien ne prouve que cela soit !... Je crois que votre imagination vous abuse... Pourquoi vouloir rattacher à tout cela son fils, un garçon bien élevé, en somme et qui connaît à Paris des gens du meilleur monde... Existe-t-il contre lui quelques indices accusateurs ?

—Pas le moindre à ma connaissance... Mon instinct seul me guide...

—Il vous fait faire fausse route...

—Un vieux limier comme moi ne s'égare guère...

—Mais alors, si vos conjectures étaient fondées c'est le fils qu'il faudrait arrêter et non la mère... Or, vous convenez vous-même que vous ne possédez aucun indice de la culpabilité de ce jeune homme ; donc vous ne pouvez agir contre lui et je vous refuserais un mandat d'amener... Demain la lumière se fera... Il est près de huit heures ; donnez-moi le procès-verbal du commissaire du quartier de la Pépinière, je le lirai et nous partirons...

—Ce procès-verbal se trouve à la Préfecture dans mon cabinet, répliqua le chef de la sûreté. Je vais aller le chercher et je vous rejoindrai, à moins que vous ne préfériez venir avec moi.

.....  
Au moment où ceci se passait au Palais de Justice, c'est-à-dire à huit heures du soir, trois hommes bien vêtus, deux grands et un petit, gravissaient avec lenteur la pente escarpée de la rue des Martyrs.

La nuit tombait.

On allumait les becs de gaz, les boutiques s'éclairaient intérieurement.

Les trois personnages que nous venons de signaler étaient Galoubet, Sylvain Cornu et Mme Rosier, difficilement reconnaissable sous un travestissement masculin.

Le visage de la policière offrait une pâleur mortel.

L'altération de ses traits était effrayante.

La malheureuse femme chancelait presque à chaque pas, et semblait ne se tenir debout que par un miracle de sa volonté.

Elle marchait cependant, sans s'arrêter jamais, mais en s'appuyant au bras de Sylvain Cornu.

Galoubet les suivait.

Arrivés à peu près aux deux tiers de la rue des Martyrs, ils tournèrent à gauche et entrèrent dans la rue de Naverin.

Là, Mme Rosier s'arrêta en face de la maison qu'habitait Maurice et où nous avons à plus d'une reprise introduit nos lecteurs.

(A suivre)

# SON MARI ÉTAIT UN IVROGNE

Une dame qui guérit, son mari de l'ivrogne, raconte comment elle acquit le bonheur chez elle.

## UNE LETTRE PATHÉTIQUE



Il y avait longtemps que je m'étais proposé de faire prendre la Tasteless Samaria Remedy, à mon mari, pour l'empêcher de boire, mais je craignais qu'il ne s'en aperçût, et cette pensée me paralysait. Je remettais tous les jours l'exécution de mon plan. Un samedi il arriva à la maison plus ivre que de coutume, après avoir bu presque tout son salaire, mon irresolution fit place à l'énergie en pensant que de ce train là, nous marchions à grands pas vers la misère. J'achetai votre prescription et le lendemain matin je mêlai à son café et à ses aliments; au dîner ainsi qu'au souper j'augmentai la dose; voyant qu'il ne se doutait même pas du traitement je le lui donnai régulièrement, attendant anxieusement les résultats—Mon cœur fut rempli d'espérances à la pensée de l'avenir doux et souriant qui s'ouvrait devant nous lorsque mon mari me dit qu'il ne voulait plus prendre de whiskey parce que c'était une chose dégoûtante. C'était bien vrai, il allait cesser de boire, il serait maintenant un mari délicat et aimant, je pourrais avoir ma part des douceurs de la vie, j'allais être une femme heureuse enfin. Votre remède avait accompli la métamorphose. Craignant qu'un jour il retournerait à ses anciennes habitudes malgré ses promesses, je me procurai une autre paquet de votre prescription, mais je suis heureuse de vous dire qu'il ne m'a jamais été nécessaire de m'en servir. Je suis sincèrement convaincue que votre remède peut guérir n'importe quel cas. Mille remerciements.

**ÉCHANTILLON GRATUIT** Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

### POUR GUÉRIR LES MAUX DE TÊTE EN PEU DE TEMPS

Employez les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

—La Turquie et la Grèce sont les deux seuls pays du monde qui se trouvent sans téléphone.

—En 1898, la France a vendu à ses clients du dehors, en vins de Champagne et autres vins mousseux, 19,682,000 bouteilles estimées à 91,327,552 francs. C'est une somme !

—Il y a à Londres une dame, Mme Penman, qui occupe la position de surintendante des chemins de fer urbains, et qui commande, comme telle, à plus de cinq cents conducteurs de tramways.

### PRÉCIEUX SECOURS

Les palpitations dont souffrent beaucoup de femmes et de jeunes filles n'ont le plus souvent pour cause que la pauvreté du sang ou son altération. Les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard seront d'un précieux secours pour le traitement des palpitations de cœur.

## LOUIS GLADU

**Plombier :: Couvreur**

Poseur d'Appareils à Gaz et à Vapeur

Spécialité: Chauffage à Eau Chaude

362a rue Rachel, Montreal  
Tel Bell Est 880. jno

### ORGANES DELICATS

Rien de plus délicat que les organes de la respiration. Le *Bonne Rhumal* guérit tous les troubles qui les affectent.

—Si le projet actuellement soumis au conseil municipal de Cleveland (Ohio) est adopté, on va installer des crachoirs dans les rues de cette ville, à une distance de 200 pieds les uns des autres. Ce projet a pour but de tenir propres les rues de la ville.

### LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, en Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W.-A. NOYES, 847, Power's Block, Rochester, N. Y.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the **Scientific American**.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

## La Véritable Onguent du PÈRE ANCE

EN VENTE PARTOUT  
DEPOT CHEZ

## Rod. Carriere PHARMACIEN

### RECOMMANDATION RENOUVELEE

Hospice Sainte-Anne, Baie Saint Paul (Charlevoix), 5 décembre 1900.

Messieurs,—Je suis heureuse d'avoir l'occasion de dire de nouveau un mot de votre *Vin des Carmes*. Depuis deux ans que nous le connaissons, nous l'avons employé toujours avec succès et nous ne craignons pas de dire qu'il est un des meilleurs toniques que nous ayons eus. Nous en recommandons fortement l'essai à toute personne faible, certaine qu'elle s'en trouvera bien.

Votre servante,  
Sr M.-ANNE DE JESUS,  
Supérieure générale des Petites Sœurs  
Franciscaines de Marie.

—La pomme de terre, riche en matière amylacée, doit toujours être donnée cuite aux animaux; il faut servir, en même temps que l'aliment, l'eau dans laquelle on l'a fait cuire.

# CORSINE



MADAME L. THORA

## Developpant la FORME et le BUSTE NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste a

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

—La famine exerce de grands ravages dans plusieurs régions de la Russie.

—La population de Chicago est de 1,851,588 âmes.

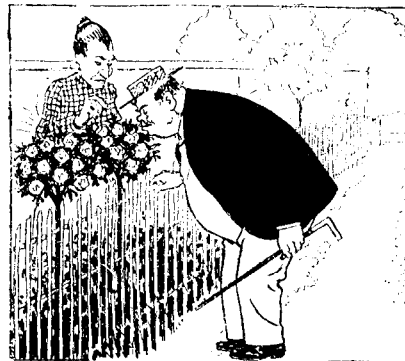
—Il y a une partie du corps humain qui ne cesse jamais de croître, même après que celui-ci a atteint son plein développement: c'est la lentille de l'œil.

—La ville Des Moines, Iowa, vient de passer un curieux règlement. Toute personne sortant après 11 heures du soir devra payer une amende.

—L'archevêque de Paris a décidé que l'exposition serait inaugurée par une grand'messe solennelle, célébrée dans la basilique du Sacré-Cœur, avec toute la pompe possible, et avec le concours d'un orchestre dont feront partie quelques-uns des plus grands artistes du monde musical.

—Un auteur espagnol a fait, paraît-il, un véritable tour de force littéraire en écrivant cinq romans d'un nouveau genre. Le premier ne contient pas une seule fois la lettre A; dans le deuxième manque la lettre E; dans le troisième, la lettre I; dans le quatrième, la lettre O, et dans le cinquième, la lettre U.

### PAS DE PLAISIR SANS PEINE



Au lieu de sentir mes roses en passant, vous diriez, bien mieux, de m'en acheter, monsieur Durapax.



—Jamais de la vie! Chez moi, elles se languissent. Tandis que au Luchiste, elles durent plus longtemps, et puis, ça ne coûte rien.



Ah! la vex de profiter et ne rien payer! Je vais voler une tabatière dans ce coin-ci, et m'en aller, ça passera.



—Vous n'avez pas eu le temps de sentir mes roses? — Je vais me servir, peut-être.



Hé! Hé! Hé! Vous savez, vous gènez pas, continuez.



A - A - A - A - A - A - A - A - A - A - TCHOUM



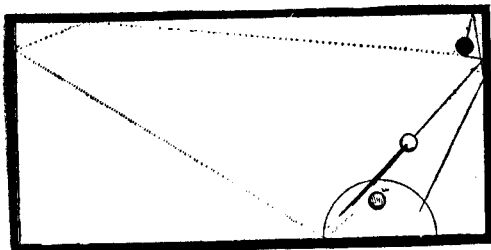
La dame de céans, qui est affligée de la plus crispante des visiteuses : Voyons chéri, ne touche pas aux gâteaux, sinon maman devra les jeter.  
Le chéri : Eh bien ! mère, dis-moi seulement où tu les jetteras !



LÉGITIME FIERTÉ

—Tu as donc fait un héritage, pour être si fier ?  
—Eh ! mon cher il y a de quoi ; figure-toi qu'hier j'ai rencontré un type qui m'a demandé si je pouvais lui prêter deux dollars.

LE BILLARD



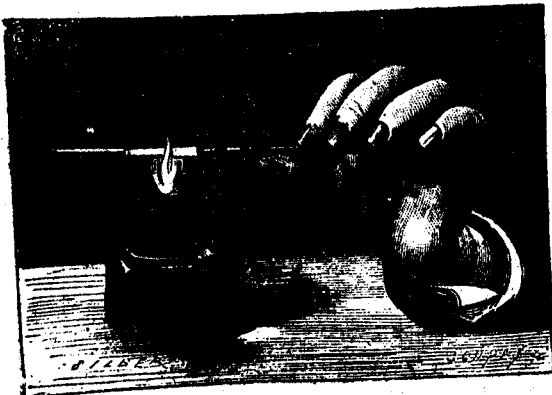
Il n'y a que par les 3 ou 4 bandes que vous pourrez réunir les billes. Votre bille un peu bas et très peu d'effet à gauche ; la bille 2 doit être prise  $\frac{1}{2}$  plein et ne jouez pas trop fort.

Si vous arriviez à prendre trop plein la bille 2, vous pourriez caramboler quand même, mais dans ce cas 8 fois sur 10 il n'y aurait pas réunion comme l'indique le dessin.

RÉCRÉATION SCIENTIFIQUE

PAPIER INCOMBUSTIBLE

Prenez un porte-plume ordinaire à manche de bois et à douille métallique, collez une étiquette gommée de façon à la bien appliquer mi-partie sur le bois, mi-partie sur le métal de la douille, comme l'indique la figure ; chauffez ensuite régulièrement l'endroit recouvert dans un flamme non fumeuse, celle d'une lampe à alcool, par exemple, le papier se carbonisera sur le



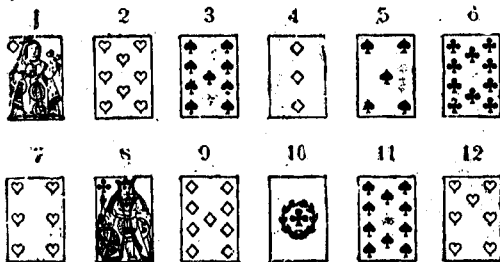
bois seulement, parce que le bois s'opposant au passage de la chaleur, c'est le papier qui la garde ; au contraire, le cuivre ou le fer de la douille laisse passer la chaleur, et le papier, en cet endroit, reste blanc.  
C'est ainsi pour l'électricité qui reste et devient intense quand le corps mauvais conducteur, le papier,

par exemple, est en contact avec un corps mauvais conducteur, tandis qu'elle passe aussi à travers sans s'arrêter quand le papier est en contact avec un conducteur métallique.

JEU DE CARTES

UNE PATIENCE

On prend un jeu de Whist et on forme un tableau tel que celui-ci :



Où douze cartes sont disposées sur deux rangées avec une treizième carte en dehors et couverte.

Lorsque le jeu est épuisé il y a donc 13 paquets chacun de 4 cartes.

Alors prenez dans le premier paquet à gauche la carte du dessus et glissez-la sous le paquet dont le rang correspond à sa valeur. Par exemple : la Dame sous le paquet 12 ; puis prenez la carte de dessus de ce paquet 12 qui se trouve être le 7 de cœur et glissez-la sous le paquet 7 ; continuez ainsi jusqu'à ce qu'il se présente un Roi que vous placez au-dessous des deux rangées. Le remplacement du Roi se fait en levant une des cartes couvertes du talon.

JEUX ET AMUSEMENTS

ANAGRAMME

Etant de l'Algérie,  
Je suis une cité,  
Natif de l'Italie,  
Fleuve est ma qualité.

CHARADE

Mon Premier cousu d'or par l'argent de sa caisse,  
Peut, dans tout mon Second, soulager la déresse  
Mon Entier, Cardinal, Ministre, fit trois parts  
De ses faveurs : les chats ! les lettres et les arts.

CARRÉ SYLLABIQUE INTERVERTI

Alors que la XXXXXXXX à certain jour viendra  
XXXXXXXXX votre voie,  
L'infortune prendra sa coupe et XXXXXXXX  
Du fiel en notre joie !

ÉNIGME

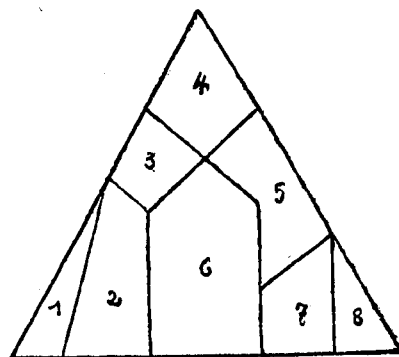
Il n'est pas de race princière, mais il porte couronne. Il n'est pas forçat, mais il a des ceps aux pieds ; il n'est point clairon, mais il claironne le jour.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES QUI ONT PARU DANS LE NO 921

Mots carrés.—L E O N  
E T U I  
O U I E  
N I E R

Charade.—Cabriolet.

Problème géométrique.—



DEVINETTE



Voici bien des effets, mais où sont les délinquants ?  
Cherchez-les.